

HORS-SERIE

LE MONDE LIBERTAIRE



Tiens, voilà le centenaire qui passe
avec son cortège de ministres !
Et dire que c'est pour ces ordures
qu'on s'est fait trouver la peau !

1914
2014
2
AOÛT

LE DOSSIER :

Morts par la France



PORTFOLIO : JACQUES TARDI

INTERNATIONAL : OBJECTEURS DE CONSCIENCE EN TURQUIE

Hors-série n°57 du Monde Libertaire
Septembre-octobre 2014

M 06726-57H-F:5,00€-T:5,00DT-RD



Édito	1
DOSSIER : 14/18, MORTS PAR LA FRANCE	
En attendant la guerre - <i>Pierre Sommermeyer</i>	4
1921, bilan de guerre - <i>Fernand Leprette</i>	10
Kropotkine et la Grande Guerre - <i>interview de René Berthier par Fred</i>	12
L'affaire du Bonnet Rouge - <i>Thierry Guilabert</i>	19
Celles de 14 - <i>Hélène Hernandez</i>	23
Entretien avec Jacques Tardi - <i>Loran</i>	39
La mémoire est une abstraction blanche - <i>Pola Key</i>	42
C'était du velours - <i>Interview de Noël Genteur par Anne & Dominique</i>	46
Creuse 1917-1922 - <i>Jean-Marc Raynaud</i>	52
PORFOLIO	
Jacques Tardi : illustrations muettes de <i>Putain de Guerre !</i>	30
PLUS	
Dans la bibliothèque noire	53
Objection de conscience en Turquie - <i>Conscientious Objection Association</i> ...	54
Interview : l'Église de la Très Sainte Consommation - <i>Loran</i>	56
FÉDÉRATION	
Les 108 groupes et liaisons de la Fédération Anarchiste	58
Radio Libertaire, la grille des programmes	62
Abonnements	64

Le Monde Libertaire Hors Série, bimestriel de la Fédération Anarchiste, est édité aux Editions du Monde Libertaire.

Direction de la publication : Bernard Touchais - Imprimé par les presses du Ravin Bleu, 27 rue du Capitaine Ferber, 75020 Paris

Ont participé à ce numéro : Le comité de rédaction du Monde Libertaire ainsi que : Anne & Dominique, René Berthier, Conscientious Objection Association (Turquie), Thierry Guilabert, Hélène Hernandez, Pola Key, Fernand Leprette, Loran, Jean-Marc Raynaud, Pierre Sommermeyer.

Illustrations et crédits photos : Couverture : Jacques Tardi • Flavio Costantini, Courtesy Archives Flavio Costantini, Gênes (p. 18) • Guillaume Desouches (p.21) • Dominique Grange (p.41) • Laurent Conduché (p.42 & 44) • Noël Genteur (p.46, 50 & 51) • Pola.k (p.2-3, 11 & 55) • Église de la Très Ste Consommation (p.56) • et : diverses images d'archives

Les articles publiés dans ce journal sont proposés par des rédacteurs qui, partageant notre sensibilité libertaire, écrivent librement selon le principe de la responsabilité individuelle : ils ne reflètent aucune "position officielle" de la Fédération Anarchiste, mais tout simplement l'expression ouverte des multiples sensibilités susceptibles de traverser l'anarchie en général, au delà même de notre fédération. Si vous butez sur certains propos, nous vous invitons à les considérer comme le point de départ de discussions qui ne pourront qu'être enrichissantes pour tous. Cependant, c'est avec grand plaisir que nous acceptons par avance et solidairement la responsabilité de tout propos qui viendrait heurter vos convictions racistes, homophobes, sexistes, religieuses, patriarcales, nationalistes, colonialistes ou autoritaires. Adeptes d'un vieux monde, lisez autre chose, tout simplement.

Dans l'un de ses plus beaux romans, *Le Boucher des Hurlus*¹, Jean Amila (Meckert) imagine une bande de mômes traversant le pays à la recherche d'une arme dans ce qu'on appelait les zones dévastées, vastes territoires où la guerre avait non seulement englouti les hommes, mais aussi les arbres, les rivières, les murs... Zones dévastées, 4 000 communes détruites, polluées par le plomb, l'arsenic, le gaz, champs d'exterminations couverts d'obus, d'armes, de cadavres. Zones pour lesquelles il faut pratiquer le "désobusage", le "pétardage". On en a exhumé le corps du soldat Albert Dadure en 2013.

Nous sommes en 1919, et autour du village martyr de Perthes-les-Hurlus, les quatre gamins comptent bien trouver l'instrument nécessaire pour faire sauter la cervelle du général de Gringues, responsable de la mort du père de Michou, fusillé pour l'exemple. La mère de Michou rendue folle par le regard des autres parce que son mari est considéré comme un traître. Tout est dans le roman de Jean Amila, le désastre et ses conséquences.

... Un désastre dans lequel les anarchistes ne furent pas exempts de reproches. Le 3 août 1914, une grande majorité du peuple de gauche, socialistes, radicaux, et libertaires, s'aligna sur la désormais ligne officielle de défense républicaine, l'*Union Sacrée*, qui en substance délivrait ce message : « *Sauvons la patrie, boutons le boche hors de France, mettons entre parenthèses la révolution sociale, nous ferons de la politique plus tard* »... et ceci sans jamais affirmer haut et fort que cette guerre n'était pas la leur, que cette guerre était celle des grandes familles, des grands patrons d'entreprises, des empires coloniaux, des nationalistes de tout poil qui n'avaient que l'Alsace-Lorraine pour leitmotiv de haine.

Oui, les anarchistes, pour la plupart, comme les autres se laissèrent abuser, au point que le fameux carnet B, qui devait en cas de conflit servir à arrêter tous les agitateurs et pacifistes potentiels, n'eut pas même besoin d'être ouvert.

Pour un Louis Lecoïn emprisonné, qui écrit : « *S'il m'était prouvé qu'en faisant la guerre mon idéal avait des chances de prendre corps, je dirais quand même non à la guerre. Car on n'élabore pas une société humaine sur des monceaux de cadavres.* » combien de Jean Grave signant le manifeste des seize où l'on peut lire au moment le plus terrible de la boucherie : « *Et avec ceux qui luttent nous estimons que, à moins que la population allemande, revenant à de plus saines notions de la justice et du droit, renonce enfin à servir plus longtemps d'instrument aux projets de domination politique pangermaniste, il ne peut être question de paix.* »

Dans ce dossier : la guerre, mais dans les marges, pas vraiment celle que l'on commémore cette année à coups de documentaires, de numéros spéciaux, de reconstitutions heure par heure des grandes batailles, de petits soldats alignés comme à la parade, de jeux vidéos où l'on tuera à qui mieux mieux.

La guerre sans prétendu héroïsme, si ce n'est celui des femmes restées seules et qui vaille que vaille font survivre une famille, l'héroïsme des hommes qui refusent de poursuivre la boucherie, passent devant le conseil de guerre et finissent embastillés ou contre un poteau.

Non ! Nous ne commémorons pas. Nous ne racontons pas une énième fois la sinistre bataille. Nous portons notre regard ailleurs, à l'arrière où se trament les cyniques manœuvres des politiciens, ou autour de ces monuments aux morts par la France, qui à Gentioux, à Joyeuses célèbrent la paix envers et contre tout. Mali, Ukraine, Syrie, Palestine, pas besoin de poursuivre la longue litanie des désastres qui eux célèbrent la guerre.

Nous regardons où les autres, obsédés par le fracas des armes, ne regardent jamais.

Thierry Guilabert

Fédération Anarchiste,
Groupe Nous Autres

¹ *Le Boucher des Hurlus*, Jean Amila, Editions Gallimard 1982.

Dossier
Morts **14-18** par
la **France**



En attendant la guerre...

« L'Europe est une poudrière et ses dirigeants sont comme des hommes fumant dans un arsenal. »
Bismarck, 1878.

Le 3 août 1914, la France entre en guerre. De fait, cette dernière a déjà démarré quelques jours auparavant, le 28 juillet, lorsque l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie. Le reste n'est que la suite d'un enchaînement inexorable dont le monde ne sortira pas tel qu'il y est entré. Ce bouleversement était-il celui qu'un certain nombre de gens attendait ? Rien n'est moins sûr ! On sait aujourd'hui que ce maelstrom de violence, cet enfer de plomb et de sang ne s'est pas déclenché dans un monde qui n'aspirait qu'à vivre en paix ; ce monde qui allait accoucher de cette barbarie était en effet mûr pour cela. Il s'agit de tenter de comprendre comment des populations dites civilisées ont glissé dans le conflit sans opposer de résistance. Après coup, il est toujours facile de dire qu'il ne fallait pas faire ceci ou cela. Un travail de réflexion et d'explications est nécessaire afin que ce qui s'est passé hier ne recommence pas demain.

Le bruit de la guerre qui vient

Les massacres de la Commune de 1871 marquent la fin d'une période où l'Europe est encore centrée sur elle-même. Le reste du monde commence à l'intéresser. En Afrique, les Européens, restés longtemps sur les côtes, s'aventurent maintenant à l'intérieur. Livingstone comme Stanley sont des précurseurs, ils ouvrent la voie à la découverte et à la conquête de l'autre. "Christianisation, com-

merce et civilisation" devaient être les trois moteurs de la colonisation selon le bon docteur Livingstone. On sait qu'il fut clairvoyant sur le sujet. En 1876, le roi des Belges, Léopold II, convoque une conférence visant à « ouvrir à la civilisation la seule partie de notre globe où elle n'a pas encore pénétré ». Il s'agit en fait, pour lui, de s'appropriier personnellement ce qui deviendra le Congo belge — et qui sera par la suite le lieu d'un incroyable génocide.

L'appétit de nouveaux territoires répond alors à la formidable énergie déclenchée par la révolution industrielle sur le vieux continent. C'est un nouvel eldorado qui s'ouvre. Devant les risques d'affrontement entre Européens qui se profilent sur ces terres lointaines, Berlin, avec Bismarck et à l'initiative du Portugal, organise en novembre 1884 une conférence internationale pour mettre en place les règles du jeu colonisateur. Chacun des pays participants va alors renforcer son armée pour faire face à ces enjeux ; une industrie militaire va donc se développer pour fournir à tout un chacun les outils nécessaires à l'accomplissement de cette tâche indispensable : apporter la civilisation aux sauvages... et de l'argent pour remplir les poches de la bourgeoisie européenne.

En Europe, l'extension technologique industrielle se développe simultanément à l'exploitation systématique des masses laborieuses. Les luttes sociales éclatent les unes après les autres, contenues par une répression qui n'a plus de limites. La fusillade de Fourmies en est un bon exemple. On vit dans ce village en 1891 la troupe tirer sur des ouvriers qui voulaient la journée de 8 heures : 9 morts, 35 blessés. En 1907, les braves soldats du 17^e refuseront de tirer sur les vignerons qui manifestaient dans le sud de la France.

Les troubles récurrents dans les Balkans, que l'on avait pu croire réglés par la conférence organisée en 1878 par Bismarck à Berlin suite aux insurrections nationalistes qui avaient amené la défaite de l'Empire ottoman, perdurent et alimentent la rivalité entre les trois empires : allemand, autrichien et russe. Pour la France, il y a la question de l'Alsace et de la Lorraine annexées par l'Allemagne. Mais,

en 1905 puis en 1911, ce qui irrite vraiment les Français ce sont les manœuvres allemandes autour du Maroc. La France et l'Espagne, par ailleurs, ont découpé le royaume chérifien à leur profit, ce qui a déplu fortement à Berlin.

C'est donc dans ce contexte de poudrière balkanique, d'extension de la surface de l'Europe, d'augmentation de la richesse et de surexploitation de la classe ouvrière que se développe une détestation sans borne de la société dirigeante européenne.

La guerre, une solution

Il ne s'agit pas ici de faire porter la responsabilité de la guerre sur ceux qui vont en subir les dommages ; il s'agit juste de montrer comment l'idée d'un affrontement généralisé est présente dans les esprits de l'époque.

Au sein du mouvement ouvrier, l'espoir d'un grand chambardement est partagé par toutes les tendances. La situation des masses est devenue invivable. Si le désir de révolution est partagé par tous les partis ouvriers socialistes, il l'est également par les anarchistes. L'Internationale que tous ont en tête ne proclame-t-elle pas :

« Appliquons la grève aux armées / Crosse en l'air et rompons les rangs ! / S'ils s'obstinent, ces cannibales / À faire de nous des héros / Ils sauront bientôt que nos balles / Sont pour nos propres généraux. »

Lénine, dans une brochure préparée en vue de la conférence de Zimmerwald, dit clairement ce que beaucoup pensent : « L'histoire

a connu maintes guerres qui, malgré les horreurs, les atrocités, les calamités et les souffrances qu'elles comportent inévitablement, furent progressives, c'est-à-dire utiles au développement de l'humanité en aidant à détruire des institutions particulièrement nuisibles et réactionnaires (par exemple, l'autocratie ou le servage) et les despotismes les plus barbares d'Europe (turc et russe). »

Dans *Les Temps Nouveaux* de mars 1919, deux compagnons anarchistes tiennent en fait le même discours. Ils reprennent à leur compte l'appel de Bakounine, au moment de la Commune à propos de la cause sacrée du socialisme révolutionnaire qui commande, « dans l'intérêt des travailleurs de tous les pays, de détruire ces bandes féroces du despotisme allemand, comme elles-mêmes ont détruit les bandes armées du despotisme français, d'exterminer jusqu'au dernier soldat du roi de Prusse et de Bismarck, au point qu'aucun ne puisse quitter vivant ou armé le sol de France ».

Quelques années plus tard, Kropotkine déclarait : « Et la guerre ? J'ai dit, lors d'un précé-

¹ NDLR : voir pages 12 à 16, à ce sujet, l'interview de René Berthier, "Kropotkine et la Grande Guerre".



dent passage à Paris, à un moment où il était question de guerre aussi, que je regrettais d'avoir 62 ans et de ne pas pouvoir prendre un fusil pour défendre la France dans le cas où elle serait envahie ou menacée d'invasion par l'Allemagne. »

L'antimilitarisme et le pacifisme

Il y aura eu pourtant quelques grands congrès antimilitaristes. La prise de conscience qu'il fallait résister à la guerre se fait jour dès 1891 au Congrès de Bruxelles où le Hollandais Domela Nieuwenhuis souligne la nécessité d'une mobilisation de la classe ouvrière en cas de guerre. Son point de vue est combattu alors par Wilhelm Liebknecht, dirigeant du parti social-démocrate (SPD) allemand qui l'a fait écarter. Le danger demeure. Deux congrès vont marquer le début du xxe siècle : celui d'Amsterdam en 1904 et celui de Bâle en 1912. Pour comprendre ce qui s'est passé dans le courant anarchiste, il faut se référer au travail de François Roux paru dans les numéros 147 (2006) et 149 (2009) de *Gavroche*², revue d'histoire populaire trop tôt disparue. Le courant marxiste conduit par le parti social-démocrate allemand avait définitivement opté pour la voie parlementaire afin de conquérir le pouvoir politique. Ce parti était devenu une forteresse "ouvrière". Deux millions et demi de membres dans les syndicats qui lui étaient affiliés, 110 députés, un million d'adhérents au parti lui-même et, en conséquence, un tiers des électeurs avait porté un bulletin SPD dans les urnes. Partout ailleurs en Europe, il semblait que le même processus était en cours. Au congrès de l'Internationale ouvrière de 1907, Lénine, Martov et Rosa Luxemburg furent chargés de rédiger une résolution consensuelle :

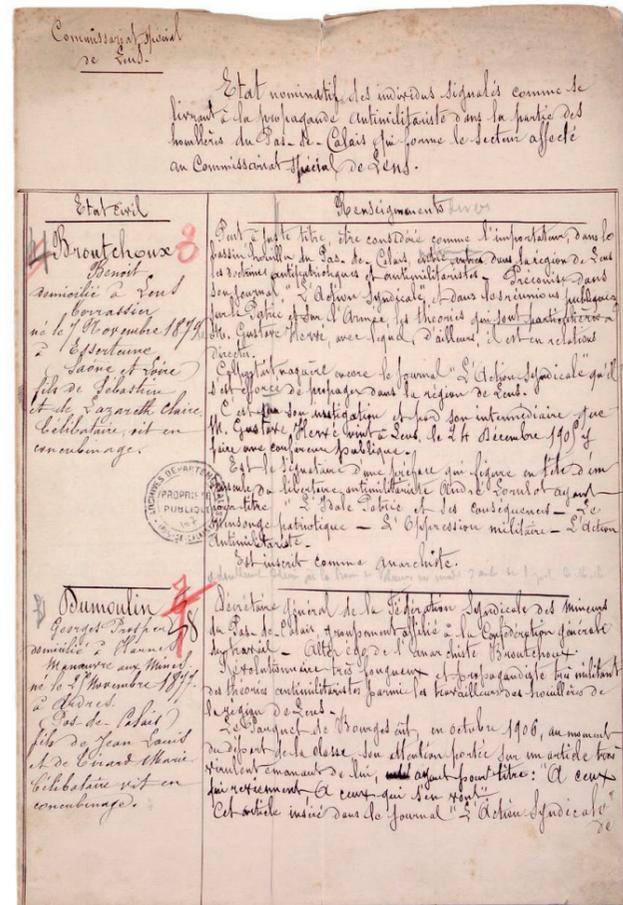
« Les classes ouvrières et leurs représentants devraient tout mettre en œuvre pour empêcher, par les moyens qui leur paraîtront les plus efficaces, que la guerre n'éclate [...], ceux-ci, varient naturellement selon l'acuité de la lutte des classes et la situation politique générale. »

En France, le Parti socialiste SFIO était une organisation certes moins puissante, mais du même type que le SPD allemand. Il avait 90 000 adhérents socialistes et 101 députés. Il est de bon ton aujourd'hui d'imaginer Jean Jaurès empêchant la guerre. Son assassinat a fait de lui une espèce de saint pacifiste. Mais lui, comme les autres, était partisan d'une

grève générale "si tout le monde la faisait". S'il avait vécu il aurait sans doute, comme ses amis, suivi le mouvement.

Tout cela n'empêchait pas les dépenses d'armement militaire d'augmenter, bien que peu de gens soient favorables à la guerre. Pour résoudre cette apparente contradiction, il fallait prendre le risque de la rupture. Cela se révéla difficile pour toutes ces bureaucraties syndicales ou politiques confortablement installées dans une reconnaissance de fait par les pouvoirs en place.

Du côté de la mouvance anarchiste française, les choses semblaient différentes. Les calculs faits par François Roux évaluent, à la veille de la guerre, les sympathisants et militants libertaires à une quarantaine de milliers d'individus. Face à la machine socialiste, ils ne pesaient pas très lourd. On trouvait cependant de nombreuses passerelles entre les deux tendances ouvrières, des gens comme Gustave Hervé, Miguel Almereyda, Léon Werth. Il y avait aussi la CGT qui avait adopté en 1906 la fameuse Charte d'Amiens, de tendance syndicaliste révolutionnaire et libertaire avérée. L'antimilitarisme était présent partout. Une affiche de 1905-1906 proclamait : « Quand on vous commandera de décharger vos fusils sur vos frères de misère, [...] vous tirerez sur les soudards galonnés qui osent vous donner de pareils ordres. [...] Quand on vous enverra à la frontière... à l'ordre de mobilisation, vous répondrez par la grève immédiate et par l'insurrection. »



Une brochure avait été éditée pour enseigner le sabotage de la guerre avec des croquis explicatifs ou en prônant la grève insurrectionnelle. Gustave Hervé s'efforce par ailleurs d'organiser à partir de 1909 avec l'appui d'Almereyda, des syndicalistes Merrheim et Yvetot, ou de l'anarchiste Sébastien Faure, une *Organisation de Combat* censée préparer l'insurrection, ainsi qu'une *Jeune Garde*, équivalent révolutionnaire des Camelots du roi. En 1912, c'est Louis Lecoin qui avait proposé, pour empêcher la mobilisation, que dix « camarades conscients, par régiment, abattent chacun un officier » ; il était en prison pour cinq ans.

Les appels officiels à la grève générale, d'un côté comme de l'autre, précisaient bien qu'elle devait être internationale. On sait ce qu'il en fut...

À cette époque, il y avait aussi un courant pacifiste. En 1901, un congrès rassemble à Glasgow des ligues européennes pour la paix. Ce serait à ce moment-là que le terme de "pacifisme" est revendiqué. Il s'agissait d'un pacifisme juridique, rejetant l'objection de conscience, respectant certes le tolstoïsme, mais de loin. Les membres de ces associations militaient pour mettre en place des règles de droit international destinées à limiter les guerres. Ils étaient très influents dans les cercles dirigeants des sociétés européennes. Des efforts couronnés de succès aboutirent à mettre face-à-face des parlementaires français et allemands. À la dernière réunion commune, tenue à Bâle en juin 1914, 162 parlementaires français et 207 membres du Reichstag étaient présents. La dernière tentative d'empêcher la guerre fut une affiche appelant à respecter les conventions de La Haye.

Le prix Nobel avait été créé en 1901 afin d'encourager ceux qui avaient fait de leur mieux pour développer la fraternité entre les nations. En 1908, il est attribué à Klas Arnoldson, un pacifiste suédois éminent.

En Grande Bretagne, le Conseil national pour la paix est créé en 1908. Ses membres déploreront par la suite le peu d'influence qu'ils auront exercée sur les événements. Cependant, après l'instauration en 1916 de la conscription obligatoire, le pays comptera 16 000 objecteurs de conscience. Le plus célèbre des pacifistes britanniques de cette époque reste Bertrand Russell, qui sera renvoyé de sa place d'enseignant à Cambridge et purgera par la suite une peine de six mois de prison pour antimilitarisme. Un député moins connu, Arnold Lupton, fut emprisonné pour entrave au recrutement des soldats ; il distribuait des tracts pacifistes.

La guerre comme purge

Nul doute que la guerre ne nous offrît la grandeur, la force, la gravité, Elle nous apparaissait comme l'action virile de joyeux combats de tirailleurs, dans des prés où le sang tombait en rosée sur les fleurs.
Ernst Jünger

Il est toujours difficile, des années après, de savoir quelle fut l'influence de telle ou telle manifestation intellectuelle sur la société du moment. C'est bien le cas du *Manifeste futuriste*. Le 20 février 1909, *Le Figaro*, journal porte-parole de la droite conservatrice depuis sa fondation, publie ce texte. Son auteur, Filippo Tommaso Marinetti, annonce la naissance d'un nouveau courant révolutionnaire artistique et intellectuel, le futurisme. Sa lecture fait ressortir la volonté

de ses auteurs de secouer, provoquer, subvertir la société bourgeoise de l'époque : « Un immense orgueil gonflait nos poitrines, à nous sentir debout tout seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. »

Hormis ces déclarations grandiloquentes, Marinetti abordait le problème de la guerre qui arrivait. Dans son programme en onze points, l'un d'eux attire l'attention : « Nous, dit-il, voulons glorifier la guerre — seule hygiène du monde —, le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme. »

Dans le point suivant, il ajoute : « Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires. »

Visant en premier lieu l'Italie, il y est accueilli favorablement par les milieux artistiques. Il est aujourd'hui de bon ton de limiter le futurisme à son incontestable impact sur la poésie et l'art pictural et de tirer les leçons de cet éloge à la guerre. De l'autre côté du Rhin, pour des raisons différentes, cette aspiration au changement par la guerre se fait jour.

Ernst Jünger (1895-1998), considéré comme l'un des plus grands auteurs allemands du xxe siècle, a rendu compte dans son livre *Orages d'acier* de sa participation active au conflit. Ce qu'il dit à propos de sa compréhension de la guerre avant qu'elle ne commence correspond à celle d'un grand nombre de jeunes Allemands du moment qui rêvaient de grandeur, de force et de joyeux combats.

Jünger, dans les années qui précèdent la guerre, avait fait partie de ces groupes de jeunes qui parcouraient l'Allemagne, les Wandervögel, les oiseaux migrateurs. Créés par un enseignant désireux sortir ses étudiants de la soumission à la férule des enseignants prussiens et les ouvrir à la nature, ces groupes prennent une dimension considérable. Rapidement, il s'agit pour leurs leaders de trouver une idéologie dynamisante, un discours mobilisateur. Les liens avec un Moyen Âge idéalisé sont vite trouvés. De la nature aux randonnées, des chants aux camps, l'envie d'une société de jeunes débarrassée de l'emprise des vieux se fait rapidement sentir. Jünger participera à ces groupes dans les années 1911-1912. Dans l'atmosphère nationaliste allemande, la guerre qui vient est perçue par cette jeunesse enthousiaste comme une "grande randonnée" : *Die Grosse Fahrt*.

² <http://www.gavroche.info/>

En Allemagne, chaque 2 septembre, était commémoré l'anniversaire de la victoire de 1871 sur la France, le Jour de Sedan. C'était l'occasion de parades patriotiques. Parallèlement aux Wandervoögel, des organisations de jeunes furent créées dans une optique plus conservatrice. Dans un article de la revue littéraire *Books* (juin 2014), intitulé *Une jeunesse chauffée à blanc* et consacré au "désir de guerre", un journaliste allemand décrit ainsi ces mouvements connus sous le nom de *Jugendwehr* : « Pour remédier aux intrigues de la social-démocratie, corruptrices et nocives pour l'État, cette organisation est créée à la fin des années 1890. Elle va être chargée de dispenser aux volontaires une formation prémilitaire. À cela s'ajoutait la création de l'Association des troupes de Bavière, qui mit en place, en collaboration avec la Ligue des éclaireurs d'Allemagne, le programme intitulé "Puissance du peuple par la puissance des armes" ». En 1914, 90 000 jeunes étaient embrigadés dans ces organisations du scoutisme. À la même époque, un militaire de carrière, qui s'était illustré dans la répression en Afrique du Sud contre les Boers, créait une organisation de scouts en Grande-Bretagne sur un modèle similaire. Baden Powell s'inspirait de sa pratique acquise lors de la levée du siège de Mafeking, petite ville coloniale sud-africaine assiégée.

Les *Jugendwehr* recrutaient essentiellement dans la jeunesse ouvrière qui ainsi échappait aux villes industrielles surpeuplées. On y faisait des excursions, des jeux et du sport, on y lisait, on y discutait, on marchait au pas et on s'exerçait au tir. En 1911, à l'initiative de l'armée, fut fondée la *Ligue Jeune Allemagne*, qui chapeautait tous ces mouvements de jeunesse. Elle comptait 500 000 membres en 1913 et 750 000 en 1914. Chaque mouvement de ce type se devait d'avoir une théorie adéquate. Dans notre cas, il s'agit d'un livre intitulé *Livre de la Jeune Allemagne*. Hormis des illustrations montrant des soldats, jeunes et beaux, entrant au Walhalla et accueillis par Frédéric le Grand, il contenait quelques perles : « *Jeune Allemagne, crains Dieu mais rien d'autre au monde. [...] Pour nous aussi sonnera un jour l'heure heureuse et glorieuse du combat. [...] Il faut que, calmes et profondes, la joie, l'aspiration à la guerre envahissent le cœur des Allemands, parce que nous avons bien assez d'ennemis et que seul obtient la victoire un peuple qui va à la guerre au son des chants et des timbales, comme à une fête.* »

On remarquera la proximité avec la prose futuriste de la guerre comme une fête...

Et la guerre advint

Tous les ingrédients étaient prêts pour que chacun accepte de partir à l'abattoir sans grande résistance. Les états-majors, constitués partout d'officiers dont la seule expérience au combat était coloniale, avaient soif de pouvoir appliquer leurs savoir-faire criminels. D'autres pensaient qu'à cette occasion, il serait possible de retourner leurs armes contre leurs généraux qui, pas fous, restèrent à l'arrière. Du côté français, la plupart des combattants furent des paysans qui sortaient pour la première fois de leur campagne.

Dès les années 1900, de gros efforts de modernisation des armements avaient été mis en œuvre, comme les mitrailleuses françaises Hotchkiss. Les canons fabriqués par Schneider en France avaient acquis une certaine célébrité lors des guerres balkaniques et pouvaient se comparer à ceux qui sortaient des usines Krupp : tout cet effort industriel ne demandait qu'à être utilisé afin de prouver la valeur de ces investissements de part et d'autre de la frontière.

Jusqu'à alors, les guerres, courtes pour la plupart, n'avaient essentiellement mis face à face que des professionnels. François Furet, dans *le Passé d'une illusion* consacré aux conséquences de la Première Guerre mondiale avance qu'« elles n'avaient pas encore inventé (sic) le croisement de l'industrie et de la démocratie. [...] La guerre totale a ôté à la guerre ce qu'elle mobilisait de vertu et de prévoyance ». Pour lui, cela confirme ce que disait Benjamin Constant, homme politique libéral du début du XIX^e siècle, à propos des guerres napoléoniennes : « *C'est le règne de la fatalité et de la résignation.* »

Furet ajoute : « *La guerre a fait des hommes les esclaves de la technique et de la propagande : double anéantissement des corps et des esprits.* »

De vifs débats ont eu lieu depuis 1918 pour savoir qui était responsable de la déclaration de guerre. Était-ce la France, l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Russie, ou les Serbes ? Quoi qu'il en soit, les négociateurs du traité de Versailles firent payer les pots cassés à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie, avec les conséquences que l'on connaît.

Le débat continue donc. En 2013, l'historien Christopher Clark met tout le monde d'accord en parlant de "sommambules" à propos des dirigeants européens du moment. Chacun aurait eu sa part de responsabilité, les uns pas plus que les autres. D'autres disent que l'Empire allemand a une part considérable dans le déclenchement de la guerre, ce qui est insupportable pour d'autres encore. Pour Clark, les dirigeants auraient agi involontairement, comme des sommambules, sans avoir la moindre conscience de la conséquence de leurs actes. Par ailleurs, des débats similaires ont eu lieu et auront encore lieu sur l'incompétence des chefs militaires.

Que peuvent dire sur ces sujets les anarchistes ? Que tous ces dirigeants furent des criminels de guerre... certes, et alors ? Il ne s'agit pas ici d'exonérer de quelque façon que ce soit les responsabilités de ces gens. Il faut reconnaître que, lorsque les historiens sortent de leur spécialité – analyse et accumulation de faits – pour chercher les responsables, ils émettent des opinions politiques plus ou moins partisans, laissant ainsi de côté leur supposée objectivité. La plupart sont des historiens conservateurs, qui n'imaginent pas d'autres situations que celles sur lesquelles ils travaillent : un monde de dirigeants et un monde de dirigés qui obéissent. Les premiers prenant de bonnes ou de mauvaises décisions ; donc étant responsables, tout en étant affranchis de toute responsabilité.

Ce qui ne peut évidemment être notre façon de voir. Ainsi ne pouvons-nous admettre la position du grand Kropotkine et ses propos sur ses envies de prendre un fusil contre les Allemands. Comment n'a-t-il pas vu ce qui allait se passer ? Renaud Garcia, auteur d'une thèse importante sur celui que d'aucuns appellent le Prince anarchiste, parle d'un « épisode trouble » de son existence qui semblerait « se ramener à la défense de la tradition révolutionnaire française face à l'État impérialiste allemand ». Comment n'a-t-il pas vu et compris la machine politico-militaro-industrielle qui s'était mise en place dans l'Europe d'alors ? Comment n'a-t-il pas fait sien l'internationalisme ? Comment n'a-t-il pas vu, pas compris, que les prolétariats d'un côté et de l'autre avaient un but et un avenir communs ? La mort dans les tranchées fut alors l'avenir de ce prolétariat.

En 1901, Domela Nieuwenhuis, dans sa brochure intitulée *Le Militarisme*, écrivait : « *Le refus du travail, le refus du service militaire sont les moyens les plus efficaces, c'est jeter la révolution sous les jambes des armées en marche [...]. Quand on est attaqué, on a le droit de se défendre. Eh bien, la guerre est une attaque à notre vie, à notre bien-être, à notre liberté, à l'humanité ; et nous défendons au nom de la civilisation, l'humanité contre les canons et les fusils de nos oppresseurs.* »

À la question du "pourquoi" l'auteur de *La Grande Révolution* et de *La Conquête du pain* n'a-t-il pas réagi autrement, on peut tenter de répondre que, dans ce genre de moments, nous réagissons avec notre histoire personnelle. Il y avait en ce qui le concerne à la fois l'anti-germanisme russe déjà exprimé par Bakounine ainsi que sa



formation militaire reçue pendant toute sa jeunesse du fait de son statut de Prince.

Que dire de ceux qui, au lendemain de la décision de mobilisation générale, tournèrent leur veste ? Gustave Hervé changea le nom de son journal ; *La Guerre sociale* devint *La Victoire*. Miguel Almereyda, furieux antimilitariste, déclarera alors :

« *L'heure n'est plus aux dissertations sur les horreurs de la guerre. L'heure est à l'action. En avant donc ! Socialistes mes frères, reléguons notre Internationale et notre drapeau rouge. Notre chant désormais, c'est la Marseillaise et notre drapeau les trois couleurs.* »

Ana Siljak, une historienne canadienne, résume bien cet article en écrivant : « *En 1914, quoi qu'on en dise, les Européens ont choisi d'aller à l'affrontement. De la base au sommet de l'échelle sociale, dans tous les pays, le désir de guerre était patent. En cause, les ressentiments accumulés lors des crises précédentes, mais aussi le poids d'idéologies puissantes : le nationalisme, bien sûr, mais aussi, on le sait moins, le darwinisme social qui exaltait la force et un culte aveugle de la modernité.* »

Je voudrais ajouter : que faut-il donc faire pour que le questionnement de La Boétie sur l'obéissance et la servitude soit au premier plan de nos préoccupations ? La question pourra être suivie de la réponse de Thoreau : « *Désobéissez !* »

Pierre Sommermeier

1921 : UN BILAN

Ce texte, intitulé à l'origine "Bilan de Guerre", est paru en juin 1921 dans le premier numéro de *Les cahiers de l'oasis*.

*La guerre est encore vivante
Et pesante en moi comme un mal
Qu'on n'arrive pas à guérir*
Charles Vildrac.¹

À l'ambulance, dans les tranchées, à bord d'avion — au cœur et au front de la bataille — un désir, fort comme une obsession, gouvernait ma vie. Je ne songeais qu'à m'évader de ces étendues où régnaient laideur et souffrance. Pendant les intermèdes, âpre mendiant de pauvres joies, je souhaitais qu'on ne me parlât point de la chose guerrière. Au surplus, je jugeais que mes actions, parmi tant d'autres actions semblables, ne méritaient aucun sort particulier, qu'il était inutile de parler du combat à des combattants, inutile d'en parler à ceux qui ne pourraient jamais comprendre.

Années de guerre ! pensais-je. À rayer de l'existence qui reprendrait, un matin, comme après un cauchemar. Années vécues par un autre soi-même contraint à des travaux d'enfer. Années pendant lesquelles toute la vie se réfugiait vers un passé devenu prestigieux, dans la crainte où l'on était de faire le moindre projet. Années de guerre ? Domaine du provisoire, de l'anormal, du monstrueux. Domaine du vide.

Erreur formidable ! Erreur inconcevable ! Et, puérile, combien puérile, cette fausse affirmation ! Le hasard me fait reconnaître chaque jour ce que l'événement a déposé en moi et

de quelle entaille il a marqué ma sensibilité. J'en reçois comme un choc à chaque découverte. Rien ne s'est évanoui. Si, des dates, des noms de lieux, le journal de marche que j'aurais dû écrire, simple chronologie. Mais tel soir de patrouille, tel matin d'attaque, mais le dernier regard du camarade fixé au sol, tout cela me reste avec une dure précision et m'émeut toujours d'une émotion souveraine.

Ah ! la guerre n'est plus, pour moi, une imagination livresque, un défilé de revue ; ce n'est pas davantage une combinaison de chiffres pour diplomates. Et le moyen de supputer encore ses effets dans l'ordre abstrait ? Un million sept cent mille morts, c'est 1.700.000 morts que j'évoque de toute la puissance de mes souvenirs aux heures tragiques de mon existence. Les visions qui peuplent ma mémoire se dressent devant mon horizon où que je me dirige : paysages de guerre, hommes en guerre, souffrances de guerre.

Comprenez-vous pourquoi, à mon insu, j'ai été façonné et changé ? Comprenez-vous pourquoi je reprends même le leitmotiv des chers vieux radoteurs de 70 ? Mais à parler sans cesse de cette expérience unique à ceux qui ne l'ont point vécue, je sens qu'ils en ont assez et que je manque de tact, car ce qui est pour moi question de vie ou de mort n'est plus pour eux qu'une question de bienséance.

Et j'entends dire que mon sens critique est faussé, que j'ai perdu la liberté d'être un juge impartial et serein. Soit. Je suis prisonnier de ma vie guerrière. Ma génération est peut-être à jamais, de ce fait, isolée des autres. Soit. Mais je ne tiens pas à cette liberté-là qui est l'indifférence.

Notre enfance n'a connu que les vagues échos de l'affaire Dreyfus ; "la défaite de 70" ne l'accablait plus. Rien, jusqu'en 1914, n'avait requis avec force notre activité. Aucun enthousiasme social. Les uns ne croyaient plus aux vertus de la république et méprisaient le parlementarisme. Les autres disaient être las des palabres socialistes. La foule souriait aux royalistes et en souriait : c'était une manière de faire de l'opposition. L'inertie générale entravait les initiatives syn-

dicalistes, et le mythe de la grève générale apparaissait comme une bombe pour enfants. Et cela dura jusqu'en 1910. Alors, les éclairs qui se croisaient au-dessus des nations attirèrent le regard, comme put exciter les passions un procès retentissant. Nombreux furent ceux qui humèrent avec délices une atmosphère d'orage, qui s'effrayaient un peu et fermaient les yeux, mais avec le secret désir d'entendre une explosion pour savoir comment cela ferait. — Nous, sans foi, nous glissions d'un parti vers l'autre, tour à tour séduits par la mystique de Sorel et celle de Maurras, réclamant une autre voix, appelant un autre destin.

Même flux et même reflux dans la conscience morale. Les adolescents qui avaient déserté le catholicisme, religion traditionnelle, cherchaient en vain, dans les morales laïques, une conviction, une règle, un principe qui mît de l'unité, de la clarté dans leur Vie intérieure et déterminât nécessairement leurs actes. Qui dira le désarroi de tant de consciences des jeunes gens que nous fûmes !

Et j'avouerais que si le scepticisme me paraissait être la seule attitude digne d'un homme averti, c'est que rien ne s'imposait en moi ni autour de moi et que je n'avais conscience que de ma faiblesse. À quoi bon vivre ! avais-je murmuré certains soirs.

III

Mais la guerre, impérieuse comme la mort, posa tous les problèmes, et les plus graves, et imposa des solutions. Elle soumit à une épreuve redoutable cette physionomie sociale que les hommes se composent dans la pacifique sécurité et aussi la pensée qui devait se vivifier dans l'acte. Elle a soupesé bien des mots, révisé bien des valeurs, bien des cultes. Elle a peut-être eu ce pouvoir de nous jeter hors de nous-mêmes et de brasser, pendant quatre années, des sentiments grégaires, tâchant à créer l'unanime. Mais, le dirai-je, si elle a créé des dieux, ces dieux ne sont point guerriers.

Vais-je préciser et crierez-vous au paradoxe ?

Le sauvage appareil de la haine m'a fait chérir la beauté nue de l'amour. C'est dans la générale tristesse qu'un pur sentiment de fraternité s'est fait jour en moi. L'impitoyable antagonisme entre une organisation sociale étayée de forces occultes et un individu ligoté a exaspéré mon besoin d'être libre, a fait naître mon désir passionné d'un ordre nouveau. L'identité de la nature humaine a rayonné pour moi au-dessus des différences conventionnelles.

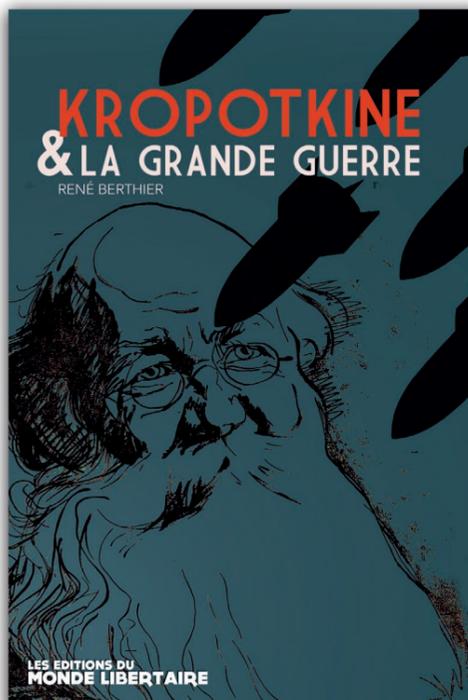
Préciserai-je encore ? Eh bien ! mon bilan de guerre, le voici : feu nouveau qui brûle en ma poitrine, exaltation quasi mystique de la vie universelle, respect grandi de l'individu, goût franc pour la beauté du monde, besoin du risque, invincible désir de justice sociale, foi dans la vertu féconde du don d'amour — et nulle reconnaissance envers la guerre. Ou si vous voulez, le sceptique est devenu croyant. Pourquoi ? Il pourrait donner ses raisons, mais d'abord, il croit.

Un académicien bien sage écrit : « *Il est impossible de refonder une autorité sur autre chose que sur l'erreur reconnue, sur les désastres de l'expérience individuelle.* » Eh bien ! je me trouvais, au lendemain de la guerre, environné de la couronne flamboyante des certitudes. Et parce qu'il ne peut y avoir de compensation aux blessures, aux mutilations, aux morts, et qu'il faut se sauver du désastre, je ne cacherai pas cette richesse.

Fernand Leprette



¹ www.la-presse-anarchiste.net/spip.php?article2388



K Kropotkine

& la Grande Guerre

Interview de René Berthier à l'occasion de la sortie de son livre *Kropotkine et la Grande Guerre* aux éditions du Monde Libertaire.

Propos recueillis par Fred
Fédération Anarchiste, Groupe St-Ouen 93

MLHS : Tu rappelles dans ton ouvrage que "le déclenchement de la guerre a provoqué le désarroi dans le mouvement libertaire". Quel était l'état de ce mouvement en 1914 ?

René Berthier : L'état du mouvement libertaire français était plutôt désastreux. Jean Grave en fait un diagnostic très sévère dans une brochure qu'il a écrite en 1911, *L'Entente pour l'action*, publiée par *Les Temps nouveaux*. Il évoque en particulier la disparition de l'esprit de prosélytisme dont la principale cause, dit-il, « est une mauvaise digestion des idées, et, surtout, à la besogne néfaste accomplie par ceux qui s'intitulent "individualistes", mais que moi j'appelle des bourgeois ratés, auxquels il ne manque que le capital pour faire les types les plus accomplis du mufler exploiteur. » Grave s'en prend également à ceux qui rejettent la nécessité de la théorie et « pour qui faire de l'action consiste

à nuser que d'une phraséologie ultra-violente, pour engager ... les autres à agir ». Il reproche également aux anarchistes de son temps de voir trop en grand et de répugner à l'action quotidienne : « Amener un adhérent aujourd'hui, un deuxième demain, est une besogne trop au-dessous de leurs aptitudes » Ils se découragent dès lors qu'il faut "s'attarder à faire la besogne ingrate" : « C'est un peu dans le caractère français – et en particulier aux anarchistes – de manquer d'esprit de suite », dit-il...

Il n'existait pas de fédération anarchiste. Un congrès eut lieu en 1913, à la veille de la guerre, qui aboutit à créer une fédération un peu hétéroclite, mais c'était un début encourageant : le déclenchement des hostilités mit fin à tout cela.

À cela il faut ajouter les relations entre anarchistes et syndicalistes révolutionnaires de l'époque. Dans un premier temps les premiers verront dans le syndicalisme révolutionnaire l'héritage de l'Association internationale des travailleurs (AIT). Assez rapidement ils finiront par considérer le syndicalisme révolutionnaire comme un concurrent de l'anarchisme. Beaucoup en viendront à rejeter toute validité à l'action revendicative elle-même. De fait, la rencontre entre anarchisme et syndicalisme révolutionnaire, en France et en Italie, a échoué.

Quand, en 1916, Kropotkine et d'autres anarchistes prennent position pour l'Union Sacrée, ont-ils conscience du désarroi dans lequel ils plongent, du même coup, le mouvement libertaire ?

Les signataires du *Manifeste des Seize* ont créé un traumatisme chez les anarchistes dans ce sens qu'ils ont agi en contradiction totale avec les principes du mouvement. Ce malaise perdure encore aujourd'hui puisque certains marxistes en sont encore à mettre sur le dos de l'ensemble du mouvement une dérive qui n'a été qu'extrêmement minoritaire. J'ai voulu dans mon livre contribuer à déculpabiliser le mouvement, j'ai également voulu expliquer le contexte et les raisons qui ont conduit quinze anarchistes (les signataires du *Manifeste des Seize* étaient en fait quinze) à prendre cette position, en quelque sorte fournir des réponses aux militants anarchistes qui se posent des questions. Rappelons que l'Internationale anarchiste fut la première à prendre position contre la guerre, bien avant les conférences de Zimmerwald et de Kienthal.

Comment Kropotkine envisage-t-il la guerre d'une manière générale, quelle est selon lui sa fonction en régime capitaliste ?

Kropotkine n'a évidemment pas attendu 1914 pour réfléchir à la question de la guerre. En 1912 fut publié un texte intitulé précisément *La Guerre*, qui est un extrait de *La Science moderne et l'anarchie*. Il fait une analyse remarquable du phénomène, l'insérant dans une réflexion sur le cadre global du système capitaliste de l'époque, dominé par la haute finance et les projets colonialistes des États qui se concurrencent pour la domination du monde. À ce moment-là, l'Allemagne ne tient pas le principal rôle, elle n'est pour Kropotkine qu'un second couteau. Le rôle principal est tenu par l'Angleterre, qui fait tout pour contenir l'Allemagne dans ses limites territoriales, pour l'empêcher de jouer dans la cour des grands.

Kropotkine sait bien que la guerre qui éclata en 1914 avait déjà failli éclater plusieurs fois : il s'agit bien d'une guerre inter-impérialiste, même s'il n'utilise pas ce terme. La question coloniale n'y est que l'exportation hors du territoire européen des conflits qui opposent les États pour l'expansion de leur économie. « *Ce sont toujours des rivalités pour des marchés et pour le droit à l'exploitation des nations arriérées en industrie, qui sont la cause des guerres modernes* ». »

Ça reste étonnamment actuel.

Ajoutons que Kropotkine avait analysé les nombreuses guerres qui s'étaient déroulées sur la planète à son époque, notamment la guerre russo-japonaise de 1905, qui préfigura les guerres modernes par sa durée, par les moyens, les forces engagées et les pertes : plus de 2 millions d'hommes s'affrontent ; il y aura 156 000 morts et 280 000 blessés. La préfiguration des guerres modernes se révèle également par la logistique qui n'a plus rien à voir avec les guerres précédentes, les armements, les communications, le recours à des opérations maritimes et terrestres combinées complexes, etc. Manifestement, les stratèges français avaient bien moins compris ces évolutions que Kropotkine, puisqu'ils s'engagèrent dans le premier conflit du XXe siècle avec en tête les méthodes des guerres napoléoniennes !

Quelles sont les raisons qui poussent Kropotkine à adopter, en 1916 une position de soutien à l'Union Sacrée ?

La question que tu poses est celle que je me suis posée lorsque j'ai entamé mon travail sur Kropotkine. J'ai essayé de comprendre. Je pense qu'il y a dans le mouvement libertaire, un certain malaise par rapport au choix qu'il a fait. On peut dire cependant qu'il n'a pris personne par surprise puisqu'il avait déclaré avant le déclenchement des hostilités qu'il prendrait parti pour la France.

Curieusement, la position défendue par Kropotkine en 1916 est globalement la même que celle de Bakounine en 1870. Or Bakounine conserve l'aura d'un révolutionnaire internationaliste, pas Kropotkine. Pourquoi ?

Tous deux considèrent qu'une défaite de la France conduirait à l'établissement d'une chape de plomb sur toute l'Europe pendant des décennies sous la forme d'une dictature militaire prussienne.

Selon Kropotkine, il existe un conflit irréductible entre deux visions du socialisme : la française et l'allemande. Il en résulte que la victoire de l'Allemagne dans un conflit qui l'oppose à la France aboutira à l'hégémonie de la vision allemande du socialisme. En cela, Kropotkine se fait l'écho de débats déjà anciens : lors de la guerre précédente Bakounine lui-même avait pris

parti pour la France parce qu'il considérait que la victoire prussienne aurait été une catastrophe pour la civilisation européenne. Marx, de son côté, écrivit à Engels le 20 juillet 1870 une lettre dans laquelle il se réjouit que la victoire allemande transférerait le centre de gravité du socialisme vers l'Allemagne, ce qui assurerait « *la prépondérance, sur la scène mondiale, du prolétariat allemand sur le prolétariat français* ». On voit que, dès le début, Marx envisage la question en termes d'hégémonie de sa doctrine.

Dès lors, qu'est-ce qui différencie la position de Bakounine en 1870 de celle de Kropotkine en 1916 ?

La chance de Bakounine fut que la guerre de 1870-1871 aboutit à une insurrection populaire, la Commune, ce qui ne fut pas le cas pour Kropotkine. La victoire prussienne en 1870-1871 conduisit effectivement à 40 ans de réaction en Europe et à une hégémonie à la fois de l'Allemagne et du socialisme allemand – du marxisme, on l'aura compris. Or Kropotkine aurait souhaité qu'il y ait en 1914 un soulèvement – des deux côtés – pour

Ce sont toujours des rivalités pour des marchés et pour le droit à l'exploitation des nations arriérées en industrie qui sont la cause des guerres modernes

1 Cf. <http://monde-nouveau.net/spip.php?article521>

2 Kropotkine, *La Guerre*, 1912. Editions Artibella

empêcher la guerre, mais il n'eut pas lieu ! Jean Grave, l'un des signataires, ne se faisait pas trop d'illusion sur la portée pratique du *Manifeste des Seize* : il écrivit en 1930 : « *N'ayant même pas pu remuer le petit doigt pour empêcher la conflagration, il fallait être absolument dénué de jugeote pour s'imaginer que, déchaînée, on allait pouvoir l'arrêter* ». ³

Par ailleurs, Kropotkine a attendu 1916 pour prendre position. S'il avait été le "va-t-en-guerre" que certains voient en lui, il aurait pris publiquement position dès 1914. Alors pourquoi 1916 ? Parce qu'à ce moment-là, la France semble être en train de perdre la guerre et que lui et quelques autres anarchistes s'inquiètent. La plupart des signataires du *Manifeste des Seize* sont des anciens, qui ont connu la guerre précédente et qui ont vécu la période qui a suivi. Ils paniquent à l'idée que cela recommence.

C'est ce qu'exprime Kropotkine en 1905 : « *C'est parce que j'ai vécu la réaction sociale et intellectuelle des dernières trente années que je pense que les antimilitaristes*

de toute nation devraient défendre chaque pays envahi par un État militaire et trop faible pour se défendre lui-même. » ⁴ Or en 1916 l'Allemagne occupe la Belgique et un quart du territoire français. Pour Kropotkine, il n'y avait aucun doute que le gouvernement allemand entendait tout simplement annexer la Belgique et le Nord de la France, ce que les dirigeants socialistes allemands reconnaîtront d'ailleurs eux-mêmes.

S'agit-il, pour partie, d'une querelle entre "anciens" et "modernes" chez les anarchistes ?

Les signataires du *Manifeste des Seize* avaient parfaitement conscience de ne pas faire partie de la même génération que ceux qui les critiquaient. Dans une lettre aux Temps nouveaux, publiée après la guerre, Malato revendique son soutien au *Manifeste des Seize*, il s'en prend aux "jeunes" du mouvement libertaire et rappelle les enjeux : il refuse de stigmatiser comme "massacreurs" ceux qui ont « *organisé la défense des sociétés plus ou moins démocratiques (bourgeoises, c'est entendu), contre le moyen âge, le militarisme allemand et la papauté* ». À ce titre, il s'op-

³ Le mouvement libertaire sous la III^e République, Souvenirs d'un révolté Vingt-et-unième partie, Éditions Les œuvres représentatives, 1930.

⁴ Kropotkine, *Les Anarchistes et la guerre*, in *Les Temps Nouveaux*, 5 novembre 1905.

pose à ceux du Libertaire : « *Ceux-là ne sont pas de notre génération, ils ne nous comprennent pas, l'étiquette peut être la même, mais ils pensent et sentent contrairement à nous*. » ⁵

Pour Jean Grave, il s'agissait moins d'inciter à prendre part à la lutte que de souligner le danger d'une dictature militaire allemande sur l'Europe. Là se trouve en fait le cœur du débat : le *Manifeste des Seize* fut-il le meilleur moyen pour dénoncer ce danger ? Était-il nécessaire d'engager le mouvement libertaire dans le soutien aux Alliés pour cela ? Y avait-il une autre solution qui, elle, n'aurait pas remis en cause nos principes ? Je pense que oui, et c'est une femme, une proche de Kropotkine, qui a trouvé la bonne voie : j'y reviendrai.

En 1916, en quoi le mouvement ouvrier français diffère-t-il du mouvement ouvrier allemand ?

Le mouvement ouvrier français est très différent du mouvement ouvrier allemand de l'époque. C'est aussi un point que j'ai voulu exposer dans mon livre. Mais pour expliquer cela de manière complète, il faut remonter à la fin de l'AIT et ça nous conduirait trop loin. Je dirai pour résumer que lorsque l'AIT a disparu, les militants issus de la tradition fédéraliste – qu'il est abusif de qualifier d'"anarchistes" à ce moment-là – ont participé aux congrès socialistes internationaux convoqués par les sociaux-démocrates allemands. Ils ont en quelque sorte "squatté" ces congrès. Leur présence ne posa pas de problème au début, mais les dirigeants socialistes allemands se sont efforcés avec acharnement de les en exclure, ce qui fut fait en 1896.

Déjà à ce moment-là, on savait qu'il y aurait un jour où l'autre une guerre entre les deux pays : c'était une simple question de temps. L'éventualité d'une grève générale dans les deux pays en cas de déclenchement d'une guerre fut très tôt évoquée. Les ouvriers français, avant même la constitution de la CGT, l'avaient envisagée. La CGT, une fois fondée, reprit naturellement l'idée.

C'est l'époque où le courant syndicaliste révolutionnaire se développe dans le mouvement ouvrier français. La CGT va tenter avec obstination, à de multiples reprises, d'engager avec les dirigeants socialistes et syndicaux allemands une discussion sérieuse et concrète sur l'organisation conjointe d'une grève générale. Les dirigeants allemands réagissent de deux manières : la première consiste à dire qu'une grève générale est une affaire politique et qu'elle doit être discutée entre partis politiques, non avec une confédération syndicale (autrement dit, la CGT doit s'adresser au parti socialiste pour débattre de la question, lequel verra ensuite les choses avec son homologue allemand). Évidemment, une telle démarche est inacceptable, et irréaliste. La seconde consistera à aborder, dans les congrès de la II^e Internationale, la question de la réaction à apporter en cas de guerre de manière extrêmement vague sans jamais rien envisager de précis. Les congrès successifs de la II^e Internationale consacreront beaucoup d'efforts à éluder la question de la grève générale tout en rédigeant de belles proclamations. En fait, on s'aperçoit que les dirigeants allemands craignent par-dessus tout de perdre les immenses biens immobiliers du parti en cas d'opposition frontale avec leur gouvernement, et qu'ils sont persuadés qu'une guerre les conduira de toute façon au pouvoir.

D'une façon générale, les dirigeants sociaux-démocrates allemands étaient opposés à toute grève de masse, et Rosa Luxembourg se fera

⁵ *Temps nouveaux* n° 9, 15 mars 1920.

traiter d'"anarchiste" pour y avoir été favorable, ce qui dut beaucoup la chagriner car elle haïssait l'anarchisme. Convaincus du caractère inéluctable de leur accession au pouvoir, les dirigeants socialistes allemands ne vont pas considérer comme prioritaire la propagande contre la guerre : ce qui est décisif, c'est le travail d'organisation et de renforcement du parti, indispensables pour préparer son accession au pouvoir. En effet, la guerre, considérée comme un produit nécessaire du capitalisme, conduira inévitablement celui-ci à sa chute et à l'avènement consécutif du socialisme. Le prolétariat – à travers ses organes dirigeants, cela va de soi – doit se préparer à gouverner. On comprend dès lors que la grève générale soit catégoriquement rejetée, car incontestablement, elle apparaîtrait aux yeux du pouvoir comme une "provocation".

Quels étaient les rapports entre Kropotkine et le mouvement ouvrier allemand ?

Kropotkine connaissait très bien les socialistes allemands et ne se faisait pas d'illusions. Il savait bien qu'ils ne réagiraient pas en cas de guerre : or une grève générale dans de telles circonstances n'a de sens que si elle a lieu dans les deux pays belligérants. Rappelons que dès 1891, Engels avait écrit qu'en cas de guerre avec la France il faudra dire au gouvernement « *que nous serions disposés à le soutenir à condition qu'il adopte à notre égard une attitude qui rende la chose possible* » ⁶. Il s'agit très clairement d'une volonté de négocier avec le pouvoir des dispositions en faveur de la social-démocratie qui rendraient possible le soutien de celle-ci à une guerre. On est loin de l'internationalisme prolétarien... Ces propos, tenus vingt ans après la Commune de Paris, anticipent sur l'attitude de la social-démocratie lors de la guerre de 1914-1918. Si l'Allemagne est attaquée, tous les moyens de défense sont bons : « *Il s'agit de l'existence nationale et aussi de conserver intactes notre position et nos perspectives d'avenir, que nous devons à nos luttes* ». (Je souligne.) Protection de l'existence nationale, préservation des acquis et participation à un gouvernement de défense nationale : les ingrédients de la guerre qui ravagera bientôt l'Europe sont là. Les pires craintes de Bakounine concernant les "patriotes allemands de l'Internationale" se sont vérifiées.

En signant le Manifeste des 16 et en choisissant la France contre l'Allemagne, Kropotkine ne signe-t-il pas la mort de l'internationalisme ouvrier ("les prolétaires n'ont pas de patrie") ?

Ta question souligne un point qui m'a beaucoup intéressé, celui de l'"internationalisme prolétarien". Je ne pense pas que cette expression se retrouve chez Kropotkine. En tout cas je ne pense pas que l'internationalisme ouvrier ait été sa préoccupation. Il voyait le phénomène de la guerre du point de vue de l'humanité, pas d'une classe particulière, ce qui ne l'empêchait pas de désigner le système capitaliste comme fauteur de guerre. D'une façon générale, le mouvement ouvrier et syndical n'était pas sa préoccupation principale. Alors que le syndicalisme révolutionnaire est en expansion, la CGT n'apparaît jamais dans ses textes, du moins ceux que j'ai consultés. Le nom d'Émile Pouget apparaît deux fois dans *Autour d'une vie*, lorsque Kropotkine décrit leurs démêlés communs avec la justice ; celui de Pelloutier et Monatte pas une fois. Pourtant, on aurait pu penser que Pelloutier, le fondateur des Bourses du travail, aurait attiré l'attention de Kropotkine. On a l'impression que celui-ci passe presque complètement à côté du mouvement ouvrier français de son temps, dans lequel les libertaires jouèrent pourtant un rôle décisif. Le mouvement ouvrier et ses luttes ne sont présents que dans les articles qu'il a écrits et sont cantonnés à l'événementiel.

Il n'est donc pas pertinent de désigner le *Manifeste des Seize*, ou Kropotkine en particulier, comme responsable de la "mort de l'internationalisme ouvrier". Ensuite, il faut tout de même rappeler que le *Manifeste des Seize* représente une portion absolument infime du mouvement libertaire de l'époque, qu'il n'est pas du tout représentatif de celui-ci, et que lui attribuer cette responsabilité est donc très exagéré...

⁶ *Lettre à Bebel*, 13 octobre 1891.

Dans *Kropotkine et la Grande guerre*, j'ai essayé d'analyser cette notion d'internationalisme prolétarien et d'en mesurer la "praticabilité". L'internationalisme prolétarien est fondé sur l'idée de l'existence d'une classe ouvrière internationale dont les intérêts globaux sont identifiés comme uniformes par une infime minorité de militants politiquement formés – pas tous des prolétaires, d'ailleurs – et dont cette minorité de militants constituait les porte-parole.

Le présupposé selon lequel "les prolétaires n'ont pas de patrie" n'était pas soumis à la moindre discussion. La classe ouvrière était considérée dans sa dimension mythique, comme classe en soi, comme classe homogène sans contradictions internes, et dont les intérêts généraux étaient uniformes et n'étaient pas remis en cause. Mais l'idée que les prolétaires n'aient pas de patrie ou, si on veut, n'aient pas de sentiment d'appartenance nationale, ne relève pas d'un fait objectif, constatable. Cette idée relève du "proclamatif" : on énonce les choses telles qu'on voudrait qu'elles soient. Le point commun entre les prises de positions des courants les plus radicaux du marxisme et celles des courants radicaux de l'anarchisme réside dans le raisonnement fondé sur la projection d'un désir dont la réalisation concrète se réduit à trois moments hypothétiques :

1. Avant : propagande contre la guerre, mise dos à dos des États qui menacent de déclencher la guerre.
2. Au déclenchement de la guerre : grève générale, insurrection simultanée.
3. Pendant la guerre : transformation de la guerre en révolution sociale.

Tel est le schéma théorique, qui a totalement échoué en France et en Allemagne.

Ce n'est pas le *Manifeste des Seize* qui a signé la mort de l'Internationalisme prolétarien, ce sont les directions des organisations social-démocrates qui ont refusé pendant plus de vingt ans de mettre en place une propagande contre la guerre et des mesures pratiques à prendre en cas de déclenchement d'un conflit.

Et sur cette question, sans ignorer les responsabilités des dirigeants socialistes et syndicalistes français, je ne mets pas les organisations syndicales et politiques françaises et allemandes dans le même sac, au risque de choquer. Toutes les tentatives, toutes les propositions d'organiser le mouvement ouvrier des deux pays contre la guerre viennent du mouvement syndicaliste et socialiste français. Aucun Jaurès allemand n'a été assassiné parce qu'il était opposé à la guerre. Je montre que jusqu'au dernier moment, pratiquement jusqu'à la veille de la guerre les syndicalistes français ont fait des propositions à leurs homologues allemands, qui les ont rejetées.

Penses-tu que la position de Kropotkine ainsi que les débats qui traversèrent à l'époque le mouvement libertaire restent d'actualité ?

On ne peut pas en tant qu'anarchiste entériner la signature par Kropotkine du *Manifeste des Seize* mais il me semble absolument nécessaire de retenir, au moins comme sujet de réflexion, certains des points que ce Manifeste aborde. Par exemple, beaucoup d'anarchistes de l'époque refusaient l'idée d'analyser la situation. Il fallait être contre la guerre, point final, c'était le dogme qu'il ne fallait pas discuter. Je pense au contraire que c'est le rôle des anarchistes d'analyser les causes de chaque guerre pour mieux les dénoncer.

Doit-on accepter le point de vue de Malatesta, qui pensait qu'à tout prendre il valait mieux refuser la guerre et accepter la "domination étrangère subie de force" ? Malatesta est convaincu qu'il vaut mieux accepter la victoire de l'Allemagne ; il pense qu'à partir de cette victoire, il sera possible ensuite de déclencher une révolution sociale. C'est là un risque que Kropotkine, à partir de l'analyse qu'il fait de la société allemande, n'est absolument pas prêt à prendre.

Je pense que la question de l'attitude des anarchistes face aux guerres reste d'une actualité brûlante, dans la mesure où la planète n'a jamais été autant frappée par des guerres de toute sorte. De Kropotkine, il faut garder l'idée que c'est le système capitaliste qui provoque les guerres.

La mainmise européenne sur les pays qu'on n'appelait pas encore du "tiers monde" ne se faisait pas seulement par des opérations militaires. Kropotkine évoque une autre manière, beaucoup plus efficace : le contrôle financier de ces pays. Les banquiers prêtent de l'argent à des États qui s'endettent et se montrent incapables de rembourser. Les banquiers ajoutent alors les arriérés de l'intérêt et de l'amortissement au principal de l'emprunt. La description que fait Kropotkine est remarquable en ce sens que ce mécanisme de domination n'a absolument pas changé aujourd'hui.

C'est ainsi que les financiers ont ruiné et fait annexer l'Égypte par l'Angleterre. Ce fut la même chose pour la Turquie, ainsi que pour la Grèce. C'est encore ainsi que la haute finance de l'Angleterre et des États-Unis procéda avec le Japon. Kropotkine commente :

« Là où les naïfs croient découvrir de profondes causes politiques, ou bien des haines nationales, il n'y a que les complots tramés par les flibustiers de la finance. Ceux-ci exploitent tout : rivalités politiques et économiques, inimitiés nationales, traditions diplomatiques et conflits religieux. »

Partout, on retrouve les mêmes banques, ce que Kropotkine appelle la « haute pègre de la finance » dont il dit qu'elle est « un produit

de l'État, – un attribut essentiel de l'État ». L'industrie d'armement joue également un rôle déterminant. En ce moment, dit Kropotkine – nous sommes en 1912 – des millions d'hommes travaillent dans les usines d'armements dont les propriétaires « ont tout intérêt à préparer des guerres et à maintenir la crainte des guerres prêtes à éclater »⁷. Il s'agit rien moins que du « complexe militaro-industriel ».

Ajoutons ce que dit Kropotkine de la « grande presse ». Il n'est pas tendre contre celle qu'il appelle "la grande prostituée", qui s'efforce de « préparer les esprits à de nouvelles guerres, précipiter celles qui sont probables ».

« En général, plus nous avançons dans notre civilisation bourgeoise étatiste, plus la presse, cessant d'être l'expression de ce qu'on appelle l'opinion publique, s'applique à fabriquer elle-même l'opinion par les procédés les plus infâmes. La presse, dans tous les grands États, c'est déjà deux ou trois syndicats de brasseurs d'affaires financières qui font l'opinion qu'il leur faut dans l'intérêt de leurs entreprises. Les grands journaux leur appartiennent et le reste ne compte pas. »⁸

Là encore, ce que décrit Kropotkine reste d'une étonnante actualité.

Dans ta conclusion, tu précises que l'importance accordée au Manifeste des Seize fut sans doute très exagérée, que son impact, à l'époque, hors du milieu libertaire fut quasiment nul, et que cet épisode servit essentiellement aux autres forces révolutionnaires dans leur tentative de décrédibiliser, longuement, les anarchistes. Beaucoup de bruit pour rien ?

Je pense en effet que l'impact du *Manifeste des Seize* est essentiellement dû à la qualité de ses signataires, et en particulier de Kropotkine qui bénéficiait alors d'un immense prestige. C'est ce prestige même qui fait que certains marxistes ont pu profiter de l'occasion pour assimiler les signataires au mouvement libertaire dans son ensemble, ce qui est une énorme ânerie. Les anarchistes dans leur écrasante majorité se sont comportés de manière exemplaire et ont fourni le plus fort contingent de militants réprimés pour leur opposition à la guerre. On peut très bien comprendre le ressentiment de beaucoup d'entre eux contre les signataires du Manifeste, sachant que la presse de l'époque avait largement répercuté le texte du Manifeste tandis que les auteurs de textes contre la guerre étaient emprisonnés. La presse fut bien une « grande prostituée », mais pour l'occasion s'est montrée favorable à Kropotkine...

L'efficacité de *Manifeste des Seize* fut sans doute quasiment nulle en dehors du mouvement libertaire, mais elle eut des effets catastrophiques à l'intérieur de celui-ci.

En travaillant sur cette question, je suis arrivé à la conviction que Kropotkine était une tête de mule, un personnage très autoritaire, conscient de son prestige international et qu'il devait penser que ses positions auraient un impact dans les faits, ce qui ne fut pas le cas. L'État et la bourgeoisie belliciste n'avaient pas du tout besoin de lui pour poursuivre la guerre.

Y avait-il une alternative à la signature du *Manifeste des Seize* ? En travaillant sur mon livre, je suis parvenu à la conclusion qu'il y avait un autre moyen de faire passer le message que le Manifeste contient, à savoir la dénonciation des conséquences d'une victoire allemande.

Un théoricien révolutionnaire peut-il se limiter au registre pragmatique, quel que soit le caractère évident et convainquant de celui-ci, lorsque des principes essentiels sont en cause ? Si le théoricien veut conserver sa qualité de révolutionnaire, la réponse est clairement non. Lorsqu'on est dans le registre pragmatique, on est dans l'indétermination, on ne peut prévoir comment les événements finiront par tourner. Or les principes sont la seule chose qui reste lorsqu'on

⁷ On sait par exemple que chaque opération militaire israélienne à Gaza produit un important accroissement des ventes d'armes d'Israël.

⁸ Une partie importante de la presse française est aujourd'hui détenue par des marchands d'armes.

ne peut pas réellement peser sur les événements – ce qui était évidemment le cas de Kropotkine en 1916.

Y avait-il une autre voie que la signature du Manifeste des Seize ? Une voie qui permettait aux signataires de faire « passer le message » concernant les conséquences d'une éventuelle victoire allemande, tout en préservant les principes internationalistes ?

Kropotkine aurait tout aussi bien pu rédiger un manifeste dans lequel il dénonçait par anticipation les conséquences prévisibles d'une domination allemande sur l'Europe, tout en appelant les prolétaires à ne pas se massacrer mutuellement, à s'unir pour construire ensemble un ordre socialiste. Une telle déclaration aurait sans doute même eu beaucoup plus d'impact, mais il fallait compter avec l'orgueil d'une personnalité comme celle de Kropotkine, convaincu d'avoir raison contre tout le monde. On retrouve d'ailleurs le même orgueil autoritaire chez Jean Grave, qui traite d'« imbéciles » les gens qui ne sont pas d'accord avec lui.

C'est une femme, une militante très proche de Kropotkine, qui fournit sans doute la solution et il est dommage qu'il ne lui soit pas rendu l'hommage qui lui est dû. Marie Goldsmith partageait le point de vue "défensiste" de Kropotkine mais refusa de signer le *Manifeste des Seize*. Elle « avait préféré exprimer son soutien par des articles où elle pouvait en même temps formuler ses réserves et les nuances de son opinion personnelle », écrit Michael Confino.⁹

Si Kropotkine avait agi ainsi, il aurait fait passer le même message sans semer la pagaille dans le mouvement anarchiste.



⁹ Anarchisme et internationalisme. Autour du Manifeste des Seize. Correspondance inédite de Pierre Kropotkine et de Marie Goldsmith, janvier-mars 1916. Cahiers du monde russe et soviétique, 1981, vol. 22, n° 22-2-3.



L'affaire du Bonnet Rouge

A l'été 1917, l'Union Sacrée, qui avait prévalu dans les premiers temps de la guerre, n'est qu'un lointain souvenir, et les difficultés sur le front redistribuent les cartes du jeu politique. La lutte pour le pouvoir se cristallise autour d'une affaire de presse, celle du journal de l'ex-anarchiste Miguel Almeyda : Le Bonnet rouge.

Plantons le décor : sur le front entre Reims et Laon, l'offensive du général Nivelle, dite du Chemin des Dames. Bombardements, nettoyages de tranchées, appellation technique pour des corps à corps terribles à la baïonnette, « *Tout le monde est soldat, mais tout le monde n'a pas été boucher* » écrit le poilu Antoine Redier. En quelques mois entre le 16 avril et août 1917, 200 000 militaires français sont mis hors de combat, dont 50 000 tués ou disparus. Le gain du point de vue stratégique est insignifiant.

Dès le mois de mai, les mutineries se multiplient, les hommes ne veulent plus monter en première ligne se faire massacrer. Pétain, nommé pour en finir avec ce désordre, trouve rapidement la parade et les conseils de guerre prononcent 3 500 condamnations dont 554 à mort, une cinquantaine de pauvres bougres seront exécutés. Voilà pour l'avant, un carnage sans nom d'où est sortie la fameuse chanson de Craonne, Craonne libérée le 4 mai au prix de pertes énormes. « *Adieu la vie, adieu l'amour, adieu toutes les femmes, c'est bien fini, c'est pour toujours, de cette guerre infâme. C'est à Craonne sur le plateau qu'on doit laisser sa peau, car nous sommes tous condamnés, nous sommes les sacrifiés* »

À l'arrière... mais laissons le soldat Paul Truffau, décrire l'arrière dans ses Carnets d'un combattant, cette année 1917 : « *Jamais tu ne croirais que nous sommes en guerre. Plus elle dure, plus ils s'amuse ; des magasins éclairés, des autos superbes, des femmes chic avec*

petits chapeaux, grandes bottes, poudre de riz, manchons et petits chiens et des embusqués avec de belles vareuses en drap fin, des culottes ajustées et des machins jaunes bien plus reluisants que nos officiers. »

À l'arrière c'est le grand jeu de la politique politicienne. À ce jeu là, les carrières se brisent, les ambitions se dévoilent, les couteaux s'aiguisent. Les morts sont moins nombreux que sur le front, mais il y en a.

Le front, c'est l'écran de fumée, la mythologie du poilu parti la fleur au fusil et mort pour sauver la patrie de l'agresseur boche. La vérité est la même pour tous les conflits : ce qui se trame dans les alcôves du pouvoir a plus de conséquences que quelques dizaines de milliers d'hommes tombés au champ d'honneur pour reprendre la côte numéro untel, pas même un lieu-dit. Ce qui se trame à l'arrière n'a que faire de la chair à canon, si nécessaire on la fera venir des colonies. Des bataillons africains décimés sur le Chemin des Dames dans les premières heures de l'offensive Nivelle, un homme sur deux survit.

Et si nos braves poilus et nos africains qui viennent de si loin, ne suffisent pas à remporter la victoire, si le soldat grogne dans sa tranchée quand l'officier commande, c'est, lit-on dans la presse de droite, qu'il y a des traîtres et des sentiments anti-nationaux, des incompetents au gouvernement, des juifs qui pactisent avec l'ennemi et que l'heure est venue pour l'armée de reprendre la main.

Dans ce contexte, en cette année 1917, année de tous les doutes, "l'année trouble", dira le président de la république Poincaré, où se multiplient les mauvaises nouvelles comme les chefs du gouvernements – pas moins de 4 en quelques mois – survient l'affaire du *Bonnet rouge*.

Cela débute d'une façon banale, le 15 mai 1917 un certain Edouard Duval est contrôlé au poste de douane franco-suisse de Bellegarde, dans l'Ain. On trouve sur lui un chèque de 150 000 francs environ, payable à la banque Suisse de Paris. Ce chèque va devenir affaire d'état. Ce simple bout de papier va permettre en l'espace de quelques mois aux bellicistes, Clemenceau en tête, de gagner la bataille de l'opinion et de mettre en pièce l'idée d'une paix négociée avec l'Allemagne à laquelle aspiraient bon nombre de conservateurs, de socialistes ou d'anarchistes. Il pourra le 20 novembre 1917, devenu chef du gouvernement, lancer cette phrase terrible à la chambre : « *Ni trahison, ni demi-trahison : la guerre !* »

Mais pas si vite, un petit retour en arrière s'impose. Le *Bonnet rouge* créé en fin 1913, journal hebdomadaire puis quotidien radical a pour directeur ce qu'on pourrait appeler une figure de l'époque. Miguel Almereyda, 34 ans en 1917, de son vrai nom Eugène Bonaventure Vigo, ancien militant anarchiste, Almereyda est une anagramme de « *Y a de la merde* ».

Il a écrit dans *Le Libertaire* et fait depuis son enfance de fréquents séjours en prison, mais il a beaucoup changé. Almereyda, miséreux dans son adolescence, la guerre l'a rendu riche. Il a su fréquenter les bonnes personnes, défendre les valeurs du jour, garnir un carnet d'adresse des plus reluisants. Son train de vie est insolent. Le gamin de la Goutte d'Or habite une belle villa de Saint-Cloud, possède une garçonnière à Montmartre et, dit-on, autant de maîtresses que de voitures. Victor Serge, longtemps son ami, évoque un « *cabinet de rédaction-bombomière-empire des Grands Boulevards, plus élégant, plus Rastignac, que jamais* ».

Le revers de la médaille : son beau visage s'est précocement enlaidi. Il est malade, morphinomane et héroïnomanie. Ses anciens camarades anarchistes ont pris des distances, à l'exception de ceux qui ont rallié l'aventure du *Bonnet rouge*. Et comme il se doit, il a des ennemis puissants et déterminés.

Du point de vue politique, *Le Bonnet rouge* a d'abord été un journal pacifiste ventant le rapprochement franco-allemand pour sauver

la paix au tout début de 1914. Il soutient la mise en place de l'impôt sur le revenu et l'abrogation de la loi des trois ans qui rend le service militaire interminable. Il soutient le bloc des gauches et le président du parti radical et ministre des finances Joseph Caillaux qui subit des campagnes de presses diffamatoires de la part du *Figaro*.

Joseph Caillaux est un homme lucide, il sait depuis le début que ce conflit est un vaste suicide européen. Si l'on ne termine pas cette guerre au plus vite, s'en est fini du leadership du vieux continent et du rêve d'une Europe bourgeoise et apaisée.

Et puis l'histoire est croustillante, un vrai bonheur pour les journaux à scandales : le 16 mars, la propre femme de Joseph Caillaux, Henriette, abat le directeur du *Figaro*, Gaston Calmette, de cinq balles de revolver. Elle venge ainsi les attaques personnelles orchestrées contre son mari.

Dix jours plus tard, *Le Bonnet rouge*, jusqu'ici hebdomadaire, devient quotidien du soir. Caillaux a démissionné du gouvernement mais finance largement le journal pour qu'il prenne la défense de sa femme. Défense réussie, Henriette sera acquittée le 28 juillet, et Caillaux reviendra à la tête du parti radical trois jours plus tard.

Le procès a passionné la France, davantage que la mort de Jaurès et que la guerre qui menace d'éclater en cette fin de juillet 1914.

Hier comme aujourd'hui, la presse est sous influence du politique, lui même sous influence de l'économie. Almereyda a deux soutiens de taille – Caillaux et Louis Malvy, inébranlable ministre de l'intérieur du 17 mars 1914 au 31 août 1917 – mais il a aussi des ennemis : une partie de la police qui n'a pas oublié ses combats anarchistes et toute l'Action Française, l'extrême-droite, les royalistes, Charles Maurras et surtout Léon Daudet, talentueux journaliste et écrivain qui ne cesse de pourfendre la "canaille" du *Bonnet rouge*.

Lorsque la guerre survient début août 14, *Le Bonnet rouge* qui tirait jusqu'à 200 000 exemplaires, voit son lectorat masculin chuter à 10 000. Les hommes sont au front, le journal a besoin d'argent

et se range aux côtés du pouvoir. C'est l'époque de l'Union Sacrée. Le premier août, le titre fait la une du *Bonnet rouge* : « *Aux armes citoyens* ».

Almereyda suit la ligne officielle, soutient une guerre juste et le gouvernement. Il y gagne l'amitié des ministres et d'importantes subventions sur fonds secrets. Le voici qui écrit le 10 octobre : « *Pour le moment, une seule chose prime : la victoire*. » La paix ne pourra venir que par le droit, l'agresseur est boche, il faut l'écraser jusqu'à Berlin. Le journal va jusqu'à brandir le 26 novembre 1914 un « *Vive les trois ans !* » reniant sans état d'âme ses positions d'avant-guerre.

Cette verve patriotique, le quotidien va la garder jusqu'en avril 1916, bien qu'elle ne convienne pas à tout le monde. Léon Daudet y voit de la félonie, un soutien déguisé au pouvoir de l'ancien anarchiste. Il ne nomme Almereyda que "Vigo le traître" et *Le Bonnet rouge* "le torchon". Tandis qu'Almereyda, renseigné par le ministre de l'intérieur, réplique en accusant Daudet d'être un serviteur de l'étranger, de vouloir abattre la république, de souhaiter la défaite de nos armées, et d'avoir idéologiquement armé le bras de l'assassin de Jaurès.

Mais *Le Bonnet rouge* durant l'année 1915 et le début 1916 va lentement évoluer vers un discours pacifiste, et pas seulement à cause des visites que fait Almereyda de certains champs de batailles, revenant horrifié par la réalité de la guerre. A partir de juin 1916, certains articles signés Badin, le nom de plume du nouvel administrateur du journal, Edouard Duval, décrivent la vie quotidienne en temps de guerre et accentuent l'aspect germanophile du quotidien. D'ailleurs pour bien marquer sa différence, on refuse au journal l'emploi du mot boche.

Derrière Almereyda et Duval, il est facile de deviner les luttes de pouvoir des politiques. L'Union Sacrée est un souvenir et la question est de savoir si la guerre va être menée à droite ou à gauche. Des hommes engagés du parti radical à la droite modérée influent sur la rédaction. Des lobbies financiers aussi : *Le Bonnet rouge* avait, un temps, lancé une campagne anti-alcoolisme, mais à présent, contre subventions, Almereyda n'hésite pas à soutenir l'absinthe et *Pernod*.

Daudet dénonce inlassablement l'attitude du "Torchon". Il explique, et il a de nombreux lecteurs, que si la guerre dure c'est à cause de l'état-major allemand qui avec leurs espions, leurs traîtres, leurs juifs, sapent le moral des français, et organise la révolution en France.

Certains parlementaires et les militaires vont se rallier aux arguments de l'Action Française. Il n'est plus très bien vu de fréquenter *Le Bonnet rouge*, d'ailleurs Malvy, l'ami d'Almereyda, va jusqu'à conseiller aux députés de ne plus collaborer avec ce journal. Il sait que derrière Daudet et Maurras, se dessine l'uniforme d'un Clemenceau qui n'a jamais cessé depuis 1913 de pointer du doigt l'ennemi boche, qui a le soutien de la droite, qui a défendu la loi des trois ans, et attaque dès qu'il le peut ce gouvernement où il ne se sent « *ni défendu ni gouverné* ». Clemenceau, qui dès 1914 a refusé d'être ministre, ne veut qu'un seul poste : celui de Président du Conseil.

L'affaire du *Bonnet rouge*, qui éclatera bientôt, c'est en filigrane la lutte à mort entre deux conceptions du conflit : la guerre comme moyen d'influer sur des négociations, ou la guerre totale qui ne peut s'achever que par la destruction de l'adversaire.

1917. Duval injecte beaucoup d'argent dans le journal qui voit son tirage faiblir, les attaques répétées de l'extrême-droite portant leurs fruits. Il faut dire que le parti de la paix reste très faible, les américains se préparent à entrer en guerre.

Duval, l'administrateur, est un personnage étrange ; il fait de fréquents voyages en Suisse, il a monté en 1910 un projet d'aménagement touristique d'une station balnéaire turque, la société

San Stefano, mais la guerre des Balkans oblige à la liquidation et aux remboursements des actionnaires aussi bien français qu'allemands.

Dès le début de la guerre, la police s'est intéressée à ce voyageur. À la demande du ministre Malvy, Duval fait des rapports sur la situation intérieure de l'ennemi telle que décrite par les citoyens allemands rencontrés en territoire neutre. Ces rapports mettent systématiquement en avant la bonne santé des prussiens et la quasi invincibilité de leur armée.

La guerre se joue aussi loin des lignes, auprès des populations civiles. Les belligérants ont depuis longtemps compris l'intérêt d'influer sur le moral à l'arrière, de le saper si la chose est possible. Les allemands ont un plan : parvenir à influencer sur certains titres de presse français pour qu'ils publient des appels à la paix négociée ainsi que des informations pouvant atteindre le soldat dans sa motivation à combattre. Par exemple, écrire que, tandis qu'il se fait tuer la peau au front, la femme du soldat le trompe avec les rares hommes demeurés à l'arrière, elle se rit du "PCDF", comme on le désigne : Le Pauvre Con du Front.

L'atmosphère est à la méfiance généralisée, les murs ont des oreilles et l'ennemi est dans nos murs, plusieurs journaux sont ainsi suspectés d'être financés par des capitaux ennemis, *L'Éclair*, *Le Journal*, *Le Bonnet rouge*.

L'Action Française et l'état-major dénoncent la tentative des socialistes de chercher une paix sans victoire, ils voient dans le chaos de la révolution russe une nouvelle menace et, partout où l'on parle de paix, la main des boches. Or, à l'heure où le soldat se doit d'être galvanisé pour tuer toujours plus de boches, *Le Bonnet rouge* évoque Jaurès et son rêve d'une "grande paix humaine"...

Duval est depuis longtemps en contact avec des financiers, des banquiers allemands. Le chèque saisi sur lui le 15 mai 1917 est de l'argent allemand. Au début, Duval n'est pas inquiet, son chèque lui est même restitué – 150 000 francs pour le journal – mais la machine infernale est en marche.

Le 7 juillet 1917, elle explose à la Chambre des députés. Maurice Barrès répondant à une attaque déclare : « *Puisque à l'extrême-gauche, on me donne la parole, j'en profite pour demander à M. le ministre quelles mesures il compte prendre contre la canaille du Bonnet rouge*. » Malvy ne répond pas, c'est le président du conseil lui-même, Alexandre Ribot qui va intervenir : « *Si l'Allemagne, qui a besoin de la paix, essaye par tous les moyens de nous l'imposer, défendons-nous contre elle, aussi bien sur le front de l'intérieur. Si d'autre part, il nous est prouvé que certaines campagnes*



Le Procès du Bonnet Rouge

Photo Guillaume Desouches



Celles de 14

« Les mémoires, façonnées par la commémoration et la présence des anciens combattants, ne retiennent que les noms des héros de la guerre ou des champs de bataille. Symboliquement, dans toute l'Europe, la statuaire des monuments aux morts – quelque 30 000 en France – remet chaque sexe à sa place. Des femmes, il n'est question que par allégories : la Victoire, la veuve éplorée, exceptionnellement la mère maudissant la guerre. »¹

Les femmes restent souvent les grandes oubliées des guerres. Elles vivent le départ au front des hommes, qu'ils soient leur mari, leur compagnon ou leur fils ; qu'elles soient favorables ou non à ces départs, elles craignent ce qu'il adviendra de ces guerres des puissants qui massacrent et tuent les humbles et les pauvres. Tous ceux qui sont appelés ne partent pas la fleur au fusil, et bien souvent, toutes celles qui restent n'ont guère plus d'ambition guerrière. Il suffit de réécouter certaines plaintes :

« Pour faire de ton fils un homme,
Tu as peiné pendant vingt ans,
Tandis que la gueuse en assomme
En vingt secondes des régiments.
L'enfant qui fut ton espérance,
L'être qui fut nourri en ton sein,
Meurt dans d'horribles souffrances,
Te laissant, vieille, souvent sans pain.

Est-ce que le ciel a des frontières ?
Ne couvre-t-il pas le monde entier ?
Pourquoi sur Terre des barrières ?
Pourquoi d'éternels crucifiés ?
Le meurtre n'est pas une victoire !
Qui sème la mort est un maudit !
Nous ne voulons plus, pour votre gloire,
Donner la chair de nos petits. »²

En juillet 1913, Emma Couriau, typographe, veut se syndiquer à la chambre syndicale typographique lyonnaise. Son admission est refusée et Louis Couriau, son mari, lui-même typographe et militant révolutionnaire, est radié du syndicat pour n'avoir pas dissuadé sa femme d'exercer le métier. La Fédération du Livre CGT est officiellement ouverte au travail des femmes depuis le congrès de 1910, mais le syndicat lyonnais y est fermement opposé. Marie Guillot³ saisit la Ligue des Droits de l'Homme et la Fédération Féministe du Sud-Est dont elle est membre. L'affaire devient publique. Georges Yvetot, Georges Dumoulin dans *la Voix du peuple*, Émile Pouget dans *la Guerre sociale*, Pierre Monatte dans *la Vie ouvrière*, Alfred Rosmer dans *la Bataille syndicaliste*, prennent la plume et la soutiennent. Elle veut soumettre un projet de "comité d'action féminine syndicale", avec l'objectif d'organiser les ouvrières, avec ou sans l'approbation des sections syndicales locales. Le projet est inscrit à l'ordre du jour du XIII^e congrès de la CGT, prévu en septembre 1914 à Grenoble... congrès qui, du fait de la déclaration de guerre, n'a pas lieu. Ce n'est que le 15 juillet 1920 que les femmes mariées pourront adhérer à un syndicat sans l'autorisation de leur époux. La guerre aurait-elle fait avancer ce combat-là ? Le 5 juillet 1914, le mouvement féministe organise une grande manifestation suffragiste en l'honneur de Condorcet, afin de promouvoir l'égalité politique. Et il faudra attendre la fin de la Deuxième Guerre mondiale pour

de presse aient été alimentées par l'or allemand, nous sévrons avec toute la rigueur de la loi. On a saisi à la frontière un chèque important. Le Parquet de la Seine a ouvert une instruction. Les comptes du journal ont été saisis. Une arrestation a été opérée ; aucune pression quelconque ne nous empêchera de faire notre devoir, tout notre devoir. » Par ces mots, Ribot signifie à Malvy et à Caillaux qu'il est plus que temps de prendre leurs distances avec Almercyda et *Le Bonnet rouge*. Il rend l'affaire publique, il veut reprendre la main, montrer qu'il est l'homme de la situation, mais il n'a aucune idée de l'ampleur du scandale, et encore moins des ficelles que d'autres vont tirer.

La machine judiciaire s'emballe, Duval est arrêté sous l'inculpation de commerce avec l'ennemi.

Le 12 juillet *Le Bonnet rouge* est suspendu. Almercyda est d'abord entendu comme témoin, il essaye de montrer que les capitaux du journal ne proviennent que pour une très faible part de Duval. Peine perdue, cette affaire n'est qu'un prétexte qui sert des intérêts qui la dépassent.

Le 22 juillet, Clemenceau entre enfin en scène. Il connaît le point faible du gouvernement, il va tenir la tribune durant plus de deux heures. Son discours fleuve se nomme *l'antipatriotisme au Sénat*. Il attaque en particulier le ministre Malvy qu'il juge faible envers les grévistes et les syndicalistes, laxiste envers les journaux pacifistes, notamment envers celui de son ami Almercyda, dont Clemenceau se plaît à rappeler le passé judiciaire.

Malvy est contraint de se retirer du gouvernement, c'est Viviani qui assure l'intérim et avec lui ça ne traîne pas. Perquisitions, saisie du coffre au journal, on y trouve des documents confidentiels transmis par l'intermédiaire des amis haut-placés pour les campagnes de presse.

Le 6 août, Almercyda est arrêté à son tour, conduit à la prison de la Santé, puis à Fresnes le 11 à cause de son état physique jugé pitoyable. Il est installé dans une cellule près de l'infirmerie. Le 13, Almercyda demande à parler à son avocat. Le 14 au matin, il est retrouvé mort par strangulation. Les experts concluent à un fort improbable suicide. Témoignages contradictoires, pièces à convictions disparues, sanctions administratives pour éloigner de Fresnes les témoins, tout l'imagier de l'affaire d'État y passe.

On s'est débarrassé d'Almercyda avant qu'il ne devienne trop gênant. Peut-être ces anciens amis influents, Malvy en tête, ont-ils craint des révélations... Le crime restera un mystère, et finalement ni Malvy ni Caillaux n'échapperont à la chute.

Le procès, sans Almercyda mais avec Duval et d'autres collaborateurs du journal, va donc

s'ouvrir. Il sera médiatisé, instrumentalisé. Personne pour défendre la mémoire de l'ancien anarchiste, de son journal. L'instruction va prouver les mouvements de fonds délictueux provenant du banquier allemand Marx pour près d'un million de francs au cours de 13 voyages en Suisse de Duval depuis le début de la guerre.

On dénonce de soi-disant campagnes de presse jumelées entre *Le Bonnet rouge* et la *Gazette des Ardennes*, organe pro-germaniste, campagnes qu'on dit dirigées par l'état-major allemand.

On fustige l'influence néfaste du journal. On prend exemple d'une compagnie peu combative, signalée par Pétain, où presque tous les hommes lisent *Le Bonnet rouge*.

Le réquisitoire est sans appel, une affaire de trahison financée par l'or allemand. Duval est le traître, Almercyda, une sorte d'éminence grise, qui eut ses entrées au ministère de l'intérieur : « Vous avez devant vous des hommes qui se sont livrés aux pires trahisons : la grande ombre d'Almercyda plane sur eux. »

Duval est condamné à mort, il sera fusillé à Vincennes le 17 juin 1918, les autres prévenus écoperont de peines de travaux forcés.

Malvy, trop impliqué, a démissionné le 31 août 1917, précédant d'une semaine la chute du gouvernement Ribot. Le 16 novembre, Poincaré finit par nommer Clemenceau à la tête du gouvernement. Les militaires, les bellicistes ont gagné. L'homme de la guerre totale est au pouvoir.

Il ne va pas pour autant oublier ses anciens ennemis. Malvy est arrêté, et si le jugement le disculpe du crime de trahison, il est inculpé pour forfaiture, c'est à dire pour avoir méconnu, violé et trahi les devoirs de sa charge. Malvy est banni du territoire pour cinq ans.

Quand à Caillaux, le 11 décembre 1917, Clemenceau lui-même demande la levée de son immunité parlementaire. Arrêté en janvier 1918, accusé de "Trahison systématique, altière et doctrinaire" par Léon Daudet, il écope de trois ans de prison et de la privation de ses droits civiques.

Au final, le "Père la victoire" comme on le nomme, aura cyniquement dégagé la place pour ses ambitions politiques et militaires. L'opinion, habilement retournée, ne voit plus dans les pacifistes que des traîtres à la solde de l'Allemagne. Les affaires de presse se succèdent, Bolo Pacha exécuté le 17 avril 1918, Pierre Lenoir exécuté le 24 octobre 1919. Poincaré sous l'influence de Clemenceau refuse les grâces. Le sang des ennemis intérieur vaut bien celui des boches en attendant le retour des victoires sur le front.

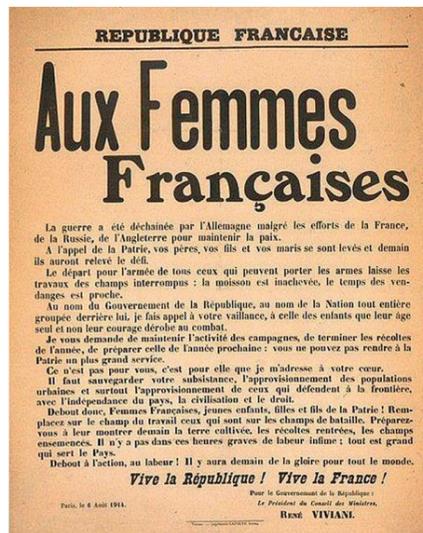
Pendant cette guerre interminable, les hommes de bonne volonté n'auront jamais réussi à imposer leurs idées de paix négociée. La force toujours aura prévalu.

Thierry Guilbert
Fédération Anarchiste, Groupe Nous Autres

1 Flavio Costatinni, à qui l'on doit « Almercyda au café » est un peintre de sensibilité libertaire. Né en 1926 à Gênes, ancien marin, artiste autodidacte, il est l'auteur dans les années soixante d'une série de tableaux inspirés par l'Anarchie de Ravachol à Jules Bonnot en passant par Almercyda, publiés en recueil en 1975. Il est exposé dans les musées du monde entier. Il disparaît en 2013. Je tiens à remercier Anna Costatinni pour l'autorisation de reproduction, et conseiller une visite des archives Flavio Costatinni sur le web : www.archivioflavioconstatinni.org.

1 Françoise Thebaut : *La grande guerre, Le triomphe de la division sexuelle*, in DUBY G. ; M. Perrot : *Histoire des femmes, Le XXe siècle*, Paris, Plon, 1992.
2 *La Grève des mères*, Paroles de Montéhus, musique de Chantegret, 1905.

3 H. Hernandez et Marie Guillot : *Ça manque de femmes à la Vie Ouvrière...*, in AUZIAS C. ; *Un Paris révolutionnaire, émeutes, subversions, colères*, Paris, L'esprit frappeur, 2001.
Marie Guillot fut la première femme secrétaire confédérale en 1922, et ce à la CGTU.



voir aboutir la concrétisation en France de cette revendication. L'influence d'une guerre, là encore ?

Mais quelle est cette histoire de "celles de 14", de ces femmes de 1914 ? Non pas à l'aune de nos conceptions actuelles, mais en allant puiser dans les travaux d'historiens et d'historiennes ce qui était la réalité de la vie sociale et économique de ces femmes en ce début du xx^e siècle. Deux ouvrages parus récemment nous éclairent : celui de Colette Avrane sur *les Ouvrières à domicile*, et celui de Margaret Maruani et Monique Meron sur *Un siècle de travail des femmes en France, 1901-2011*.

Le travail de l'ombre : décomptes et contours flous

Maruani et Meron évoquent la difficulté de comptabiliser la population active féminine dès les débuts de la statistique des recensements nationaux, à la toute fin du XIX^e siècle. En effet – et cela renvoie au travail de Colette Avrane – les enquêteurs officiels se demandent comment considérer la femme de l'agriculteur, du commerçant ou de l'artisan, mais aussi comment se fier aux déclarations des domestiques hébergées dans les familles, des ouvrières à domicile et des chômeuses et, du coup, ouvrent pour la première fois deux catégories : celle des hommes et celle des femmes. Si l'on veut tracer l'évolution de la population active et en particulier féminine, en la définissant comme toute la population en emploi ou dite "active occupée" et toute la population au chômage, les effectifs masculins sont plus faciles à appréhender que les effectifs féminins. La difficulté a justement justifié de faire des calculs séparés, dans une période où les employés des statistiques n'avaient aucune notion des rapports sociaux de sexe, ou d'approche genrée : cela fit ensuite le bonheur des études des historiennes sur la situation de travail des femmes. « *Cette histoire, mille fois entendue, de la chute de*

l'activité féminine durant la première moitié du xx^e siècle résiste-t-elle à l'examen des statistiques et de leurs définitions ? (...) le salariat a-t-il révélé l'emploi féminin ou l'a-t-il dopé ? »⁴.

Part des femmes dans la population active

1901	34,5%	
1906	37,1%	
1911	36,9%	Pas de statistiques durant la guerre
1921	39,6%	En 1921 : le recensement se fait sur la base de 90 départements
1926	36,7%	
2008	47,6%	

Source : effectifs relevés directement dans les recensements de la population

La guerre est souvent citée comme un moteur de mise au travail des femmes. De ce tableau présenté ci-dessus, nous pourrions conclure que l'effet de la guerre ne perdure pas, la part des femmes dans la population active revient presque à son niveau de départ. « *Tout se passe comme si la pénétration des femmes dans l'activité productive pendant la guerre s'avérait sans conséquence par la suite et parfaitement temporaire.* »⁵ Durant la guerre, l'absence de recensement laisse une zone d'ombre quant à la réalité de l'emploi féminin, mais l'après-guerre montre durant quelques années une plus forte proportion de femmes dans la population active.

Mais de quel emploi s'agit-il ? La définition moderne de l'activité sépare la sphère domestique en deux catégories : celles des femmes au foyer, donc non rémunérées, et celles des domestiques rémunérées. Selon Geneviève Fraisse, les historiens et historiennes s'accordent pour établir la population domestique à un effectif de 900 000 à 1 000 000 de personnes avant 1914, et à une chute brutale lors de la Première Guerre mondiale à 150 000 personnes, en très grande partie des femmes⁶. Rappelons aussi que 21% des françaises adultes ne savaient pas lire au début du xx^e siècle, ce qui va de pair avec le grand nombre de gamines placées à partir de 10-11 ans pour être au service de familles. Il va sans dire que la plupart n'avait aucune rémunération, n'avait que très peu de repos journalier et hebdomadaire et aucune liberté de sortir, ne serait-ce que pour voir sa famille ou son propre enfant placé.

Colette Avrane nous livre d'autres chiffres sur les femmes mariées, célibataires ou veuves, contraintes de travailler à la maison, pour des raisons économiques avant tout, mais aussi sous la pression sociale : la place des femmes, c'est à la maison et non pas à l'usine, où elles risqueraient une promiscuité malveillante. Elles étaient couturières – à chaque vêtement correspondait un métier : chapelière, corsetière, culottière, etc. –, tireuses de fils, brodeuses ou dentellières : en 1907, un an après la création du premier ministère du Travail, le recensement fait état de 927 705 femmes travaillant dans l'industrie à l'extérieur et de 906 512 femmes travaillant chez elles⁷.

« *Vint passer une pauvre...
Des piqûres de son aiguille
Elle a le bout du doigt tout noir
Et ses yeux au travail du soir
Se sont affaiblis. Pauvre fille.* »⁸

La misère qui régnait chez les ouvrières à domicile était due à un salaire de moitié inférieur à celui des ouvriers à domicile, et en dessous du minimum vital, même après 12 à 14 heures de travail par jour (la journée de travail était limitée à 11 h depuis 1892). Certains travaux, occupés par des femmes le temps d'une convalescence d'un homme ou suite au décès d'un homme, étaient systématiquement dévalués, même si le rendement et la qualité étaient les mêmes, voire supérieurs. Certaines envoyaient l'homme chercher l'ouvrage et le rapporter, d'autres se travestissaient en homme, afin de toucher le montant masculin.

4 M. Maruani et M. Meron : *Un siècle de travail des femmes en France, 1901-2011*, Paris, La Découverte, 2014.

5 J.-J. Carre, P. Dubois et E. Malinvaud : *La croissance française*, Paris, Le Seuil, 1972.

6 G. Fraisse : *Femmes toutes mains, Essai sur le service domestique*, Paris, Seuil, 1979.

7 C. Avrane : *Ouvrières à domicile. Le combat pour un salaire minimum sous la Troisième République*, Rennes, PUR, 2013.

8 G. Meny, *Travail à domicile, ses misères, ses remèdes*, Paris, Marcel Rivière, 1910.

La population féminine en activité reste difficilement cernable car, non seulement le travail à domicile est le lieu de clandestinité du travail des femmes, mais aussi le nombre de chômeuses ne peut être appréhendé de manière générale et encore moins dans le travail à domicile. D'une part, bon nombre de femmes ne trouvant pas d'emploi, ne se déclarait pas chômeuse (et ne se déclare toujours pas aujourd'hui). D'autre part, le travail à domicile est souvent saisonnier avec des périodes d'absence complète de travail durant plusieurs mois : dans l'industrie, ces périodes pouvaient déjà être considérées comme du chômage mais dans le travail à domicile, il ne l'était point. Et de tout temps les femmes ont plus utilisé le bouche à oreille et les relations familiales ou de voisinage qu'elles n'ont fréquenté les offices départementaux de placement. Au début du xx^e siècle, ne sont donc pas comptabilisés les façonniers, les journaliers agricoles, mais aussi les marchandes des quatre-saisons, les couturières ou les ouvrières à domicile. Aujourd'hui, nous savons que nous disposons d'un autre comptage du chômage guère plus favorable, puisque la France a adopté l'approche européenne : une personne est au chômage : 1/si elle est sans emploi et n'a pas travaillé, "ne serait-ce qu'une heure" pendant la semaine de référence ; 2/si elle recherche activement un emploi, avec démarches effectives ; 3/si elle est disponible pour prendre cet emploi immédiatement, c'est-à-dire dans les quinze jours.

La mise en lumière : Debout femmes françaises !

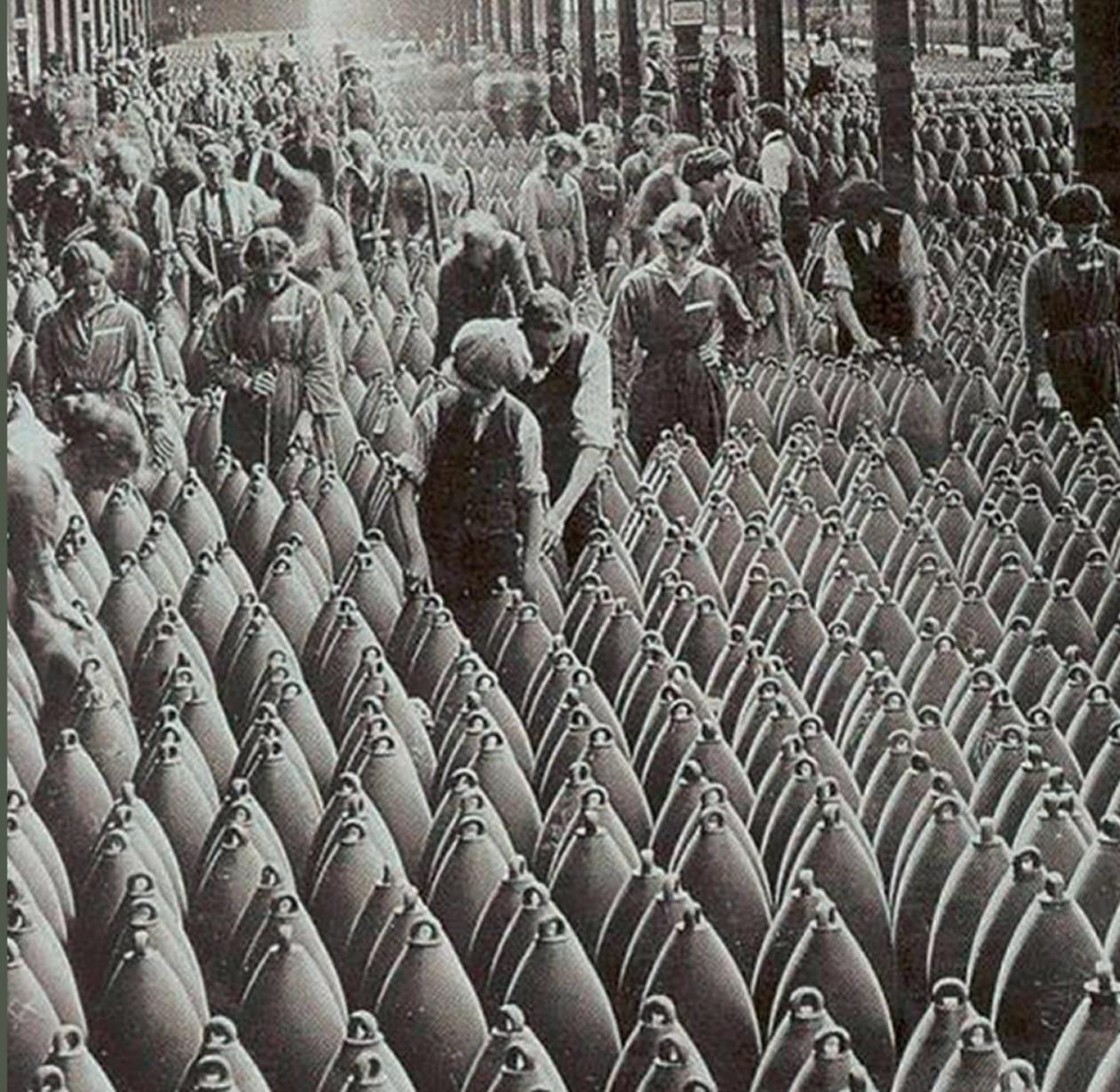
Françoise Thébaud rapporte que Viviani, alors Président du Conseil, lance un appel, le 7 août 1914, aux femmes françaises et plus particulièrement aux paysannes dans un langage viril : « *Debout, femmes françaises, jeunes enfants, filles et fils de la patrie. Remplacez sur le champ du travail ceux qui sont sur le champ de bataille. Debout ! À l'action ! À l'œuvre ! Il y aura demain de la gloire pour tout le monde.* » Le 5 août, une loi avait institué une allocation de femme de mobilisé, aux motifs, non pas d'assurer un secours à la famille, mais de soutenir le moral du poilu.

Si la mémoire collective a retenu que lors de la Première Guerre mondiale, les femmes ont été massivement recrutées dans les usines d'armement et de munitions, pour Maruani et Meron, plutôt que d'un simple afflux, il semble qu'il faille aussi parler de déplacements, de mobilité intersectorielle sur le marché du travail, de visibilité du travail des femmes en des endroits imprévus. Ainsi des femmes quittent par milliers des emplois mal payés, peu réglementés, abandonnent leurs maigres gages et des maîtres tyranniques, et rejoignent l'industrie de l'armement, espérant un salaire double de celui qui était le leur. Elles deviennent pour un certain nombre les "munitionnettes".

Pendant la mobilisation des 8 millions de français partis au front sur les 4 ans et demi de la guerre, des métiers réservés aux hommes s'ouvrent aux femmes. 400 000 femmes sont recrutées dans l'industrie de l'armement, soit le quart de la main d'œuvre totale. Dans le seul département de la Seine, 100 000 femmes travaillent dans la métallurgie contre 8 à 9 000 avant-guerre⁹. Maruani et Meron nous disent : « *les femmes circulent d'un secteur d'activité à un autre : elles deviennent maréchaux-ferrantes, boulangères, bouchères, gardes-champêtres, prennent en charge les classes des garçons dans le primaire et le secondaire. La visibilité des femmes au travail augmente subitement et fortement* ». Les femmes embauchées présenteront des qualités dites féminines comme le sérieux, la minutie, l'aptitude au travail monotone : il leur sera confié des travaux mécaniques en série, de fabrication des pièces fines, et de vérification. Mais elles subiront là comme ailleurs les contremaîtres et chefs d'atelier cherchant à jouer les Don Juan et à user du droit de cuissage.

9 C. Omnes : *Ouvrières parisiennes. Marchés du travail et trajectoires professionnelles au XX^e siècle*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1998.





Le "régime du quart en moins"

Mais là encore, le salaire d'appoint fait rage. Pierre Hamp, inspecteur du travail, dénonce en 1918 le "régime du quart en moins"¹⁰ dans les usines de guerre. Tout au long du XIXe siècle et dans la première moitié du XXe, l'écart des salaires entre les hommes et les femmes varie de 100% à 20%. Dans les premières conventions collectives, les syndicats approuvent l'abattement par rapport au salaire masculin. Dans la convention de la métallurgie, la réduction est de 20%, ramenée à 15% dans les usines d'armement pendant la Première Guerre mondiale. Il faudra attendre 1950 pour que cet abattement n'apparaisse plus dans les grilles de classifications et que soit supprimée la notion de salaire féminin. En 2014, le quart en moins s'élève en France à -27% pour les salaires des femmes par rapport aux salaires des hommes. Pourquoi ce quart en moins ? Parce que derrière toute femme il y a un homme qui la protège et sub-

10 R. Silvera : *Un quart en moins. Des femmes se battent pour en finir avec les inégalités de salaires*, Paris, La Découverte, 2014.

vient à ses besoins : le père, le mari, le frère... Parce qu'une femme a moins besoin de manger qu'un homme... Parce que les besoins féminins sont compressibles... Parce que les femmes font des enfants... Ainsi les salaires des hommes seraient calculés en fonction des besoins à satisfaire ? Et les salaires des femmes seraient établis selon leur rentabilité évidemment moindre !

Selon la féministe allemande Käthe Schirmacher, citée par Rachel Silvera, en 1902 en France, les femmes gagnent en moyenne de 1 F à 3,20 F par jour dans l'industrie et selon les départements ; pour les hommes, la fourchette va de 3,20 F à 7,50 F. Inférieur de 57 à 68% en moyenne, le salaire le plus élevé des femmes correspond au plus bas salaire des hommes. La Grande Guerre introduit une réglementation des salaires féminins en janvier 1917 : un taux fixe d'affûtage correspondait à un salaire minimum au temps et à un salaire horaire minimum aux pièces pour les ouvriers non professionnels : le minimum pour le taux horaire d'affûtage était de 0,80 F pour un homme et 0,65 F pour une femme, le minimum pour le salaire aux pièces était de 1 F pour un homme et de 0,75 F pour une femme, soit des écarts de 18,7% à 25%.

Elles furent recrutées aussi dans des emplois qui deviendront quasi exclusivement féminins et qui renvoient au stéréotype ange et mère, comme le métier d'infirmière. Mais attention : aux médecins, la blessure ; aux infirmières, le blessé ; et un diplôme subordonné bien évidemment à l'académie de médecine. La résistance est forte

à modifier le rôle des uns et des autres : les femmes ne peuvent assumer que des fonctions de remplaçantes ou d'auxiliaires. Pourtant au même moment Marie Curie et sa fille imposent la radiographie à la chirurgie de guerre et mettent en circulation une flotte de voitures radiologiques.

Des grèves de femmes en période de guerre !

Les femmes développeront aussi des grèves – en période de guerre ! – comme celles des midinettes et des munitionnettes. Le 14 mai 1917, dans un atelier de couture à Paris, des "midinettes" (surnommées ainsi parce qu'elles prennent le repas du midi sur le pouce) entameront une grève de 14 jours car elles viennent d'apprendre que leur semaine sera amputée du samedi après-midi faute de commandes des grandes dames oisives de la société en ces temps de guerre. 250 couturières perdent ainsi une demi-journée de salaire alors qu'elles savent qu'en Grande-Bretagne leurs consœurs bénéficient de la "semaine anglaise" sans perte de salaire. Elles revendiquent le paiement intégral du samedi et une indemnité de vie chère de un franc par jour.

Cette grève est bien loin d'être la première de cette année 1917. Le thermomètre social est bien remonté depuis que l'union sacrée de 1914 l'a fait geler : 17 grèves cette année-là, une centaine en 1915 et déjà 300 en 1916. Le secteur du textile est souvent en pointe. Quand les midinettes descendent dans la rue, leur mouvement fait sourire les passants. Avec leurs belles robes noires et leurs élégants chapeaux, elles se dirigent vers les Grands Boulevards où elles entraînent d'autres maisons de couture. Elles sont bien décidées et obtiendront gain de cause.

Quant aux munitionnettes, la grève démarre en mai 1917 dans l'usine Javel de Citroën. Celles-ci représentent la moitié du personnel. Dans les ateliers, 90% des ouvrières sont des ouvrières. Elles réalisent les tâches les plus disqualifiées et les plus sales : dégraissage des obus à l'acide, soudure... Chaque obus pèse sept kilos. La munitionnette soupèse en un jour 35 000 kg. Alors que les cadences sont infernales, les ouvrières touchent un salaire inférieur de moitié à celui des hommes. Les patrons se justifient en faisant valoir que le salaire des femmes n'est après tout qu'un salaire d'appoint. À l'issue d'une grève massive, les munitionnettes de Javel obtiennent la réduction de la journée de travail à 10 heures, un jour de repos tous les quinze jours et une revalorisation de leur salaire, qui reste inférieur de 25% à celui des hommes¹¹. D'autres grèves éclateront en 1917, suivant de près les mutineries sur le front.

Le prix du sang

Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, le déficit d'hommes de 20 à 40 ans cause un important déséquilibre : 6 femmes pour

11 C. Blaire : *Les munitionnettes*, NVO.fr, publié le 12 septembre 2013



5 hommes dans cette tranche d'âge en 1921. L'arrivée d'une main d'œuvre étrangère et coloniale, masculine pourtant, ne l'atténue que partiellement. En conséquence un nombre important de jeunes femmes, veuves de guerre ou célibataires, restent solitaires et doivent gagner leur vie. Mais dès 1926, l'activité féminine redescend : ceci est dû à la régression de l'emploi dans le textile et l'habillement alors que les femmes se maintiennent dans la métallurgie. Pour Jean Daric, en ne s'en tenant qu'aux professions non agricoles, « *La France se situait parmi les tout premiers pays du monde en ce qui concerne l'activité professionnelle féminine* »¹². En 1930, les femmes représentaient 34% de la population active non agricole, en tête des pays européens juste après la Suisse, la Suède et le Danemark.

La rhétorique du sacrifice et les figures de l'infirmière dévouée, des dames des bonnes œuvres et des marraines de guerre restent très présentes dans la majorité des organes de presse. Le rouleau compresseur de la femme salvatrice et consolatrice écrase tout sur son passage. Des anarchistes et des pacifistes accusent même les femmes d'être moins que des bêtes, de n'avoir pas su empêcher les soldats de partir en 1914 alors que les mères louves protègent leurs petits, d'avoir vendu leur homme pour 25 sous (le prix de l'allocation), ou bien encore de faire la fête pendant qu'ils meurent au combat¹³. C'est vrai que la Grande Guerre fut un long traumatisme pour les hommes en tant que massacre de masse, mais aussi avec des poilus enfoncés dans la boue et le sang des tranchées, immobiles, condamnés à attendre les percées meurtrières. Images non viriles d'impuissance, de régression à l'état sauvage telles que le cinéma a pu nous les montrer. Des rescapés revinrent avec des "gueules cassées", avec des bronches brûlées, des amputations, une identité masculine malmenée. La grande boucherie conduira à 9 millions de morts, 1,3 million pour la seule France, soit 10% de la population active masculine, et plus de 3% de la population totale française. Les femmes revêtent des tenues sombres et des longs voiles de deuil. On les somme de semer le courage, d'accepter stoïquement la mort du fils ou du conjoint. 600 000 veuves en France et Maurice Barrès propose même "le suffrage des morts" qui déléguerait à la veuve la voix du défunt (rapelons qu'elle n'a pas le droit de voter pour elle-même). Les catégories les plus touchées par la mort concernent la paysannerie, la jeunesse des écoles et les professions libérales incorporées dans les corps d'officiers. Mais la Grande Faucheuse touchera aussi les enfants et les femmes : suite aux privations de nourriture et de chauffage, la mortalité in-

12 J. Daric : *L'activité professionnelle des femmes en France*, Travaux et Documents, Paris, INED et PUF, Cahier n°5, 1947.

13 Françoise Thebaud : *Histoire des femmes, Le XXe siècle*, Paris, Plon, 1992.



fantile augmente pendant la guerre et comme le rationnement culmine en 1917, des femmes jeunes, de 15 à 30 ans, seront également emportées, doublant, voire triplant le taux de mortalité précédent, et ce en Allemagne comme en France. Des femmes sont suspectées de trafic de cartes de rationnement, de vols dans les magasins, de marché au noir et de troc avec les paysans : toutes choses légitimes en somme qui seront reconduites ensuite lors de la Deuxième Guerre Mondiale et des suivantes. En outre, du printemps 1918 à l'été 1919, l'épidémie de grippe espagnole fait en France 210 900 victimes, avec deux pics : le premier en octobre 1918 et le second en février-mars 1919.

L'impôt du sang

Alors, ce sont les femmes qui trinquent avec le retour du bâton. La guerre fortifie la pensée sociale traditionnelle d'avant 14 : la femme est intrinsèquement faible, mère de la race... ou alors prostituée car le juste repos du guerrier l'exige. Toujours selon François Thébaud, les épouses infidèles sont mises au pilori, punies d'amende et de prison. « *La sévérité des tribunaux envers la femme adultère va de pair avec leur indulgence pour le soldat convaincu d'assassinat de son épouse coupable.* » En France comme dans les autres pays, la guerre réactive l'enfermement des personnes prostituées dans les maisons de tolérance et les bordels militaires, et donne ainsi une plus grande force aux tenants du réglementarisme. Les personnes prostituées sont sans arrêt contrôlées sur le plan médical, voire hospitalisées de force, elles sont encar-

tées ; les clandestines sont pourchassées, suspectées de pratiquer l'espionnage ou la guerre bactériologique !

En l'absence des hommes mobilisés, l'État renforce son pouvoir répressif et ses prérogatives de chef de famille. La Loi du 3 juillet 1915 permet à la femme d'exercer l'autorité parentale... à condition cependant que la justice l'autorise en raison de l'impossibilité du conjoint de remplir ces fonctions : il faudra attendre 1938 pour que soit abrogé dans le code civil le devoir d'obéissance de la femme vis-à-vis de son époux, et pour que soit supprimée la notion d'incapacité civile pour les femmes mariées ; et ce n'est qu'en 1970 que la loi relative à l'autorité parentale conjointe précisera que le père n'est plus le chef de famille¹⁴. En attendant, on culpabilise les mères qui travaillent : la maternité serait non seulement le devoir naturel ou l'épanouissement suprême de la femme, mais aussi son service actif à la patrie... l'impôt du sang !

Les féministes souhaitaient faire de cette expérience de travail dans des emplois masculins un tremplin pour l'égalité professionnelle, du moins vers l'ouverture de métiers et la qualification des travailleuses. Elles revendiquent une formation professionnelle, elles ouvrent et promeuvent des écoles, elles préparent l'avenir par un vaste travail d'enquête et d'information sur l'éducation des femmes et les carrières de femmes, « *pour aider à rompre un nouveau barreau de la cage où les siècles ont enfermé l'activité féminine* » dit Jane Misme dans la Française le 6 mars 1915. Par ailleurs, des lesbiennes comme Gertrude Stein produisent leurs œuvres les plus érotiques pendant la guerre. Hélène Brion, institutrice et syndicaliste, et surtout féministe, déclare devant le Conseil de guerre, le 29 mars 1918 : « *Je suis ennemie de la guerre parce que féministe ; la guerre est le triomphe de la force brutale, le féminisme ne peut triompher que par la force morale et la valeur intellectuelle.* »

Mais la réponse fut de contrôler le ventre des femmes et non d'en faire des citoyennes. La démobilisation des femmes fut rapide et brutale. Il s'agissait avant tout de faire place aux vétérans, de les réintégrer dans la famille et le travail afin de réassurer leur identité masculine et leur fonction économique. Les primes de natalité et les médailles de la famille pour des mères de 5, 8 ou 10 enfants sont distribués dès le début de 1920. L'allocation de femme de mobilisé, les pensions pour veuves de guerre complètent le tableau d'un droit social protecteur fondé sur une logique d'ayant droit et donc d'une citoyenneté sociale médiatisée par le chef de famille.

La place était faite pour le retour de bâton. En 1920, l'Assemblée Nationale bleu horizon vote une loi interdisant l'avortement et la contraception, interdiction qui ne cessera d'être renforcée par la suite.

En France, la loi du 23 juillet 1920 assimile la contraception à l'avortement. Toute propagande anticonceptionnelle est interdite. Le crime d'avortement est passible de la cour d'assises. Cette loi "scélérate" sera modifiée par la loi du 12 janvier 1923, l'importation d'articles anticonceptionnels est prohibée. Les jurys populaires se montrant trop favorables aux inculpé-e-s, l'avortement est désormais jugé en correctionnelle. Puis la loi de 1939, qui promulgue le Code de la famille, renforce la répression. Des sections spéciales de policiers sont créées. Les tentatives sont punies comme les avortements. Les avorteurs sont très sévèrement condamnés. En 1941, ils peuvent être déferés devant le tribunal d'État. En 1942, l'avortement devient crime d'État. Pour l'exemple, une avorteuse est condamnée

¹⁴ P. Latour : *Femmes et citoyennes. Du droit de vote à l'exercice du pouvoir*, Paris, Les Éditions de l'Atelier et Le temps des cerises, 1995.

à mort et guillotinée en 1943. Plus de 15 000 condamnations à des peines diverses sont prononcées jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. La Libération ne remet pas en question l'arsenal législatif répressif, avec son corollaire de décès ou de mutilations provoqués par les avortements clandestins. Les procès auront lieu contre les avortées et leurs complices jusqu'aux années 1970. Toutefois, avocats et juges n'appliquent plus la loi dans toute sa rigueur. Cette longue période répressive qui causa la mort de bien des femmes, ne prendra fin qu'à partir de la loi Neuwirth autorisant la contraception en 1967, et surtout la loi Veil autorisant l'interruption volontaire de grossesse en 1975. Après les lois "scélérates", les féministes réformistes approuvent à quelques nuances près, les féministes radicaux protestent, l'humanité s'en fait écho. Séverine y défend la grève des ventres le 9 avril 1922, car le gouvernement n'a pas à « *se permettre d'allonger son nez dans les alcôves et à se mêler de ce qui s'y passe.* » La répression s'abat sur les néo-malthusiens. Le 4 juin 1921, Eugène Humbert est condamné à cinq ans de prison, le 21 juin, c'est Jeanne Humbert qui est condamnée à 2 ans de prison et 300 000 francs d'amende.

Vers une dynamique d'émancipation

Après la guerre, le travail des femmes continue de subir les réticences sociales et morales, mais le travail à l'usine les requiert de plus en plus, certes pour des travaux répétitifs non qualifiés. Par ailleurs se développent les emplois tertiaires dans le commerce, les banques, les services publics et même les professions libérales. Le développement du syndicalisme chrétien imprégné de catholicisme social renforce le familialisme ouvrier d'autant que le mouvement syndicaliste révolutionnaire se retrouve divisé et peu disponible pour la syndicalisation des femmes à l'heure de la révolution d'octobre en Russie. Il faudra attendre 1922 pour qu'une commission féminine confédérale voie le jour sous l'impulsion de Marie Guillot au sein de la CGTU.

Sur le plan législatif et réglementaire, les femmes ont gagné en 1907 le droit de disposer de leur salaire, en 1920 le droit d'adhérer à un syndicat sans autorisation maritale ; par la Loi du 10 juillet 1915, les ouvrières à domicile des industries du vêtement bénéficient désormais du droit à un salaire minimum, et de l'autorisation pour les associations et les syndicats d'exercer une action civile devant les conseils de prud'hommes en cas d'inobservation de la loi, sans avoir à justifier d'un préjudice. Soulignons que la Loi de 1915 reste toujours d'actualité et a servi de modèle pour le travail à domicile européen.

La liberté d'allure et de mouvement est gagnée, débarrassé des entraves du corset, des vêtements longs et encombrants et des chignons sophistiqués. Le sport se développe timidement mais résolument¹⁵. Et pourtant, les mythes virils ne cessent d'affirmer que les hommes sont faits pour combattre et conquérir, les femmes pour enfanter et mater, afin soi-disant de garantir paix et sécurité (sûrement dans les ménages ?), et la femme-mère est au cœur des discours de manière quasi consensuelle. Mais aussi, Victor Marguerite fait un triomphe en 1922 avec *La garçonnette*, vendu à un million d'exemplaires, traduit en douze langues.

Le mouvement féministe est clairement engagé dans ce début du XXe siècle selon plusieurs courants. Des personnalités riches en idées ont inspiré ce mouvement : Maria Deraisme, libre-penseuse anticléricale et première femme à être initiée à la franc-maçonnerie, Hubertine Auclert, militante pour le droit de vote des femmes, Nelly Roussel, néo-malthusienne et anarchiste, puis Gabrielle Duchêne qui créa la coopérative de production *L'Entraide* à Paris, Marguerite

¹⁵ F. Castan Vincente : *Marie-Thérèse Eyquem. Du sport à la politique, parcours d'une féministe*, Paris, L'Ours, 2009 (prix Jean Maitron 2008).

Durand qui fonda le journal *La Fronde* (quotidien de 1897 à 1903 puis mensuel de 1903 à 1906), et parmi les femmes socialistes, Maria Vérone, avocate et libre-penseuse, Marie Bonneval, institutrice, militante à la Ligue des droits des femmes, Hélène Brion, institutrice, syndicaliste CGT et pacifiste, auteure de *La voie féministe*, et parmi les plus radicales, Madeleine Pelletier, première femme psychiatre de France, militante libertaire et Arria Ly, revendiquant le droit à l'autodéfense, animant le journal *Combat féministe*. En 1914, le mouvement féministe international pacifiste éclate comme tous les mouvements politiques internationaux. Il restera une cassure entre le féminisme post-guerre prônant le suffragisme, et le féminisme radical minoritaire luttant pour la liberté sexuelle et l'égalité professionnelle, comme les néo-malthusiennes françaises Madeleine Pelletier et Jeanne Humbert. Tous combats qui seront menés entre les deux guerres, et poursuivis encore à partir des années 60.

Non, la Première Guerre mondiale n'a pas libéré les femmes en les recrutant dans l'industrie, industrie d'armement de surcroît ! Mais elle peut apparaître autant comme un arrêt dans un mouvement pacifiste international, que comme un moteur à bas régime pour s'affranchir de la misère, de l'illettrisme, de l'invisibilité afin de s'engager vers l'émancipation économique, sociale et politique. Un combat jamais achevé.

Hélène HERNANDEZ

*Fédération anarchiste, Groupe Pierre Besnard
Émission "Femmes libres" sur Radio libertaire*

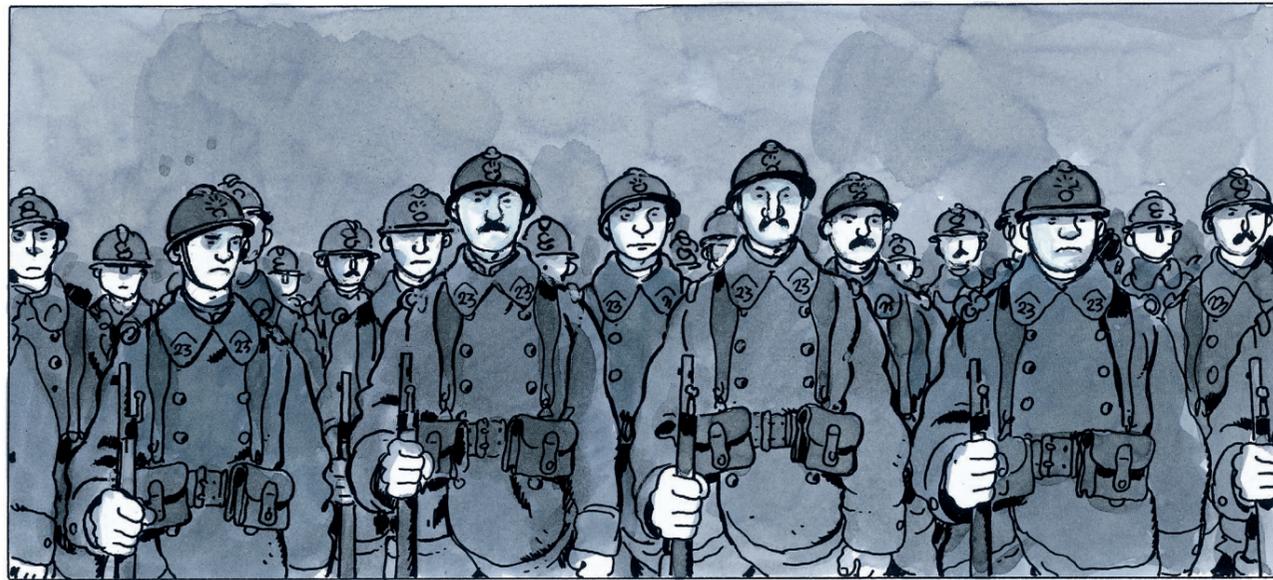
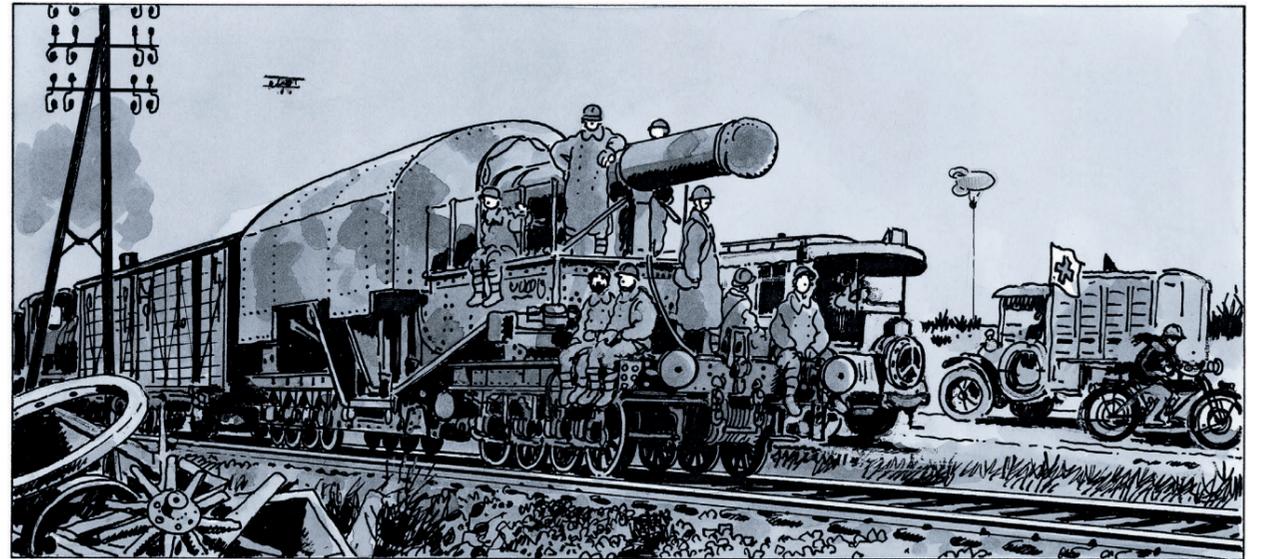
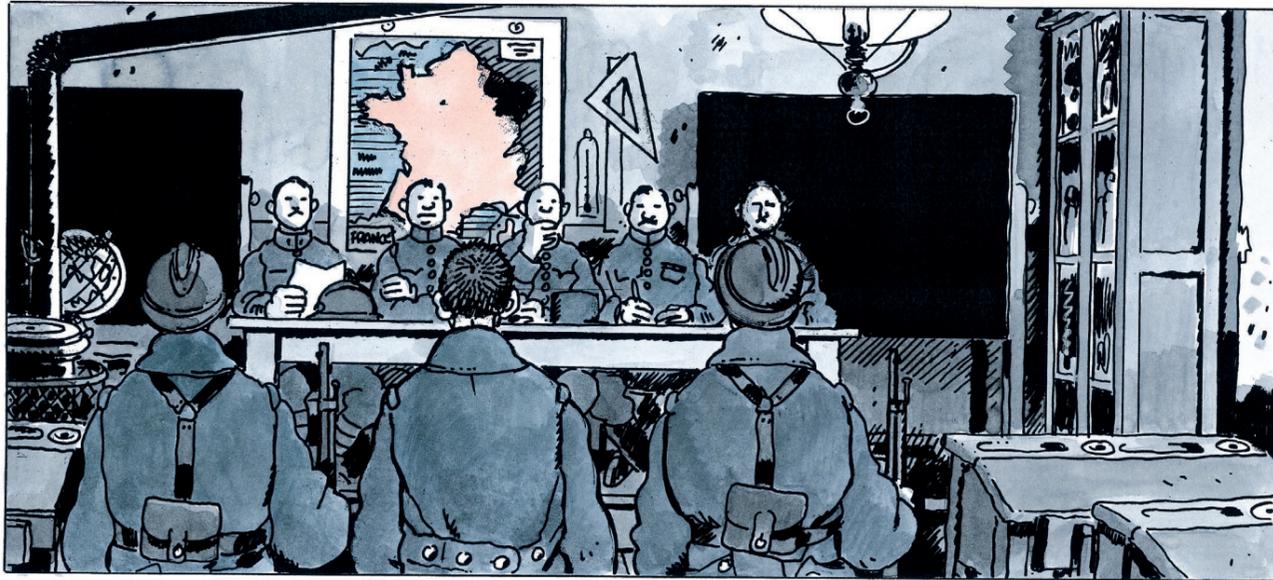


PUTAIN DE GUERRE ! JACQUES TARDI











© Casterman, Tardi 2014

TARDI Entretien

propos recueillis par Lorán
Fédération anarchiste, Groupe Béthune

Votre famille a été marquée par les deux premières guerres mondiales. Pourquoi tant d'intérêt pour la première ? N'est-ce pas pour mieux aborder le thème de l'antimilitarisme ?

Que ce soit la première ou la seconde, l'antimilitarisme domine le sujet chez moi. J'ai un grand-père qui est mort dans les tranchées, l'autre, mon grand-père paternel, je l'ai connu. Quand il est mort, je devais avoir 5 ou 6 ans. C'est ma grand-mère qui me racontait ses histoires pendant la guerre, ce qui lui était arrivé. Lui n'en parlait pas. Je ne sais pas si elle en rajoutait ou pas mais ça m'impressionnait. Je voyais des photos de poilus et de tranchées dans l'Illustration et j'imaginai mon grand-père dans cette situation, lui qui était calme, doux, pas du tout hargneux. Ça me travaillait.

Aujourd'hui, il y a des articles tous les jours dans les différents quotidiens, mais quand j'ai commencé à bosser sur la guerre de 14, il y a plus de trente ans, on me disait « pourquoi tu t'occupes de ça ? », « c'est un truc de vieux cons », « t'es encore dans ta tranchée », etc. C'était considéré comme un sujet ringard, toc, oui, de vieux cons. On remarquera qu'aujourd'hui, tout le monde se met au diapason des commémorations. Des films, des livres, des bandes dessinées qui sortent à la pelle...

Vos personnages ne sont jamais des héros – et surtout pas des héros de guerre. Il s'agit d'un contre-pied à l'esprit de commémoration ou d'un souci de réalisme : la guerre ne se nourrit pas de bravoure mais de crimes ?

Oui, c'est ça. Il suffit de donner un fusil à un mec et on en fait un petit assassin autorisé, encouragé. Ce qu'on lui demande de faire l'aurait envoyé, en temps normal, à la guillotine. Mes personnages sont tout à fait ordinaires, je n'évolue pas dans les états-majors. On est dans la tranchée avec des soldats ordinaires. De simples soldats d'ailleurs : c'est assez rare qu'il y ait un gradé. S'il y en a

un, c'est généralement une ordure. Par exemple, dans *PUTAIN DE GUERRE !*, le personnage, qui fait la guerre du début à la fin – ce qui est déjà extraordinaire – n'a pas de nom, c'est un type complètement anonyme qu'on a envoyé à l'abattoir, dont on a disposé. Il est complètement effaré, il ne comprend pas, on ne l'a pas mis au courant, on lui demande de fermer sa gueule et d'exécuter les ordres. En face de lui, il y a un peu son équivalent allemand, un gars qui se planque et qu'il croise au tout début, en août 14. Plus tard, il a l'impression de le reconnaître : au détour d'une tranchée, mon personnage se trouve face à un allemand, l'un et l'autre s'apprêtent à tirer puis fichent le camp chacun de leur côté. Est-ce lui ? Il n'en est pas sûr... C'est pour montrer l'énorme manipulation d'alors, ces gens différents, avec des mentalités propres, mais d'un côté comme de l'autre, un résultat identique.

Mais il y avait aussi l'Union Sacrée qui a piégé nombre de célébrités du monde ouvrier, y compris chez les anarchistes. Pensez-vous que la leçon soit retenue à ce niveau ? Se laisserait-on piéger de la même façon ?

J'ai malheureusement l'impression que oui. Regardez cet enthousiasme de Hollande pour la guerre... Est-ce pour masquer ce qui ne va pas sur le terrain ? Pour détourner l'attention ? Ces choses peuvent se reproduire, cela dit il faut tenir compte de tout un contexte historique : l'école de la République entretenait ce côté revancharde suite à la guerre de 1870. J'ai lu des manuels scolaires de français avec des sujets de rédaction, de "composition française" comme on disait, essentiellement patriotiques : « mourir pour la France, pour le drapeau, qu'est-ce que ça signifie ? »... Je pense que les curés ont aussi joué un rôle à la messe le dimanche, malgré la fraîche séparation de l'Église et de l'État. Et on a à l'esprit ces images de combattants qui partent confiants vers Berlin. Cependant il faut tempérer, "la fleur au fusil", ça a été limité : les photos qu'on montre semblent être prises pour la propagande. Ça s'est produit, je ne le conteste pas, mais ça n'a pas duré très longtemps. Et on a une symétrie quasi parfaite de cette situation en Allemagne, bien qu'ils ne partent pas avec les mêmes motivations. Du côté français, le moteur c'est la revanche et la reconquête de l'Alsace et la Lorraine, du côté allemand, c'est différent : ils sont beaucoup plus nombreux sur un territoire un peu moins grand que la France, ils se sentent un peu à l'écart, cernés, comprimés, isolés, un peu à l'étroit. Et le traité de Versailles, à la fin de la Première Guerre Mondiale, ne va faire qu'aggraver cette situation par une réduction territoriale de l'Allemagne. Ce sujet de l'espace vital qui leur est nécessaire va faire recette lors de la Seconde Guerre Mondiale. Ça va être un argument de Hitler. Certains historiens pensent que la Première et la Seconde Guerre Mondiale sont une seule et même guerre, avec une pause au milieu. Je ne sais pas quoi en penser.

Depuis Brindavoine, vos BD sur la Première Guerre Mondiale sont de plus en plus historiographiques. Le travail de reconstitution historique est remarquable. Les détails de langage, vestimentaires, les prototypes d'engins militaires... Une vocation d'historien ?

Si on veut comprendre le monde dans lequel on vit aujourd'hui, il est nécessaire de regarder un peu ce qui s'est passé. Ne serait-ce que pour ne pas reproduire les conneries du passé. Cette histoire européenne marquée par deux guerres épouvantables, c'est le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Pareil pour le Moyen Orient, c'est à dire des frontières tracées à la règle sur des cartes d'états-majors, avec déjà cette préoccupation du pétrole, des matières premières, des ressources à aller piller chez les autres. Les vrais objectifs de toutes les guerres sont essentiellement commerciaux, pour protéger les intérêts de quelques nantis. Tout comme on se sert des colonies : on va demander à des peuples, considérés comme primitifs, de venir se faire trouer la peau en première ligne... Partout dans ces colonies, on retrouve les grandes entreprises capitalistes qui exploitent, pillent. Toujours on préserve les intérêts des grands patrons.

L'Allemagne, elle, n'avait que très peu de colonies, elle tentait alors de rivaliser avec la Grande Bretagne qui entendait conserver son monopole sur toutes les mers du monde pour protéger les convois de cargos qui transportent les matières premières. Et on revient au sujet principal : c'est toujours une motivation commerciale et capitaliste qui engendre les conflits.

Tout porte à croire que cette année, à la rentrée, on va bouffer du 14-18 façon bonne vieille commémoration. Quelles sources conseilleriez-vous à ceux qui veulent éviter ce rouleau compresseur ?

De lire les bouquins écrits par ceux qui étaient sur le terrain : *Les Croix de Bois* de Roland Dorgelès, *Le feu* de Henri Barbusse, en passant par *À l'Ouest rien de nouveau* de Erich Maria Remarque. Avec le recul qu'impose ce genre de bouquins : les témoignages sont-ils exacts ? Ce sont des livres écrits après les faits. Un écrivain a le droit de s'approprier une histoire qu'il a entendue et parler à la première personne, par exemple.

Je conseillerais aussi Jean Norton Cru, un auteur qui a écrit *Témoins*¹, un gros pavé qui passe en revue tous ces témoignages-là. Il décortique, corrige, relève les incohérences. C'est intéressant, ça remet en place ces récits qu'on a eu tendance à recevoir comme des témoignages authentiques.

En film, il n'y a pas grand-chose : les gens se réfèrent souvent aux *Sentiers de la gloire* de Kubrick mais, même s'il est basé sur un fait réel, c'est très très hollywoodien, la documentation c'est pas ça. Généralement, on me répond : « On s'en fout, il n'y a que toi qui vois ça, ça ne change rien, ce qui compte, c'est le fond ! ». Je suis tout à fait d'accord mais je ne vois pas en quoi une bonne documentation nuirait au fond, d'autant plus que cette observation des objets, du quotidien, de l'armement, va nous donner pas mal d'indications sur la vie des mecs. Par exemple, en août 14, les soldats n'ont pas touché de chaussettes dans leur équipement. C'est un détail mais quand on connaît les conditions de survie, c'est criminel.

Vous nous dites quelques mots sur le spectacle « PUTAIN DE GUERRE ! » ?

Il y a quelques années, Dominique Grange, ma femme, a enregistré des chansons parmi lesquelles *La chanson de Craonne* mais aussi des chansons qu'elle a écrites et sur lesquelles je lisais des extraits de l'album *PUTAIN DE GUERRE !*. Il s'agissait de faire un CD. Petit à petit est venue l'idée de faire ça en public. Dominique chante, on projette des images de la bande dessinée sur un écran en fond de scène, je lis. Notre spectacle est accompagné par un groupe de cinq excellents musiciens, le groupe *Accordzêâm*. Ça fonctionne très très bien. On l'a même joué en Allemagne, à Erlangen, près de Nuremberg, ça a été un succès. C'est un spectacle qui suscite beaucoup d'émotion. Certaines personnes repartent en pleurant.

On a été nombreux à apprécier votre refus de recevoir la Légion d'Honneur. Vu d'ici, ça paraissait assez naïf de vous la proposer. Il s'agissait d'incompétence notoire ou d'une tentative de musellement ?

Ça a sûrement été proposé par un fonctionnaire quelconque, certainement pour me faire plaisir. Il est mal tombé ! Est-ce que c'était une mise au pas ? Moi j'ai compris ça comme ça. Je veux garder ma liberté d'expression totale. Je ne veux pas recevoir de médaille, ou quoi que ce soit attribué par des gens auxquels je n'ai rien demandé et pour lesquels je n'ai strictement aucun respect et aucune considération. Je ne veux pas entendre parler de ces gens-là. C'est comme si on m'avait craché à la gueule, carrément. C'est de l'incompétence mais en plus ils pensaient me faire plaisir, c'est encore pire. Je ne sais pas... mais s'ils avaient lu un peu mes trucs, ils auraient bien vu... Enfin, j'en conclus qu'ils n'ont pas lu mes bouquins... Ou alors, c'est un ramassis de connards. Mon père a obtenu la Croix de Guerre. Je l'ai fait monter en porte clefs.

Lorsque j'ai lu "La mémoire des vaincus" de Michel Ragon, j'ai rêvé d'une illustration ou une adaptation par Tardi. Il me reste un espoir ?

Ça a été un projet. On en a parlé longuement avec Ragon, ça a été à deux doigts de se réaliser puis c'est tombé à l'eau. Je bossais sur *PUTAIN DE GUERRE !*

Comme dans le bouquin de Vautrin, *Le Cri du Peuple*, le personnage qu'on suit au cours de l'histoire, qui se trouve toujours au bon endroit au bon moment, est un prétexte à parler de l'Histoire. Mais dans le livre de Ragon, je n'avais pas l'impression d'avoir vraiment ce personnage, il n'a pas réellement une histoire personnelle en dehors de l'Histoire avec un grand H. Il n'a pas vraiment de vie propre, d'identité. Pour moi, le personnage, il faut qu'il ait des problèmes, qu'il soit un être humain pour qu'on s'attache à lui. C'était le fond de notre discussion avec Ragon. J'ai des projets en cours et puis je ne peux pas tout faire, hélas !

Putain de Guerre ! Le Spectacle, le site internet



Le spectacle

Le spectacle *PUTAIN DE GUERRE !* réunit Dominique GRANGE, TARDI et leur musiciens pour 1h30 d'immersion dans ce passé si douloureux et si proche : vies défaits par la guerre, horreur quotidienne, souffrances des poilus dans les tranchées, fusillés "pour l'exemple"...

Résolument antimilitaristes, les textes lus par TARDI ou chantés par Dominique GRANGE dénoncent l'inégalité, les injustices, l'iniquité et toutes les horreurs de la guerre.

On y découvre 14-18, du point de vue d'un soldat comme les autres, sans courage particulier, sans hargne nationaliste, sans nom.

Sur scène, Dominique GRANGE interprète des chansons de sa composition, ainsi que d'auteurs illustres (Sébastien Faure, Montéhus, Léo Ferré, Aragon, Boris Vian) ou de combattants anonymes.

À travers des textes incisifs extraits de l'album *Putain de guerre !*, TARDI pose sa voix avec une conviction sans artifice et nous plonge, grâce à ses dessins projetés sur un grand écran, dans une évocation puissante et vibrante de la « *Der des Ders* ».

Ils sont accompagnés sur scène par les musiciens du groupe *Accordzêâm*.

www.putaindeguerre.com

Un site pour vivre au fur et à mesure, sous la plume et l'encre de Tardi, Jean-Pierre Verney et Dominique Grange, la Première Guerre Mondiale, une version exhaustive et documentée des ouvrages *Putain de Guerre*, *Des Lendemain Qui Saignent*, *C'était la Guerre des Tranchées*... complétée par des œuvres inédites, des musiques, des photos mais aussi avec la possibilité, pour les visiteurs, de témoigner et transmettre leurs histoires de famille, celles d'un grand-père au front ou d'une grand-mère à l'arrière ...



Le spectacle a été présenté sur scène pour la première le 19 juin 2014 en Allemagne (Erlangen).

Il est programmé jusqu'en 2018 :

- le 23 août 2014 dans le cadre du Festival de Bande Dessinée de Solliès,
- le 11 novembre 2014 en Grande-Bretagne (Londres)
- le 15 mars 2015 en Suisse (Lucerne)
- puis au Canada, États-Unis, Mexique, Portugal, Belgique, Danemark, ...

Plusieurs chansons enregistrées en 2009 figurent sur l'album *Des Lendemain Qui Saignent*.

¹ Étude (broché), novembre 2006

La mémoire est une abstraction blanche

« On oubliera.

Les voiles de deuil, comme des feuilles mortes, tomberont.

L'image du soldat disparu s'effacera lentement

dans le cœur consolé de ceux qu'il aimait tant...

Et tous les morts mourront pour la deuxième fois. »

Roland Dorgelès

les croix de bois, 1919

En juillet 2013, une association de sauvegarde du patrimoine met à jour, lors de travaux de restauration d'une tranchée, les ossements d'un poilu enseveli là depuis 1915, identifiable grâce à sa plaque de métal pas tout à fait effacée. À quelques mois du top-départ des grands flonflons prévus pour le centenaire, la découverte tombe à pic : Albert Dadure, vingt ans, tombé à l'ennemi cinq mois après avoir été mobilisé, sera le héros de la toute première cérémonie du centenaire dans la Marne. Et c'est ainsi qu'en grandes pompes, le 7 février dernier, il rejoint les quelques 22.000 corps – dont près d'une moitié "connus de Dieu seul" – artistiquement alignés sous les interminables rangées de petites croix très blanches, très propres, très droites, de la nécropole de Minaucourt.

Albert a droit à une fanfare, à de poignants discours joliment parsemés de mots émouvants – sacrifice, bravoure, honneur – et de phrases inoubliables où « *ces chemins dont on ne revient jamais et qui montent à l'histoire* » tracent des autoroutes de grandiloquence satisfaite. Sa photo, postérisée au format 3 mètres sur 2, domine un pince-fesses tricolore imbu d'un genre de dévotion compassée qui se prend très sincèrement pour du respect.

Et ça lui fait une belle jambe à l'Albert. Deux, même : fémurs, tibias, péronés, les os blanchis sont intacts, rangés en ordre sous l'infinité vert tendre d'une pelouse parfaite semée à perte de vue de croix impeccablement chaulées.

Mais pourquoi les mémoriaux sont-ils toujours si blancs ?

Par quelle indécence la boue noire, les poux grisâtres, les rats sales, les chairs brunes calcinées, les troncs sans couleur déchiquetés sur pied, les terres ocre sur-labourées, piquées de métal noirci, l'écarlate sombre des corps éventrés, toutes les couleurs de l'horreur enfin, sont-elles niées sous cette virginité éclatante, trop propre, trop lisse, trop brillante ?

Par quelle connerie immonde l'architecte de la nécropole de Verdun a-t-il donné au mémorial de là-bas la forme obscène d'un gigantesque glaive planté dans le sol, blanc à s'en péter les yeux les jours de soleil, et comme plongé jusque la garde dans le corps de ceux qui y sont ensevelis ? Pourquoi tous ces autels de la mort en masse sont-ils déguisés en Disneyland de la virginité kitsch ?

Ces croix sont toutes les mêmes : ces hommes sont donc les mêmes. Ils sont un seul homme, ils sont un soldat, et le soldat est glorieux, valeureux et pur. Un soldat blanc.

C'est qu'il en faut, de la peinture blanche, pour laver la trouille, le découragement, la douleur, les cris, la résignation de troupeaux

somnambules jetés à l'abattoir d'un énième assaut vain ; c'est qu'il en faut, de la céruse, du blanc de Meudon, de la chaux, pour habiller tout cela d'un semblant de raison. Pour transformer les victimes en héros.

C'est qu'il en faut, des peintres, pour blanchir un assassinat...

« *Et reconnaissons à ceux qui sont morts quelque chose qui, aujourd'hui nous dépasse : de la grandeur, et du courage.* » nous dit le site de *La main de Massiges*, l'association qui a retrouvé la dépouille d'Albert... Quelle belle connerie ! Les mutins de 17 sont là pour nous rappeler que, passé l'élan conditionné du début, pour la majorité des gamins plongés dans ce chaos, le courage s'est très vite résumé en une devise : « *tu craindras ton chef plus que l'ennemi* ».

Je suggère à tous les meurtriers d'adopter désormais cette tactique de défense imparable : « *ah pardon Monsieur le Juge, je ne l'ai pas tué : il est mort sacrifié pour mon bon plaisir, c'était sublime, héroïque, et je m'en vais de ce pas lui dresser un autel* »...

L'illusion de l'intime

Le classement méthodique de son bétail par l'armée, et le soin jaloux qu'elle met à conserver ses fiches, fait qu'on peut facilement croire en savoir beaucoup sur Dadure : en consultant les archives militaires, on apprend ainsi qu'avant la boucherie, Albert Joseph Hyacinthe Dadure était cultivateur dans une petite commune bordant le littoral de Basse Normandie. 1m75, cheveux châtain, yeux gris, front moyen, nez rectiligne, visage ovale. Degré d'instruction : 2, c'est à dire qu'il savait lire et écrire, mais pas compter – ce qui finalement est peut-être une chance qui lui a évité l'angoisse de savoir estimer un peu trop précisément son espérance de vie...

Ces archives du ministère de l'intérieur, tout comme les archives familiales et les fonds archéologiques sont évidemment, à l'occasion des commémorations du centenaire, surexploitées. Pas une expo qui ne montre ces petites fiches matricules gracieusement mises à disposition du public sur *Mémoire des Hommes*, le site du Ministère de l'intérieur fraîchement repeint pour l'occasion ; pas un musée qui ne présente lettres et photos de poilus, objets personnels des soldats retrouvés dans les tranchées...

Tout cela censé nous rappeler que, derrière chaque soldat, se cachait un homme... Comme si le fait de mettre à disposition ces documents qui nous donnent l'illusion de

toucher à l'intime du soldat habillerait les états majors de quelque humanité...

Tu veux la voir de tes yeux, l'humanité des états majors ? Il suffit par exemple de consulter les *journaux de marche et des opérations* mis à disposition, toujours sur *Mémoire des Hommes*, pour constater la différence de traitement entre officiers et simples soldats : à la veille du décès de Georges, frère de mon grand-père disparu en mars 1915, l'officier écrit, après avoir relaté les affrontements du jour : « *Nos pertes furent importantes, surtout en cadres.* » Et sous la liste nominative, avec leur grade, des huit officiers morts ou blessés au combat, suit la phrase : Troupes : 21 Tués, 39 Blessés, 16 disparus... Tandis que le lendemain est décrit par le même comme une « *Journée assez calme. Le régiment devient garnison de tranchée. Pertes : 40 tués, 51 blessés, 28 disparus* »... Toutes les morts ne se valaient pas, visiblement, et prétendre reconnaître individuellement aujourd'hui ceux qu'on n'a fait que quantifier dans une masse anonyme est une belle supercherie.

Ce site, *Mémoire des Hommes*, ces archives prétendant prendre l'humain en compte ; c'est, finalement, un peu comme le glaive de Verdun planté ironiquement par l'État dans les corps de milliers de gamins assassinés aux tranchées, pour qu'ils y meurent une seconde fois : tout cela ne rend hommage à rien d'autre qu'à la guerre.

« *Durant plus de quatre années, le centenaire de la Première Guerre mondiale permettra à l'ensemble de la société française de redécouvrir les liens intimes qu'elle entretient avec son souvenir.* », peut-on lire sur un programme estampillé "Centenaire"...

La bonne blague !

Il n'y a aucun lien à faire entre un jeune paysan de 20 ans ouvert à toutes les promesses, et ce tas d'os auquel les promoteurs actuels de la Patrie-Reconnaissante se félicitent aujourd'hui de pouvoir donner un peu plus qu'un nom.

Albert a été assassiné le 7 septembre 1914, jour de sa mobilisation, et son assassinat était préparé de longue date, depuis les bancs de la communale où il apprenait consciencieusement à haïr le boche.

Tout ce qui s'est passé après, les tranchées, les premières lignes, ce temps de sursis où il n'était pas encore tout à fait un cadavre, unité qui ne compte pas parmi ceux qu'on ne fait que compter, tout cela l'avait déjà retiré du monde des vivants, au moment même où il y était entré.

« *On en a tant vu que les sens s'émeussent, que le cœur se blase. L'inhumaine cuirasse nous protège de sentiments trop humains* »¹...
« *Plus rien ne nous fait rien* »²

La France a pris en 1914 la vie d'Albert ; en prétendant aujourd'hui le connaître et retracer son histoire, elle lui vole sa mort. Enseveli sous l'immensité trop nette de ce champ de croix, Albert restera pour toujours rien de plus qu'un soldat, un symbole, c'est à dire pas grand chose en somme, rien d'un homme en tous cas, rien qui ressemble à lui tel qu'il était vivant, fils, enfant, marchant le long des plages ou courant sur les chemins de campagne.

Identifié, classé, fouillé par l'État, il n'est pas plus ce jeune normand aux yeux clairs pour lequel on nous voudrait de la compassion : il devient un soldat d'autant plus héroïque qu'il avait 20 ans et n'était qu'un simple paysan sans grande éducation. Son identité reconstruite, son intimité même, devient partie intégrante de la dimension idéologique, un symbole bien plus qu'un souvenir.

À vrai dire, cette appropriation massive des morts ne s'est pas organisée sans mal.

Quand, juste après la fin des conflits, il s'est agi de savoir que faire des corps restés en masse sur un front dévasté qui s'étend de la Manche à la frontière suisse, les discussions furent houleuses : en 1919, on crée donc une *Commission Nationale des Sépultures Militaires* chargée de préparer une loi définitive sur l'emplacement des cadavres. Toute la question est de savoir si ceux-ci doivent être regroupés dans des cimetières militaires permanents qui seraient créés sur l'ancien front, petits soldats pour l'éternité, ou si les familles auraient éventuellement le droit de les récupérer... Et à vrai dire, le nom seul de la commission tend à suggérer que, pour l'État, la question est tranchée avant même d'avoir été posée. « *Quand on lit le rapport, [...] il n'y a aucun doute que les intentions du Gouvernement sont d'interdire indéfiniment les transports* »³

Il y a urgence à régler le problème : depuis l'armistice, les demandes des familles souhaitant récupérer les restes de leurs proches se sont faites de plus en plus nombreuses et pressantes et, en l'absence de réponse, malgré un moratoire proscrivant pendant trois ans le rapatriement des corps vers l'intérieur « *en raison des conditions dangereuses de circulation dans la zone armée* », on voit chaque jour débarquer des parents de militaires décédés venus la nuit fouiller les champs de bataille pour reprendre "leurs" corps, en toute illégalité. Un véritable trafic s'organise, où des entrepreneurs de pompes funèbres prêts à détourner la loi dans une compassion pas toujours

¹ Romain Darchy, ancien poilu puis grand résistant mort en 1944.
² Journal d'Aimé Garçin, cavalier du 7ème régiment de Cuirassiers, 8 octobre 1915
³ Paul Doumer, première séance de ladite commission, le 31 mai 1919.

dénuée d'intérêt se mêlent à des opportunistes franchement véreux profitant de la peine des familles pour leur offrir des services très chèrement payés.

Intenter des actions contre ces familles en deuil serait pour le moins malvenu, et les autorités, mises devant le fait accompli, ferment les yeux, de façon plus ou moins contrainte. Les rares procès sont clos sans suite : l'opinion publique est très largement favorable au "droit moral des familles à démobiliser leurs propres morts".

Le président de la Cour d'Appel d'Amiens conclue, dans le rapport de la commission, que « *L'opinion [...] se révolterait contre la traduction devant le tribunal de police correctionnelle sous une prévention en apparence déshonorante de gens particulièrement dignes d'égards, et la presse ferait bientôt entendre de véhémentes protestations.* ». La seule solution est donc d'agir plus vite que les familles...

Les conditions clandestines de ces rapatriements sont évidemment source d'une grande inégalité : seules les familles les plus riches peuvent avoir la consolation de voir leurs proches réintégrer les sépultures familiales. Et c'est cette inégalité qui fournira à la commission le premier argument en faveur d'une inhumation collective dans des cimetières militaires : « *S'il y a un cas où la justice [sociale] est due à tout le monde, c'est bien celui-ci. Beaucoup de familles, en effet, sont dans l'impossibilité d'aller chercher leurs enfants en automobile [...]. Ce serait dans le pays une véritable exaspération si l'on voyait que seuls peuvent faire revenir leurs enfants ceux qui ont les moyens de dépenser les huit ou dix mille francs réclamés pour ce transport par des entrepreneurs peu scrupuleux* »⁴

Sur cet argument, on peut cependant être quelque peu circonspect : l'inégalité prétendument crainte existe, de fait, déjà, et il ne tient à l'État pour la régler que de décider d'un subventionnement, même partiel, des transports. Pinailler sur le coût d'une prise en charge par l'État, alors que celui-ci prévoyait, s'il n'y avait eu la capitulation allemande, de continuer au moins jusque l'année suivante une guerre qui a coûté, selon les estimations, près de 325 millions de franc or par jour⁵, cela ressemblerait à du foutage de gueule... Et de fait, les réels arguments idéologiques ne tardent pas à s'exprimer, dans la droite ligne blanche et aveuglée qui a présidé à l'architecture géométrique des mausolées qui seront construits bientôt : « *Moi j'estime que mon fils, officier ou simple soldat, doit rester au milieu de ceux avec qui il a combattu ; il a conduit ses hommes au feu et je désire qu'il reste au milieu de ses camarades, que le combat continue pour lui, qu'il soit sur la frontière et qu'il inspire aux générations futures, en cas d'attaque nouvelle, le désir de défendre la Patrie.* », argumente Henri De Moüy. Et Paul Doumer de renchérir : « *Quand vous verrez l'admirable cimetière de 25,000 Américains de Romagne, vous voudrez que nous en ayons de semblables partout où nos fils se sont illustrés. Ils ont vécu ensemble, ils se sont battus ensemble, ils*

⁴ Paul Doumer, séance du 31 mai 1919.
⁵ Le coût de cette boucherie a été estimé à 496 milliards de francs or, pour très exactement 1530 jours... soit plus de 324 millions par jour.

ont ensemble sauvé le Pays ; ils doivent rester réunis dans la mort comme ils le furent dans la gloire. »

Petits soldats pour l'éternité, nul ne saura que vous êtes morts pour rien si l'on vous dit mort pour la gloire...

Sous la pression populaire, la commission finira, en 1920, par proposer un compromis voté à l'assemblée : les familles qui le souhaitent auront deux ans pour rapatrier les corps de leurs proches dans l'intimité du cimetière familial, tandis qu'une aide annuelle sera accordée à celles qui consentiront à laisser leurs soldats sur l'ancien front. Près de 240 000 familles vont opter pour cette seconde solution.

Le mensonge patriotique a tué 8 millions de gamins, et le déguisement de leur mort entretient le mensonge, préparant les guerres suivantes. Si Albert Dadure était resté chez lui, dans son petit village de Normandie bordant la mer, il n'aurait finalement peut-être gagné qu'un sursis de trente ans avant d'être mitraillé dans les combats du débarquement lors de la boucherie suivante : Albert habitait Sainte-Mère l'Église...

Et la patrie, qui décidément n'a rien compris à rien, qui voudrait aujourd'hui nous apprendre à haïr le rom ou le musulman d'apparence, commémore cent ans plus tard avec fierté ceux qu'elle a elle-même assassinés, avec les mêmes rengaines qu'en 14, courage, honneur, sacrifice et autres bondieuseries laïques...

Dans son poème de 1919 cité en introduction, Dorgeles craignait que l'on n'oublie... pourtant, le pire qui puisse arriver à ces quelques neuf millions de jeunes gens assassinés, c'est que l'on se souvienne mal.

Ce ne sont pas des cérémonies qu'il faudrait attendre pour eux, ce sont des excuses.

Pola K.
Fédération Anarchiste, Groupe Béthune





C'était du Velours...

Une rencontre avec Noël Genteur, maire de Craonne

Propos recueillis par Anne et Dominique
Fédération Anarchiste,
Groupe Kropotkine

Noël Genteur est éleveur à Craonne dans l'Aisne sur le Chemin des Dames, théâtre, notamment, de la terrible offensive ratée du général Nivelle d'avril à juin 1917. Noël, c'est la figure locale emblématique de la mémoire des "bonhommes" tombés au front durant la première guerre mondiale. Né à Craonne, petit village rendu célèbre par la chanson du même nom¹, épice de la "boucherie" du Chemin des Dames et des mutineries qui s'ensuivirent, il vit depuis toujours sur ces terres meurtries par l'histoire.

Élu non encarté, longtemps maire de Craonne, conseiller général, Noël Genteur fait partie de ces olibrius, électrons libres dont ont horreur les politiciens patentés.

Acteur incontournable des lieux, tantôt reconnu et sollicité par les autorités, tant administratives que politiques toujours prompts à récupérer ce qui peut l'être, tantôt honni et mis à l'écart tant ses projets et ses discours sont dérangeants, Noël cultive son indépendance, n'hésitant pas à afficher ses relations avec le mouvement révolutionnaire local, dont les anarchistes de la FA, ce qui n'est pas sans occasionner un certain ostracisme à son égard.

Le Monde Libertaire Hors Série, dans le cadre de ce numéro sur la guerre 14-18, l'a rencontré.

MLHS : Noël Genteur, nous sommes beaucoup à nous rappeler l'émission sur Craonne, maintes fois rediffusée, de là bas si j'y suis que t'avait consacré Daniel Mermet sur France Inter en 1997. Ça fait un bail. Pourquoi cet engagement autour de 14-18 ?

Noël Genteur : Je suis paysan à Craonne. Mon père, mon grand-père, mon arrière-grand-père étaient paysans dans ce village. J'ai donc un attachement particulier à la terre, à cette terre, à ce territoire.

Le mauvais hasard a fait que ce village-là s'est trouvé sur la ligne de front pendant cinquante mois. Craonne est au bout du Chemin des Dames, un plateau d'une trentaine de kilomètres qui surplombe les vallées de l'Aisne et de l'Ailette entre Laffaux et Corbeny, disons entre Soissons et Reims pour vous permettre de mieux visualiser la géographie. Craonne a été choisi comme lieu pour la terrible offensive Nivelle d'avril 1917. Près d'un million cinq cent mille soldats ont été rassemblés au pied du Chemin des Dames. C'est ça qui a fait sa réputation. Les allemands occupaient le plateau qu'ils avaient fortifié. Les autorités militaires ont envoyé à l'assaut des milliers de soldats, fauchés par les canons et les mitrailleuses que l'artillerie française n'avait pas détruits. Une véritable boucherie qui est à l'origine d'un mouvement de révolte, qu'on nomme "mutineries" avec son cortège de procès iniques, de condamnations à mort, ses "fusillés pour l'exemple". La Chanson de Craonne est née de ces événements là. Et aussi la réputation sulfureuse de Craonne, qui fera que ce lieu sera occulté par l'historiographie officielle de la Grande guerre.

Vous comprendrez que vivre ici, c'est "bénéficier", si on peut dire, d'un drôle d'héritage. Un héritage lourd à porter, vous savez.

Il y a ces milliers de bonshommes morts, disparus ou blessés, mais il y a aussi, et en tant que paysan, j'y suis confronté chaque jour, ce territoire haché menu sur dix mètres de profondeur. Le village de Craonne a été rayé de la carte, pulvérisé par les milliers d'obus qui pleuvaient ici. Pour vous donner une idée, si c'est possible d'appréhender des choses comme ça, aujourd'hui, cent ans après c'est encore quarante tonnes d'obus par an qui sont extraits de la terre sur le département de l'Aisne. Rien que sur mon exploitation, je sors chaque année huit ou dix obus non éclatés.

Chaque année, j'ai au moins une vache qui meurt après avoir ingurgité des morceaux de barbelé qui remontent en surface. Combien de fois j'ai cassé ma charrue sur les restes d'abris allemands enterrés... Ici, la guerre de 14-18, on la vit au quotidien. Et ça remonte à loin !

Je me souviens – j'étais gosse – de mes premières questions lorsque, vers cinq, six ans, derrière la charrue, je ramassais la ferraille. Nous étions très surveillés à cause des grenades et autres munitions non explosées. Je me souviens qu'on ramassait les têtes d'obus et les cartouches en cuivre. On les revendait au marchand de ferraille pour acheter des carambars au boulanger.

Cette histoire de 14-18, pour nous, pour moi, elle n'est pas figée encore. Nous sommes confrontés chaque jour aux plaies, aux cicatrices de cette guerre.

Aujourd'hui, la moitié de la commune de Craonne est encore en zone rouge, c'est-à-dire dans l'impossibilité d'avoir une activité humaine autre que la plantation de forêt. Sur les 22000 hectares classés en zone rouge après la guerre dans le département de l'Aisne, il en reste encore 750 dont 450 sont sur le territoire de Craonne.

¹ C'est ainsi que s'appelaient entre eux les soldats. Le terme de "poilus", appellation péjorative témoignant de leurs conditions de vie dans les tranchées, s'est imposé peu à peu. Il est utilisé aujourd'hui comme une marque d'affection et de respect.
² Voir extrait en encart page suivante. Cette chanson a été interdite jusqu'en 1974.

Mon grand-père me disait toujours : « avant la guerre la terre ici c'était du velours », des milliers d'années sont passées où l'homme la travaillait, en retirant les moindres impuretés, les pierres, les racines... « C'était du velours », il disait³.

Les obus ont non seulement complètement détruit notre village, mais ils ont re-mélangé la roche mère avec la terre arable. On a tout "remélangé" donc on doit tout refaire.

Ce chaos là de 14-18 a détruit 7000 ans de travail. C'est de ça aussi dont il faut se rendre compte, au-delà de la plaie, de cette douleur qu'on a causé aux hommes, de ces véritables crimes qu'on a commis ici.

Vous vous imaginez tout le travail à effectuer pour retrouver la terre comme elle était avant 14...

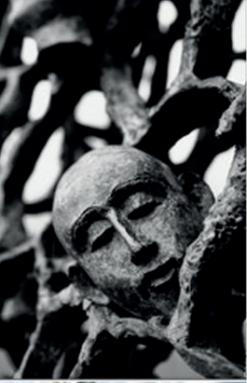
Alors mon engagement, c'est le résultat de cette terre qui me colle à la peau, de cette tragédie qui m'habite, de cette volonté de faire émerger tout ce qui n'a pas encore été dit sur ce qui s'est passé ici, à Craonne sur le Chemin des Dames. Il faut revoir l'écriture de cette histoire. L'histoire officielle n'est pas la nôtre. Pour comprendre, il faut savoir, ne rien cacher. C'est le chemin à faire pour rendre impossible le retour de cette barbarie inimaginable.

Beaucoup d'anciens combattants avec qui j'ai eu la chance de parler m'ont fait comprendre qu'il y avait eu un grand mensonge autour de ce qui s'était passé ici. Julien, un poilu que j'ai interviewé à 104 ans, avait exigé que je ferme la porte de sa chambre pour me parler de cette période. Il avait toujours peur.

Le grand mensonge sur Craonne, qui date de cette époque-là, vient du bilan qu'on en a fait. L'offensive Nivelle a duré du 16 avril au 10 mai, sauf que les comptes rendus ont été faits par exemple du 16 avril au 19 ou au 22, en disant là il y a 30 000 morts, 80 000 blessés, 5000 ou 6000 disparus, après on repart du 22 au 25 et on dit c'est pas la même bataille, et là il y eu 15 000 morts, si bien que si on cumule du 16 avril au 10 mai, là on se dit il y a un problème quand même ! Mais on le voit jamais cumulé. On a saucissonné l'histoire de Craonne en tranches pour camoufler l'étendue des pertes, pour que ce soit plus facile à digérer.

Les historiens ont établi aujourd'hui que du 16 avril au 5 mai il y a eu 160 000 morts. Les généraux se sont entêtés jusqu'en juin, mais il n'y a jamais eu de comptage.

³ Cf photos en fin d'article, p. 51, avant et après la guerre



Ils n'ont pas choisi leur sépulture, de Haïm Kern

Il y avait eu des engagements qui assuraient que l'attaque ne devait pas durer plus de trois jours. On leur a menti. On leur a même dit « vous allez monter le fusil à la bretelle ».

L'artillerie devait détruire les positions allemandes en surplomb. Rien n'avait été détruit.

Moi j'ai un témoignage d'un artilleur qui était au coin du Mont Ermel, et qui me disait qu'ils sont partis à 6h du matin et qu'à 7h il y en a qui redescendaient fous de rage. Parce qu'ici l'artillerie française a détruit une partie de nos hommes, et ça on pouvait pas le dire. Maintenant on commence à le dire.

Tout le long de cette histoire là, on a masqué la vérité à chaque fois. Mensonge, tromperie... Tromperie magnifique, comme dit Roland Dorgelès pour parler du devoir dans Le réveil des morts : « ... tromperie magnifique que l'âme invente, pour mener le corps là où il ne veut pas ? ». C'est formidable comme phrase ; et il écrit ça en 1917 ou 1918. Tromperie, mensonge, cacher la vérité, tout ça c'est de la même confiture... ou plutôt du même purin.

L'histoire officielle de la Grande guerre n'est pas la nôtre dis-tu, peux-tu nous en dire un peu plus ?

Noël Genteur : L'histoire officielle est celle des pouvoirs en place, celle des politiciens et des militaires. Elle est écrite par des intellectuels qui ne sont pas allés dans les tranchées. Elle nous parle de stratégie, de mouvements militaires, de batailles, de chiffres, de dates sans rien dire de ce qu'il y a derrière, et ce qu'à fait accessoirement de la souffrance des hommes. Il faut prendre conscience que les décideurs sont rarement du côté des gens qui souffrent. Cette réalité aurait dû être une des leçons de l'histoire. Pour qu'on ne laisse plus personne décider à notre place, pour que des décisions entraînant de tels drames ne puissent plus être prises.

Une histoire de 14-18 qui occulte délibérément Craonne et ce qui s'y est passé n'est pas admissible. Je me bats pour que Craonne et le Chemin des Dames soient traités comme l'ont été Péronne, Verdun et d'autres lieux de 14-18. Je refuse les deux lignes insipides qui figuraient à mon époque dans les manuels scolaires, niant la réalité terrible de ce qui s'est passé ici. Ces "sacrifiés" méritent plus que deux lignes dans les manuels d'histoire.

Il nous appartient de rétablir la vérité sur tout ce qu'on nous cache. Craonne, c'est un moment honteux de la République. Elle a préféré étouffer les choses.

C'est pourquoi la République a fait de Craonne un lieu pestiféré dès la fin du conflit. C'est une véritable chape de béton qui recouvre et le lieu et les faits, à cause de la révolte – je préfère ce mot à celui de mutinerie – qui a suivi la boucherie imbécile de l'offensive Nivelle, à cause de la Chanson de Craonne qui symbolise cette révolte. La

République n'a jamais voulu faire de procès à ses chefs. À la fin de la guerre, aucun mausolée, aucun cimetière national, aucune commémoration sur le Chemin des Dames. Même la reconstruction du village fut interdite. C'est le courage et l'acharnement de quelques habitants, aidés par la Suède qui avait perdu beaucoup d'hommes ici, qui ont permis de reconstruire, quatre cents mètres plus bas, ce petit village.

Pour le cinquantenaire de la tuerie du Chemin des Dames, en 1967, ce n'était pas la foule, il n'y avait que quatre mille personnes présentes.

Pour trouver un officiel à Craonne, il faut attendre la venue du Premier ministre Lionel Jospin en 1998, pour l'inauguration du monument *Ils n'ont pas choisi leurs sépultures*⁴ de Haïm Kern, sur le plateau de Californie. Il avait alors prononcé un discours où il estimait que les "mutins" devaient « réintégrer aujourd'hui, pleinement, notre mémoire collective nationale ». Cette déclaration avait suscité alors une vive polémique. Elle avait été perçue, inconsciemment ou non, comme une volonté de réhabiliter les mutins, dont les fusillés pour l'exemple. Le président Chirac l'avait jugée "inopportune".

Plusieurs fois le monument de Haïm Kern fut dégradé... C'est dire que notre combat n'est pas gagné !

Aujourd'hui encore, le Président de la République François Hollande (alors même que le Conseil général de Corrèze qu'il présidait avait voté, en 2009, une délibération réclamant « que les fusillés soient considérés comme des soldats à part entière de la Grande guerre »), a lancé les commémorations du centenaire en novembre 2013 en demandant au ministère de la Défense d'accorder une place aux "fusillés pour l'exemple" aux Invalides, de permettre la consultation en ligne des dossiers des mutins... mais avec l'interdiction de prononcer le mot "réhabilitation". En juillet 2014, le *Tour de France* a emprunté le Chemin des Dames et le président Hollande est venu à quelques kilomètres de Craonne, mais il n'est pas passé ici... Craonne reste encore un lieu tabou.

Cela fait des dizaines d'années que nous militons activement pour mettre certains faits en lumière, pour réintégrer Craonne dans l'histoire nationale. La chape de béton dont je parlais est solide, mais nous la grignotons peu à peu. Les marches, organisées chaque année à la date anniversaire du 16 avril, connaissent une fréquentation importante. Cette année, dans un silence impressionnant, nous étions mille à marcher sur les traces des soldats montant à l'assaut du plateau, marches ponctuées de lectures de lettres écrites par des poilus. Il y a même des militaires, sans uniformes et sans armes, cela va de soi, qui participent à cette marche de dénonciation des horreurs de la guerre.

En 2014 nous avons installé un observatoire de vingt sept mètres de haut permettant d'embrasser tout le théâtre des opérations. Certains week-ends, ce sont mille personnes qui se rendent devant le monument de Haïm Kern. Le Conseil Général de l'Aisne, qui le premier avait émis un vœu pour que la République reconnaisse ses "mutins", se mobilise pour son histoire locale. Depuis plusieurs années, une bande d'œilletons bleus borde la trentaine de kilomètres du Chemin des Dames. Il reste du boulot à faire pour faire émerger la véritable histoire, celle des bonhommes qui ont souffert dans les tranchées, celle de tous les sacrifiés du Chemin des Dames, celle des ordres imbéciles et meurtriers, celle qui est l'histoire du peuple, la nôtre ! Nous la devons à « ceux qui croyant mourir pour la patrie sont morts pour des industriels ». C'est Anatole France qui a écrit ça. On ne peut taxer cet auteur là d'extrémiste.

Noël, avec qui mènes-tu ce combat pour contrer les discours édulcorés, voir mensongers sur la guerre de 14-18 ?

Noël Genteur : Beaucoup d'anciens combattants avec qui j'ai eu la chance de parler m'ont ouvert les yeux sur ce qu'on nous a camouflé. Leurs témoignages sont cruciaux pour rétablir la vérité des faits.

4 Cf illustrations dans le bandeau ci-contre à gauche. En 1999, l'oeuvre d'art a été renversée et ornée d'un panneau "Vive Pétain". En 2006, des morceaux ont été sciés et jetés dans les champs alentours. Et tout dernièrement enfin, en août 2014, elle a été volée, malgré son poids (1,5 T.) et sa taille (4 mètres de haut). Les autorités et les médias ne privilégient pas la piste d'un acte politique...

Sur un autre plan, des artistes comme Tardi, qui nous a offert un superbe triptyque⁵ qu'on peut voir à la mairie de Craonne, ont su témoigner par leur talent de la souffrance des poilus. Des écrivains comme Daeninckx ont écrit des textes magnifiques sur cette époque. À Craonne, chacun amène quelque chose et on partage. Et il y a bien sûr de nombreux universitaires qui travaillent inlassablement sur les archives.

Justement, à propos d'universitaires, c'est quoi cette École de Craonne ?

Noël Genteur : Ce que vous appelez *École de Craonne*, c'est le résultat d'un manque. C'est parce qu'un certain boulot n'a pas été fait jusqu'ici que l'école de Craonne a vu le jour. Disons pour simplifier qu'il y a deux façons différentes d'appréhender l'histoire. Il y a ce que nous évoquons tout à l'heure, l'école des faits militaires, des événements politiques concernant principalement les pouvoirs en place. Ça, c'est plutôt Péronne, même si c'est caricatural de présenter les choses comme ça. Et puis, il y a notre façon de voir les choses, plus humaniste, plus proche de ceux qui ont subi que de ceux qui ont décidé.

Nous voulons réintroduire dans la mémoire collective la place des individus dans ce conflit-là, et en même temps réintroduire dans l'Histoire collective les territoires qui ont supporté ces misères-là.

Des historiens renommés, de jeunes chercheurs, au vu de leurs travaux dans les archives, se sont rendus compte que le discours historique officiel était loin de refléter ce qui s'était réellement passé. Ils ont trouvé à Craonne, un territoire, un lieu symbolique, pour ne pas dire emblématique où, en toute liberté, dans un esprit d'équipe, ils allaient pouvoir mettre leurs compétences au service du décryptage des faits, et les confronter aux communiqués et discours officiels.

Des gens d'esprit ouvert se sont réunis ici pour dire « est-ce qu'on peut laisser transmettre des analyses aussi fausses sur ce conflit-là ? ». Ces historiens sont intervenus au bon moment, avant qu'ad vitam aeternam on donne de mauvaises explications à ce sujet.

Cette équipe s'est renforcée au cours des années. Dernièrement, un doctorant est venu soutenir sa thèse à Craonne, avec un jury venu des quatre coins du pays. Chaque année, une association locale, *La Cagna*, organise une journée du livre 14-18, où des conférenciers de haut niveau viennent partager leurs travaux et communiquer avec un public très intéressé. Vous avez pu le constater puisque chaque année, vous, les anars de Merlieux, y tenez un stand qui fait jaser...

Frédéric Rousseau, André Loez, Philippe Olivera, Nicolas Offenstadt... voilà des historiens, des universitaires, des enseignants qui sont devenus de véritables compagnons de route. Ce sont des gens de cœur, désintéressés, intègres. Ça me plaît bien d'être avec eux, moi le paysan.

Les combats que l'on mène ici, car ce sont de vrais combats, tournent autour de la dignité humaine, autour de « qu'est ce qu'on a fait à l'époque ? » et « est-ce qu'on a le droit de masquer la vérité, d'être complice d'un mensonge ? » Ce qu'on appelle l'École de Craonne, cette façon de penser, cette façon de travailler, c'est aussi pour tenter d'expliquer pourquoi la vérité a été cachée.

Pour l'histoire officielle les "poilus" avaient "consenti au sacrifice", pour nous, pour l'histoire sociale, ils y avaient été contraints. Ce n'est pas pareil. Ce sont des choses qu'on a voulu étouffer : surtout ne parlons pas de ça.

Il est temps de remettre sur le devant de la scène la souffrance des hommes, de ces populations qui sont venues mourir ici pour des intérêts qui n'étaient pas les leurs.

Il y en a qui se sont révoltés. Pour moi il ne s'agit pas de mutinerie. Ils sont redevenus des citoyens et ils se sont révoltés. La République, avec ses tribunaux militaires, ses jugements iniques, ses exécutions

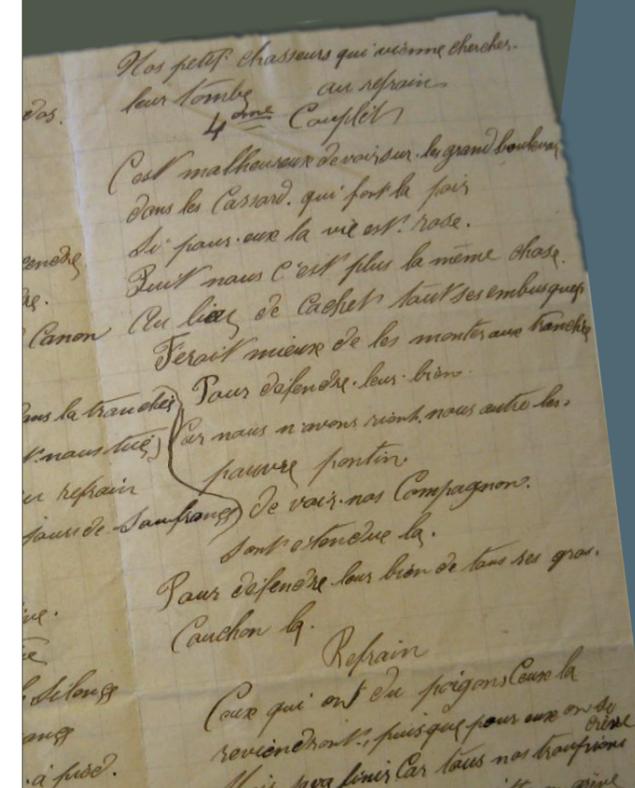
5 Voir illustration en page suivante

la Chanson de Craonne

*"Ceux qu'ont l'pognon, ceux-là r'viendront,
Car c'est pour eux qu'on crève.
Mais c'est fini, car les trouffions
Vont tous se mettre en grève.
Ce s'ra votre tour, messieurs les gros,
De monter sur l'plateau,
Car si vous voulez la guerre,
Payez-la de votre peau !"*

Interdite parce qu'antimilitariste, défaitiste, anticapitaliste et incitant à la mutinerie, la Chanson de Craonne a circulé clandestinement de tranchées en tranchées et deviendra le symbole des "mutineries" de 1917.

Le commandement militaire avait promis un million de francs or et la démobilisation à quiconque dénoncerait son auteur. Aucune dénonciation n'eut lieu. L'interdiction dura jusqu'en 1974.



sommaires a assassiné ces contestataires. L'école de Craonne essaye de mettre, dans un langage clair, qu'on ne peut pas tout accepter. On ne peut pas faire subir n'importe quoi à n'importe qui. Il faut tirer les leçons de l'histoire et rester vigilant. Moi, mon engagement c'est ça : un appel à la vigilance.

Notre engagement est donc aussi au niveau du système social qu'on remet en cause. Ce système industriel capitaliste qui sacrifie les hommes au profit de l'argent, au profit du profit en fin de compte.

Aujourd'hui, même si ce n'est pas encore fait, on sent un mouvement au niveau de l'Etat, visant à reconsidérer le statut des "mutins", et celui des "fusillés pour l'exemple". Alors réhabilitation ou pas ?

Noël Genteur : J'ai bien peur qu'une réhabilitation soit l'occasion pour une République qui se veut parfaite de se refaire une vertu qu'elle ne mérite pas. Une réhabilitation redorant le blason de l'État enterrerait une ignominie qui doit rester dans la mémoire collective. Elle exonérerait les responsabilités des hommes politiques qui se cachent derrière une entité collective. On réhabilite et on passe à autre chose. Affaire classée. Et bien non.

Vérité et justice, voilà ce que nous leur devons, comme d'ailleurs à tous les autres sacrifiés. Ceux qui ont été fusillés, exécutés sommairement n'ont rien à envier à ceux qui ont mis trois jours à crever dans les barbelés sans pouvoir être secourus, à tous ceux qui sont tombés sous les balles et les obus.

Pour moi, ce que je demande, c'est pas qu'on fasse aux fusillés une place particulière aux

Invalides comme le demande François Hollande, c'est qu'ils réintègrent le statut de soldats normaux, comme des bonhommes normaux dans le cadre de leur histoire qui, elle, n'est pas normale.

L'impact sur la vie des femmes et des enfants lorsque leur père ou leur mari a été fusillé à tort, comment on peut rattraper ça ? C'est pas possible.

Quand on pense à Blanche Maupas, qu'on est venu chercher dans sa classe, qui est partie avec son ballot sur le dos, ses deux gosses à la main. On lui a dit : « *t'es institutrice, tu dois dégager, t'es la femme d'un lâche !* » Et comment on va rattraper tout ça ? On ne peut pas rattraper.

Moi j'ai eu un témoignage qui m'a fait comprendre la souffrance de ces familles. C'était il y a 20-25 ans, je recevais une classe de primaire pour leur expliquer un peu cette histoire là, et l'instituteur était venu avec une personne en plus. C'était une dame de 80 ans qui a passé la journée avec nous ; et l'instituteur m'avait amené par ses questions à parler des fusillés, de la souffrance des hommes, des procès, des conseils de guerre, de cette injustice militaire... Le soir la dame m'a pris à l'écart, elle m'a embrassé et elle s'est mise à pleurer. C'était fin septembre et elle me dit : « *Monsieur, vous venez de m'offrir mon premier Noël de ma vie* ». Sur le coup, je n'ai pas compris. Et elle m'a dit : « *Je suis une fille de fusillé pour l'exemple, j'ai plusieurs frères et sœurs, et à cause de cet événement là on n'a jamais eu de réunion de famille, j'ai jamais eu un Noël en famille* ». On a du mal à imaginer des choses comme ça... Et elle me dit : « *Cette année je vais réunir ma famille, et je vais leur parler comme vous avez parlé* ». Et ça c'est il y a 20 ans, c'est pas il y a 100 ans. Voyez la puissance, l'impact qu'ont eu ces événements là dans la vie des gens.

C'est pas de la philosophie, c'est pas de la politique. Ce dont on parle, c'est ce qui a collé à la peau de certaines personnes et notamment les premières générations qui ont suivi, les enfants de ces gens-là. C'est ça qui a été terrible ! Et cette dame-là, qui n'a jamais connu son père et dont la vie a été ravagée, comment voulez-vous matériellement ou intellectuellement, comment voulez-vous compenser ces 80 ans de souffrance ? C'est pas parce qu'on va réhabiliter le gars que ça va changer quelque chose, ni pour le gars ni pour eux.

Le principal bénéficiaire de la réhabilitation, je le répète, ce ne sont pas les victimes, c'est le système politique qui veut effacer ses fautes.

Penses-tu que le centenaire de 14-18 peut être l'occasion de faire advenir toutes les choses qui n'ont pas été dites jusque là ?

Noël Genteur : Peut-être. Peut-être on va pouvoir commencer à en parler, le temps est passé.

Mais si on avait pas été là pour en parler je pense qu'on en reparlerait pas encore. N'oubliez pas que certaines archives sont bloquées 120 ans après la mort des gars.

La vérité, c'est ça qu'on attendrait du nouveau président de la République de gauche, disons qui se dit de gauche. C'est pas le plus important de ce qu'il y a à faire mais c'est très important quand même, parce que c'est ce qui va rester de l'Histoire. Rétablir la vérité c'est un combat, je le mène à mon niveau. Les marches du 16 avril ponctuées de textes forts contribuent à cette prise de conscience qu'il ne faut pas écouter le bruit du canon, qu'il ne faut pas suivre les bellicistes.

Pour cette première année de commémoration du centenaire, j'organise avec *La Cagna* une autre marche de la mémoire, une marche de partage. Elle reprendra du 26 août au 13 septembre 2014, sur 450 km, l'itinéraire suivi par deux régiments de l'armée d'un général qui a désobéi. Cette 5ème armée était commandée par le général Lanrezac, qui pour sauver ses hommes encerclés par les allemands a donné l'ordre de se replier en désobéissant à Joffre, aux politiques de l'époque. C'est lui qui avait raison, et ses soldats qu'il a refusé de sacrifier ont contribué fortement à assurer ensuite la victoire de la Marne.

Ce général a été limogé début septembre 1914, comme 140 ou 150 généraux de l'époque. Les généraux entre eux se sont fait la guerre. Ça on ne le sait pas.

C'est pour ça que je l'ai appelé *la marche de la vérité*, parce qu'il faut dire ce qui est. Certains ont été limogés, on le découvre aujourd'hui, non pas comme le disait Joffre parce que vieux ou incompetents, mais à cause de leur lucidité.

Les mois d'août-septembre 1914, c'est le temps de la guerre de mouvement, c'est une période où tout le monde a vécu dans l'illusion. Et si j'organise cette marche de la vérité, c'est pour que les gens avec leurs pieds reviennent à la réalité des choses. C'est basique ce qu'on va faire ensemble. Partager ce que d'autres ont vécu dans des conditions terribles. Mettre en relief que c'est déjà le début du grand mensonge « *vous serez tous rentrés pour Noël* ». Quand on voit les communiqués et les journaux de cette époque là, on lit qu'il n'y a que des ennemis qui meurent. À les écouter, du 18 ou 20 août jusqu'en décembre 14, les français passent à travers les balles, il y a que les ennemis qui meurent ; c'est terrible : dès le début on met en place un grand mensonge. Quand on sait que rien que le 22 août 1914, il y a 27 000 tués...

Imaginez aujourd'hui, que sur les ondes le président de la République dise « *Chers compatriotes, aujourd'hui 22 août 2014, on a perdu 54 000 de nos concitoyens* » (on est 60 millions, ils étaient 30 millions à l'époque) !

On nous serine que les gaillards de l'époque, des ruraux pour la plupart, étaient des gars solides, taillés pour pouvoir supporter tout ça. On se fout de la gueule de qui là ? Moi quand je me coupe, mon sang il coule et j'ai mal ; c'est pas parce que je suis paysan que ça change quelque chose.

Donc, on va parler de chose comme ça, chaque jour, dans les villages traversés.

J'espère que ces quatre années de commémoration seront l'occasion d'ouvrir les yeux de celles et ceux qui ne se sont pas encore intéressés à ce que furent ces quatre années de guerre, ne serait-ce que pour les dissuader d'être les futurs soldats de futures boucheries. Il faudra bien arriver un jour à reconnaître que cette guerre de 14-18, c'était



Deux cartes postales : Craonne avant/après la guerre.

une guerre industrielle, avec des profiteurs qui se sont enrichis avec la mort des poilus. Il faudra bien avouer que la République et les hommes politiques qui la représentaient étaient au service de ses profiteurs, et que cette république en sacrifiant des générations de jeunes gens, dans des conditions ignobles, s'est complètement disqualifiée en tant que système digne de nous représenter.

Noël Genteur, lorsque tu demandes à ce qu'on revisite l'histoire de cette guerre de 14-18, qu'on rétablisse la vérité, toute la vérité, qu'on énonce clairement les responsabilités des hommes politiques de l'époque, qu'on reconnaisse clairement que la République s'est mise du côté des exploités contre le peuple, je pense que tu as conscience que tu dis en même temps qu'il faut réfléchir à la mise en place d'une organisation sociale qui rendrait impossible de telles exactions ?

Noël Genteur : J'en ai pleinement conscience. Parfois je rêve d'une autre organisation sociale, où le collectif serait au service de l'individu. Malheureusement, aujourd'hui, le rapport de force ne semble pas encore favorable pour un tel changement.



Photo du triptyque offert par Jacques Tardi à Noël Genteur, installé à la mairie de Craonne.

Creuse 1917-1922

Du soviet de la Courtine
Au monument aux morts de Gentioux¹

Du soviet de la Courtine²

En 1916, le Tsar de Russie décide d'envoyer des troupes sur le front ouest. 20 000 hommes arrivèrent donc en France au printemps 1916. Ils seront engagés dans l'offensive Nivelle (dite du Chemin des Dames) au printemps 1917. Le 16 avril, ils avaient pour mission de reprendre Courcy. 5000 morts en une journée.

Pendant ce temps là, en Russie, c'est le début de la révolution avec "les journées de février". Ces événements parviennent par bribes aux troupes russes engagées sur le front français et commencent à produire leurs effets. Agitateurs pacifistes. Circulation du journal révolutionnaire *Natchalo* (Le début).

Le premier mouvement collectif d'indiscipline se produit à l'arrière du front, à Neufchâteau, dans les Vosges : lors d'une revue militaire, la troupe arbore des oriflammes rouges sur lesquels on pouvait lire « *Vive les soviets des soldats, à bas la guerre* ». L'état-major français était lui-même confronté à des problèmes d'ordre similaire : augmentation des désertions et des fraternisations avec l'ennemi, rébellions face à des ordres criminels... Le 19 mai, c'est le premier incident sérieux à Troyes. Les désordres continuent jusqu'au 5 juillet : les drapeaux rouges fleurissent aux fenêtres, on chante l'Internationale dans les gares. « *Buveurs de sang !, Assassins !, Vive la Révolution !* » crient deux mille hommes de la cinquième division à Ville-en-Tardenois, au général Bulot venu le passer en revue. La répression qui s'ensuivit fut féroce.

Dans ce contexte, l'état-major décida d'éloigner les troupes russes du front. C'est le 26 juin 1917 que la première brigade russe ainsi que deux bataillons de dépôt arrivèrent à La Courtine, dans la Creuse. Leur effectif est de 10 300 hommes et 136 officiers. Le 5 juillet, une troisième brigade, plus "sûre", de 6 504 hommes les rejoint. Objectif : mettre la zizanie. Mais ça ne marche pas. Les soldats ne veulent plus combattre, refusent la logique organisationnelle militaire, et exigent de retourner en Russie. La troisième brigade est très vite retirée avant qu'elle ne soit contaminée. Le gouvernement français somme alors les russes de régler le problème en rétablissant l'ordre ou en rapatriant leurs soldats. Le

gouvernement russe, pas fou, refuse le rapatriement. Ne restait plus que l'emploi de la force. Des troupes françaises furent envoyées en renfort et l'assaut fut donné le 16 septembre. À coups de canon de 75, de mitrailleuses... Le 19 septembre, le problème était réglé, militairement. Entre 1 000 et 2 000 mutins périrent. Ceux qui échappèrent au massacre furent envoyés aux Bat d'Af³. À Biribi. Plus tard, Lénine organisa un échange entre des soldats français prisonniers de l'armée rouge et les derniers trois mille déportés.

Du monument aux morts de Gentioux

Après la guerre de 14-18 toutes les communes de France, ou presque, construisirent des monuments répertoriant leurs morts « *pour la France* ». Une petite centaine d'entre eux, cependant, dénotent. Celui de Gentioux, une petite commune de Creuse, à une dizaine de kilomètres de La Courtine, est sans doute le plus emblématique en la matière. Il est composé d'une grande stèle sur laquelle sont gravés les 58 noms des morts de la commune, mais sous les noms, une grande inscription inhabituelle « *Maudite soit la guerre !* ». Et au pied de la stèle, un enfant en sabots et tablier d'écolier tendant le poing en direction de l'inscription.

Ce monument fut érigé en 1922 et sa construction financée par la commune de Gentioux.

Est-il besoin de le préciser, ce monument aux morts d'un genre particulier ne fut jamais inauguré par les autorités. On raconte même que pendant longtemps les officiers qui faisaient route vers La Courtine (un camp militaire) demandaient à leurs hommes de détourner la tête quand le convoi passait devant ce monument « *diabolique* ».

Pendant longtemps, chaque 11 novembre, il n'y avait aucun officiel présent à Gentioux et seuls les enfants des écoles venaient déclamer des poèmes pacifistes. Et puis, en 1990, la Libre Pensée constitua le *Comité laïque des amis du monument aux morts de Gentioux* et appela à un rassemblement chaque 11 novembre.

Désormais, à cette date, plusieurs centaines de personnes se retrouvent autour du monument aux morts de Gentioux pour clamer haut et fort « *Maudite soit la guerre* ».

De la guerre de 14-18 à la guerre d'Algérie

À une dizaine de kilomètres de Gentioux, un petit village, La Villedieu.

Le 7 mai 1956, un camion militaire rempli de rappelés en partance pour l'Algérie, s'y arrête. Les jeunes militaires manifestent leur opposition à cette guerre. La population les soutient. Le lendemain, gendarmes et CRS investissent le village. Les coups de matraques pleuvent. René Romanet, le maire, ancien résistant, sera condamné à trois ans de prison avec sursis et révoqué. Gaston Fanton, instituteur à Faux La Montagne, ancien résistant, sera condamné à la même peine après être resté emprisonné huit mois au fort du Hâ à Bordeaux. Il sera interdit d'exercer pendant cinq ans.

Décidément la Creuse est une drôle de région aux traditions bien ancrées jusqu'à aujourd'hui puisque Tarnac est à une quinzaine de kilomètres du triangle La Courtine, Gentioux, La Villedieu.

Jean-Marc Raynaud

³ Bataillons d'Afrique

¹ Cet article s'est largement inspiré des textes de R. Parayre parus dans la revue de la Fédération de la Libre Pensée de Creuse d'octobre 1997.

² Cet épisode est relaté sur plusieurs pages dans la magnifique BD de Jacques Tardi, *La der des der*.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE noire

Putain de Guerre !

TARDI-VERNEY
Casterman (2013)

Témoins

Jean-Norton Cru
Presses Universitaires de Nancy (2004)

Un siècle de travail des femmes en France

Margaret Maruani et Monique Meron
La Découverte (2012)

Les femmes au temps de la guerre 14

de Françoise Thébaud
Préface de Michelle Perrot
Petite Bibliothèque Payot (2013)

Ouvrières à Domicile Le combat pour un salaire minimum sous la III^e République

de Colette Avrame
Presses Universitaires de Rennes (2013)

Lettres censurées des tranchées. 1917, une place dans la littérature et l'histoire

de Lionel Lemarchand
Collection Mémoire du xx^e siècle,
Editions L'Harmattan (2013)

Paroles de Poilus : Lettres et carnets du front, 1914-1918

sous la direction de Jean Pierre Guéno et Yves Laplume.
Edition Gallimard, collection Libro

Le boucher des Hurlus

Jean Amila (Meckert)
Editions Gallimard (1982)

Kropotkine & la Grande Guerre

de René Berthier
Editions du Monde Libertaire (2014)

Le mouvement libertaire sous la III^e République, souvenirs d'un révolté

de Jean Grave
Editions les Œuvres Représentatives (1930)

Les violettes des tranchées : lettres d'un poilu qui n'aimait pas la guerre

de Étienne et Claude Tanty
Editions Italique, Triel, 2002
C'est la mort dans l'âme qu'Étienne Tanty, jeune universitaire pétri de culture classique, se retrouve, l'été 1914, dans la peau d'un poilu. Pacifiste, antimilitariste, anticlérical, il subira avec épouvante et dégoût, mais aussi avec un indéniable courage, un sort dont il refuse d'admettre la légitimité : nous souffrons pour les intérêts d'une bande de jouisseurs, nous ne sommes plus des hommes, nous n'avons ni droit, ni volonté... Nous ne sommes rien, que de la bouillie à obus... Cet ouvrage réunit l'intégrale des lettres d'Étienne Tanty du 28 juillet 1914, veille de la mobilisation générale, à octobre 1915, lendemain de la blessure reçue à Neuville-Saint-Vaast. Il se lit comme le roman vrai d'un idéaliste dont on voit, le cœur serré, la jeunesse et les illusions mourir sur l'autel d'une patrie à laquelle il a cessé de croire, comme le témoignage unique d'un esprit libre qui n'hésite pas à affirmer, en plein conflit, qu'il n'y a de salut et de paix durable que dans l'entente franco-allemande, avant que les deux nations ne soient sur le flanc l'une et l'autre.

Hommes en guerre

de Andreas Latzko
Editions Agone

"Hommes en guerre" raconte l'humain au milieu d'un monde à feu et à sang. A hauteur d'homme, nous faisons ressentir jusqu'à l'écoeurement qui saisit les tripes dans l'horreur de la guerre.

Écrivain-journaliste né à Budapest (Hongrie) en 1876, Andreas Latzko a servi durant un an dans l'armée d'Autriche-Hongrie en tant qu'officier de réserve volontaire de la Ersatzheer. La Première Guerre mondiale l'appellera sur le front de l'Isonzo, fleuve dont le trajet parcourt l'ouest de la Slovénie et le nord-est de l'Italie, et qui sera le théâtre de la majorité des nouvelles qui composent "Hommes en guerre".

Gravement blessé en Italie, et victime de la malaria, il entre en convalescence à Davos (Suisse) à la fin de l'année 1916, où il rédigera son œuvre majeure. Il s'installera ensuite à Berlin où il continuera son travail d'écrivain. A l'arrivée d'Hitler au pouvoir, les livres de Latzko, considérés comme antipatriotiques et contre-nature, sont brûlés lors d'autodafés. Il meurt à New-York en 1943.

Hommes en Guerre nous plonge dans l'horreur de la "Grande Guerre" au travers de six nouvelles toutes plus édifiantes les unes que les autres. La force de ce livre repose sur la capacité d'Andreas Latzko à nous immerger dans l'intime et les tourments d'individu.es...

Il interroge la réaction de celles et ceux restés à l'arrière qui, loin d'être révoltés par la guerre, en sont au contraire fier.es, presque heureux.ses de voir leur frère, leur fils, leur père partir mourir pour la patrie ! Des sen-

timents exprimés à la face même de ceux qui rentrent, en permission ou écopés.

S'ensuit l'inhumanité qui habite chaque gradé, chaque bourgeois resté au chaud, déléguant la défense de leurs intérêts aux plus démunis envoyés mourir comme des chiens.

... Et encore, réserverait-on cela à des chiens ?

Une approche – et une interrogation – de la folie nous est offerte par une nouvelle aux dialogues ciselés et habiles : "Qui est le fou ?" Celui qui rentre malmené des combats, ou celui qui l'y a envoyé mourir ?

La dernière nouvelle, le "retour au pays" d'une gueule cassée, est d'un réalisme cru. Où personne ne reconnaît le survivant qui a perdu jusqu'à son visage, et qui découvre que l'entreprise qui l'embauchait est maintenant plus que florissante, trouve sa petite amie dans les bras de son ancien patron, tandis que lui, l'ex-"beau gosse", est désormais relégué au même rang que ce bossu dont il se moquait avant son départ... La lutte des classes dans toute sa splendeur.

Un ouvrage trop longtemps interdit (des dizaines d'années en France), plaider en faveur de l'anarchisme et de l'antimilitarisme : sachons nous en saisir. Guerre à la guerre.

Jean-Yves & Fab
Fédération Anarchiste
Groupe de Lyon

A lire aussi, sur le web :

Aubanar, l'excellent blog du groupe d'Aubenas de la Fédération Anarchiste a regroupé en rubrique les discours mordants qu'il assène chaque 11 novembre, depuis 2006, à l'occasion du rassemblement pacifiste annuel autour du monument de Joyeuse (monument inauguré dans la discrétion en 1925, classé "pacifiste", voire "antimilitariste" : sur le socle portant l'inscription "ce qu'il nous reste", le statuaire représente un couple effondré, tenant en mains le casque de poilu qui appartenait à leur fils décédé...)

Neuf textes chocs fustigeant l'armée, le capitalisme père de toutes les guerres, la religion gardienne des nationalismes, le patriotisme... à découvrir à l'adresse suivante :

www.aubanar.lautre.net/catagory/interventions-publiques-du-groupe/

Et à écouter :

Armistice 1918
de Bill Carrothers
Sketch, 2004

Service militaire & objection de conscience en Turquie

L'objection de conscience en Turquie peut à la fois être considérée comme légale et illégale. En pratique, les tribunaux la jugent systématiquement illégale. Selon la loi militaire, « tout Turc de sexe masculin doit effectuer son service militaire ». Les hommes titulaires d'un diplôme universitaire doivent servir pendant six mois, douze mois pour les autres. L'âge légal est de dix-huit ans avec possibilité de report de deux ans, voire plus en cas d'études prolongées (la limite étant fixée à l'âge de trente ans). Dès que les conditions sont réunies, chaque homme est considéré comme soldat, y compris ceux qui ne souhaitent pas "servir" en tant que soldat.

Si vous ne vous soumettez pas au service militaire, quelle qu'en soit la raison, vous êtes considéré comme déserteur. Les procureurs militaires vous intentent alors un procès pour désertion et non-obéissance à la hiérarchie militaire (puisque vous êtes légalement un soldat, vous êtes soumis à leurs ordres. Ne pas obéir est alors considéré comme un crime). Si vous désertez et que vous vous faites prendre, vous êtes jeté en prison pendant quelques mois, puis, une fois libéré l'affaire suit son cours, vous devez alors retourner sur votre base militaire. Si vous vous opposez, un second dossier juridique est ouvert et ainsi de suite. Ainsi, Ali Fikri Işık, un objecteur, est poursuivi sur quatre dossiers simultanément... quatre dossiers portant sur les mêmes faits (désertion et non-obéissance) ! Le jugement, et ce n'est pas un détail, est rendu par une cour militaire. Sauf rares exceptions, un militaire turc ne peut pas être jugé par un tribunal civil.

La constitution turque prévoit que « tout citoyen turc [pas tout homme : tout citoyen]

doit servir son pays, soit par un service militaire soit par un service alternatif décidé par la loi ». La constitution dit aussi que « les accords internationaux sont applicables dans la loi turque et qu'en cas de conflit, les accords internationaux prévalent sur la loi turque ». Puisque la Turquie est membre du Conseil de l'Europe, les décisions de la Cour Européenne des Droits de l'Homme (CEDH) doivent être appliquées en Turquie. La CEDH considère que l'objection de conscience fait partie de la Convention Européenne des Droits de l'Homme. Une décision qui devrait prévaloir à la loi turque mais dont les tribunaux n'ont jamais tenu compte.

Les désertions ont marqué toutes les époques, y compris pendant l'Empire Ottoman. Par exemple, le célèbre poète Nazim Hikmet s'est enfui en URSS au milieu du xx^e siècle pour ne pas servir dans l'armée. Toutefois, les premiers à s'affirmer objecteurs de conscience apparurent en 1989. Alors que ces premiers objecteurs ont connu une relative clémence, la situation changea à partir du milieu des années 90. Les raisons en furent la guerre interne en cours et la rébellion en Turquie. Les gouvernements et les militaires avaient peur que l'objection fasse tâche d'huile chez ceux qui voulaient échapper aux opérations militaires contre le peuple kurde.

Les objecteurs ont été jetés en prison et torturés. En plus des accusations de "crimes", ils ont également été jugés pour "propagande publique contre l'identité turque" et "incitations contre l'institution militaire". Selon le droit turc, vous ne pouvez pas "détourner le peuple de son sentiment d'identité turque", une notion extrêmement vague pour une loi. Pour illustrer cette absurdité, on peut citer le jugement contre le slogan « Tout le monde naît bébé ». Parmi les devises que doivent chanter les soldats en manœuvre, on trouve le fameux « Tous les Turcs naissent soldats ». Lors d'une manifestation antimilitariste, les manifestants ont transformé cette devise en slogan « Tout le monde naît bébé ». Un procès a été intenté contre eux sur le motif de "détournement du peuple de son sentiment d'identité turque". La défense insista sur la réalité reflétée par le slogan, sans que les procureurs n'en tiennent compte. Finalement, les manifestants appelèrent des témoins à la barre : des femmes ayant accouché sans anesthésie. Ces femmes témoignèrent que lorsqu'elles avaient accouché, un bébé était né, pas un soldat. Ce bébé ne portait ni vêtements militaires ni armes. En fin de compte, les manifestants antimilitaristes ont gagné le procès.

L'armée turque a sûrement constitué la plus grande banque de données d'imagerie gay dans le monde

Les objecteurs de conscience des années 2000 eurent eux-aussi droit à l'emprisonnement et aux tortures. Mais cette décennie fut également marquée par la sensibilisation du public et des médias sur la question de l'objection, ainsi que par l'augmentation du nombre des objecteurs. Des campagnes internationales dénoncèrent leur emprisonnement.

Le service militaire n'est pas obligatoire pour les homosexuels, les transsexuels et les transgenres. Selon les termes de la santé militaire, ils sont classés parmi les "malades" : ils doivent donc présenter un dossier médical pour être réformés. Jusqu'à il y a quelques années, ils devaient fournir "des photos les montrant pendant un acte sexuel durant lequel ils devaient être pénétrés par un pénis tout en ayant l'air d'y prendre du plaisir"... L'armée turque a sûrement constitué la plus grosse banque de données d'imagerie gay dans le monde. Autre "détail" : si le candidat à la réforme était photographié en train de pénétrer un homme, ça ne comptait pas. Il était alors contraint à une inspection anale pour déterminer s'il avait été déjà pénétré lui-même ou pas. Aujourd'hui, ils doivent subir un test psychologique de 500 questions et les médecins demandent le témoignage de leur famille. On mesure l'étendue du problème chez tous ceux qui n'ont pas révélé leur homosexualité à leurs proches, ou pour qui cette épreuve a été un désastre.

Aujourd'hui les mauvais traitements et l'emprisonnement perdurent tandis que la torture contre les objecteurs a officiellement disparu. Dans le passé, les objecteurs n'étaient pas autorisés à travailler légalement. Aujourd'hui, ils ne peuvent toujours pas être employés par l'État. Et le secteur privé préfère ne pas les employer pour éviter les ennuis.

Plusieurs organisations ont lutté pour le droit à l'objection de conscience :

- War Resisters Izmir, une organisation anti-autoritaire et anarchiste
- Conscientious Objection for Peace Platform, dont le but était de stopper le conflit turco-kurde par le biais de l'objection de conscience
- Women Conscientious Objection Movement, qui s'attachait aux effets du militarisme dans la société civile

En mai 2013, nous avons mis en place la Conscientious Objection Association dans le but d'unir nos luttes. Au sein de l'association, les activistes sont issus d'horizons différents : anarchistes, musulmans, socialistes, communistes, objecteurs kurdes, femmes objectrices. Nous défendons toute personne qui ne souhaite pas effectuer le service militaire. Nous proposons un accompagnement et un avocat. Aujourd'hui, il y a des centaines d'objecteurs de conscience déclarés, et près d'un million d'insoumis en Turquie.

Nous essayons de développer différents projets et de trouver des moyens financiers pour eux. Par exemple, nous aimerions ouvrir une ligne téléphonique d'aide juridique, louer un bureau, organiser des conférences sur le sujet à l'échelle nationale et inspecter les casernes dès qu'il y a des morts suspects.

Conscientious Objection Association

traduction Loran

Fédération anarchiste, groupe Béthune

Tayfun Gönül

Un des tout premiers objecteurs de conscience turc, fin des années 80



RENCONTRE

L'ÉGLISE DE LA TRÈS SAINTES CONSOMMATION

Propos recueillis par Laurent
Fédération Anarchiste,
Groupe Béthune

Lors d'une projection de son film **NE VIVONS PLUS COMME DES ESCLAVES** à Hénin-Beaumont, Yannis Youlountas a convié l'Église de la Très Sainte Consommation (ETSC) à donner un spectacle. L'ETSC, Yannis Youlountas, Hénin-Beaumont... et une soudaine envie d'album souvenir.

Qui a battu le pavé militant du Nord ces dernières années a sûrement croisé ce curé en soutane orné d'une chaîne en or qui brille, d'un bandeau Nike, de bagouzes démesurées et d'un pendentif € fondu dans un lingot, cette bourgeoise illuminée en Chanel rose, collier de perles et froufrous façon 16^{ème}, cet avocat d'affaires sinistre mais confiant... appelant à la résignation, à la suppression du code du travail, à la dérégulation financière, au profit immédiat et à l'asservissement des travailleurs. L'ETSC est un collectif de théâtre de rue. Ou plutôt un collectif militant. A moins que ce ne soit un parti politique ? Ou bien une troupe comique ? Nous les avons prié de se justifier !

Vous faites quoi et comment en êtes vous arrivé là ?

Alessandro : L'ETSC à Lille a sept ans. On a repris un concept sans savoir vraiment d'où il vient. Aux États-Unis, par exemple, il y a le Révérend Billy qui, lui, fait des actions anticapitalistes au premier degré : il se place devant un magasin Disney par exemple, et crie au démon. Il est habillé en prêtre et se fait arrêter régulièrement. En France, c'est plutôt l'inverse : l'ETSC voue un culte à ces multinationales, au Dieu Argent, à la Déesse Croissance, au Saint Profit et donc manie l'ironie, si possible subversive, pour critiquer la société de surconsommation. L'ETSC est portée par des gens proches du mouvement de la décroissance, des gens qui se rendent compte que tous les problèmes sont liés et que, par conséquent, on est obligés de dépasser le problème de la surconsommation. Il y a eu des Églises à Paris, à Bruxelles, dans l'ouest de la France, à Toulouse récemment... Comme dans tout groupe militant, il faut des personnes pour porter ces nouvelles formes d'activisme qui mêlent l'engagement à une démarche plus artistique, ou en tout cas plus spectaculaire, malheureusement, beaucoup de groupes ne tiennent pas sur la durée. Nous, à Lille, depuis 7 ans on adore le concept, on a constaté que ça fonctionne. On vient à la base du militantisme plus classique, autour de l'objection de croissance, de la décroissance, de l'anti-pub, du militantisme libertaire... divers horizons compatibles. Nous sommes plusieurs à avoir aussi participé à la Brigade des Clowns Activistes ou au Collectif des Déboulonneurs. Naturellement, donc, l'ETSC cherche à se réapproprié l'espace public. Faire du théâtre de rue là où l'espace est confisqué par l'activité marchande.

Par rapport à nos anciens militantismes, je pense d'abord que tout est complémentaire, tout est important. Mais nous, en tant que militants, on a vu clairement la différence d'écoute entre la manière dont on parlait de l'objection de croissance dans la rue ou dans des conférences, et nos actions avec l'ETSC. Jouer les puissants, les adversaires, déjà pour

nous c'est jubilatoire, c'est un exutoire de dire les pires saloperies du monde et en même temps, pour le public, c'est un jeu et le message est beaucoup mieux appréhendé.

Vous avez beaucoup de fidèles ?

Alessandro : 7 milliards de fidèles à travers le monde qui se prosternent devant le Dieu Argent : on est la première religion au Monde. En interne, le collectif est à géométrie variable. On n'échappe pas aux règles : chacun de nous a son propre parcours, certains viennent, d'autres partent. Au fil des années, on a pu être 10, on a pu être 30, ça varie, ça fluctue, mais la base est assez solide. Je suis là depuis le début. Je me suis emparé du personnage¹, ça m'a beaucoup plu et avec deux ou trois autres personnes, dont le réalisateur du film Amen Ton Pèze, Maxime Pourbaix, ça fait maintenant trois ans qu'on est à plein temps dans cette aventure.

Vous travaillez sur la prise de conscience par rapport à la surconsommation : vous défendez un projet de société ou vous vous contentez de dénoncer ?

Alessandro : Alors ça, ça nous a été demandé lors de notre candidature aux municipales à Lille², parce que évidemment on nous reprochait de critiquer le système sans avancer de propositions, et c'est vrai que les gens ont soif de propositions, souvent clés en main. La première chose qu'on dit c'est qu'on n'a pas de solution clés en main. On a des pistes, on essaie d'avoir cette humilité-là, c'est pas une fuite, c'est que dans le mouvement de la décroissance notamment, on essaie de décoloniser l'imaginaire, de détricoter ce qu'on nous a appris. Quant aux propositions, elles sont à inventer par tout le monde.

Yannis Youlountas : Si je peux me permettre, comme je vous vois intervenir ici ou là depuis un certain temps, j'ai l'impression que ces pistes sont très clairement définies par l'inverse de ce sur quoi vous insistez. Quand vous dites « *travaille, obéis, consomme* » ou quand vous insistez sur le hiérarchisme, ça dit clairement les pistes qui sont à l'opposé de cette insistance sémantique.

Adrien : Oui et pour compléter, pendant les municipales, il y a eu une réflexion sur le programme de l'Apocalypse, un document de quelques pages décrivant des pistes un peu plus concrètes avec en préambule l'idée que les gens définissent eux-mêmes leur avenir.

Ces candidatures (municipales et législatives), c'était un coup de pub ou c'était sérieux ?

Alessandro : Pour moi, c'est une farce sérieuse. On s'est appuyé sur la citation de Coluche qui disait qu'on arrêtera de faire de la politique quand les politiciens arrêteront de faire les guignols. Nous, on pense

¹ NDLR : le PAP'40, le curé, personnage central du collectif
² L'ETSC s'est présentée à deux élections : en 2012 aux législatives et 2014 aux municipales à Lille. Leur score a dépassé celui de Lutte Ouvrière, et celui du Nouveau Parti Anticapitaliste

sincèrement proposer les pistes les plus sérieuses, les plus concrètes et réelles. On nous qualifie d'utopistes ? On répond « *je pense que VOUS êtes des utopistes* ». Croire en un retour de la croissance, en une croissance infinie, en une croissance qui résoudra tous les problèmes, pour nous c'est une réelle utopie. On avait donc deux objectifs : contester le dogme de la croissance à tout prix et parler de la farce démocratique.

Parler de la farce démocratique en se situant dans le jeu démocratique ?

Alessandro : Oui. Pour mieux le ridiculiser. C'est ce qu'on a fait au cours de débats télévisés entre autre. On essaie de reprendre leur gestuelle, leur discours vide...

Adrien : ... et le nom de la liste !

Alessandro : Oui, on a attendu qu'ils aient présenté leurs noms de listes pour reprendre leurs slogans. Il y a une telle vacuité dans leurs programmes ! Les écologistes détenaient la palme : « *Lille en mieux* », un truc qui ne veut rien dire. Et donc on a fait un mix des propositions, ça a donné « *Pour un autre Lille en mieux sans vous, résignez-vous* »... bon, un peu à notre sauce quand même.

Yannis : Vous vous êtes aussi moqués des électeurs, y compris dans un visuel : « *Votez comme vous êtes* » - le PAP'40 est en gros plan sur ce visuel avec un burger en pleine bouche. Ça fait allusion au slogan de Mac Donald « *Venez comme vous êtes* ».

Alessandro : Ça peut paraître brusque mais pendant toute la campagne, ce qu'on a dit, et on a quand même été de loin les plus présents dans la rue au contact des électeurs, c'est « *arrêtez de penser, dépensez !* » et « *résignez-vous !* ». Pour provoquer l'électrochoc. C'est vrai que parfois on a été confronté à une incompréhension totale. À une indifférence parfois aussi. Mais il y a des gens à qui ça fait vraiment du bien. Des gens qui nous ont dit que ça leur donne envie de participer. Des gens qui pensent que ça fait du bien car on n'entend ce discours nulle part ailleurs. Comme le disait Albert Jacquard, on ne peut pas construire une société fraternelle sur le dogme de la compétition. C'est pas possible, c'est un antagonisme total. Si on s'attaque à cette attitude suicidaire ou meurtrière, c'est déjà une piste énorme. C'est un grand chantier.

On ne peut pas militer dans la sphère antilibérale au sens large dans le Nord-Pas-de-Calais sans vous connaître. Y a-t-il eu des tentatives de récupérations ?

Alessandro : Alors un peu de délation... Les Verts voulaient me proposer d'entrer avec eux en campagne pour les européennes. Pas de demande réelle mais comme on a fréquenté les mêmes lieux pour les municipales, on m'en a glissé un mot.

Adrien : Sur Facebook, un des gars de la liste Verts a posté un message laissant penser que la liste commune était actée.

Si on fait les comptes, vous êtes une toute petite troupe mais vous intéressez tactiquement les partis politiques en place. C'est une forme de victoire.

Adrien : Un autre exemple : le FN a demandé à vérifier nos comptes de campagne car il pensait que le PS nous finançait... c'est aberrant !

Alessandro : La palme de la récupération va au PS : Martine Aubry a déclaré publiquement que nous posions de bonnes questions, et que j'ai du talent. Une de ses collaboratrices nous a défendu en off face à un journaliste qui nous malmenait un peu. Ça voulait jouer copain-copain, quoi... Je n'ai rien contre les personnes, mais c'est du foutage de gueule de dire qu'on pose de bonnes questions tout en agissant à l'inverse.

Yannis : Coluche disait qu'il ne pouvait pas faire le tri parmi les gens qui le suivaient mais que ça le dérangeait de savoir qu'il y avait des racistes, des gens pas clairs du tout... Est-ce que vous ressentez la même chose ? Vous vous doutez bien que parmi les rouges-bruns, de

plus en plus influents, certains recherchent la subversion, l'humour, la forme vidéo et du coup peuvent vous suivre.

Alessandro : Pas plus tard qu'il y a deux jours, une inter-luttante m'a raconté que son colcataire a hésité à voter FN. Elle lui a dit que s'il voulait un vote sanction, il ferait mieux de voter ETSC... et il l'a fait. Donc là, ça pose des questions. On s'était demandé en riant entre nous « *il y a des gens qui vont nous prendre au premier degré... Parfois on caricature des propos fascistes, ils vont trouver ça magnifique...* », et puis on s'est dit ça sera toujours ça en moins pour le FN. Même si on a très clairement énoncé, tant oralement que par écrit, notre position par rapport à ça, il y a certainement dans notre "électorat" des gens proches des mouvements de Dieudonné et de Soral par exemple. Il nous est arrivé de voir pendant des tournages dans la rue des gens, à priori sympathisants de notre démarche, faire des quenelles. On a réagi tout de suite : « *on a rien à voir avec vous* ».

L'extrême droite organise très clairement la confusion en digérant n'importe quelle idée politique... Ne craignez-vous pas que le second degré avec lequel vous militez soit une passerelle ?

Alessandro : C'est un débat présent dans le journal La Décroissance, c'est à dire la question des faux amis. Lorsque nous parlons par exemple de relocalisation de l'économie... certains auteurs d'extrême droite sautent sur l'occasion pour jeter le trouble chez les lecteurs. C'est un fait avéré.

Adrien : Le problème s'est aussi présenté pour la liste Décroissance aux européennes : sur 6 points phares de la liste, 5 pouvaient être repris par le FN. Heureusement, le 6ème était la libre circulation des personnes... L'ETSC utilise le second degré pour réussir à capter l'attention des gens. La société actuelle est une société d'immédiat. S'il faut réfléchir plus de 5 secondes, les gens passent à la suite parce que c'est ce qu'on leur a appris à faire à coup de publicité, de télé... etc. Et là, avec l'arrivée du bling bling, les euros, les gens se retournent, déjà. La deuxième couche, c'est l'humour : ils écoutent parce que c'est divertissant. Au final, souvent les gens viennent nous interpeller pour discuter. Ils veulent en savoir plus sur le fond politique. C'est le moment où on va de plus en plus loin. On reste dans le personnage, et on va de plus en plus loin. On rencontre plein de gens qui ne se seraient même pas arrêtés s'ils avaient croisé une manifestation classique.



Les 115 groupes et liaisons de la FEDERATION ANARCHISTE

La Fédération Anarchiste est un groupement de militant.e.s organisé sur le principe du libre fédéralisme, garantissant aux groupes et aux individu.e.s qui le composent la plus grande autonomie et le respect du pluralisme des idées comme des actions, dans le cadre d'un pacte associatif.

La participation de tous aux structures et aux oeuvres collectives (radio, éditions...) est calquée sur nos principes d'éthique et de solidarité.

Pour consulter notre pacte associatif, visitez notre site : www.federation-anarchiste.org

Au 5 septembre 2014.

Si un groupe ou une liaison ne possède ni adresse postale, ni courriel, ou s'il n'existe pas de groupe ou liaison dans votre région, contactez le secrétariat aux relations intérieures de la FA

FA-RI 145 rue Amelot 75011 Paris
relations-interieures@federation-anarchiste.org

★ 01 AIN

Liaison de Bourg-en-Bresse
bourg-en-bresse@federation-anarchiste.org

★ 02 AISNE

Groupe Kropotkine
Athénée Libertaire & Bibliothèque Sociale
8, rue Fouquierolles 02000 MERLIEUX
Tél. 03 23 80 17 09
kropotkine02@no-log.org
http://kropotkine.cybertaria.org
Permanence : 1^{er} 3^{ème} et 5^{ème} jeudi du mois de 18 à 21h

★ 03 ALLIER

Groupe de Montluçon
allier@federation-anarchiste.org

★ 04 ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE

Liaison Metchnikoff
metchnikoff@federation-anarchiste.org

★ 05 HAUTES-ALPES

Groupe GEL-05
BP 111 05003 Gap Cedex
gel-05@wanadoo.fr

★ 06 ALPES-MARITIMES

Liaison de Nice
nice@federation-anarchiste.org

★ 07 ARDECHE

Groupe d'Aubenas
FA-groupe-daubenas@wanadoo.fr
http://www.aubanas.lautre.net

Groupe de la Haute-Vallée de l'Ardèche
hautevalleedelardecche@federation-anarchiste.org

Groupe Nord-Ardèche
nord-ardeche@federation-anarchiste.org
http://ardechelibertaire.wordpress.com

★ 10 AUBE

Liaison de Troyes
troyes@federation-anarchiste.org

★ 12 AVEYRON

Liaison Sud-Aveyron
c/o SAP BP 42560 12400 Ste-Affrique

★ 13 BOUCHES-DU-RHONE

Groupe Germinal - Marseille
germinal@federation-anarchiste.org

Liaison La Ciotat
germinal@federation-anarchiste.org

Groupe George Orwell - Martigues
groupe-orwell-martigues@federation-anarchiste.org
http://groupemartiguesfederation-anarchiste.noblogs.org

★ 14 CALVADOS

Groupe Sanguin - Caen
groupesanguinfa14@laposte.net
http://sous-la-cendre.info/
groupe-sanguin-de-la-federation-anarchiste

★ 15 CANTAL

Liaison Cantal
cantal@federation-anarchiste.org

★ 17 CHARENTE-MARITIME

Groupe Nous Autres
c/o ADIL BP 3 17350 Port d'Envaux
nous-autres@federation-anarchiste.org

★ 21 COTE-D'OR

Groupe La Mistoufle
Maison des associations
Groupe la Mistoufle
c/o les Voix sans maître BP 8
2 rue des Corroyeurs 21000 DIJON
Réunion et permanence du groupe et de la bibliothèque La Sociale tous les jeudis de 18h à 20h et tous les samedis de 15h à 18h au 6 impasse Quentin (proche du marché à Dijon)
lamistoufle@federation-anarchiste.org
lasociale@riseup.net
http://groupelamistoufle.jimdo.com

★ 22 COTES-D'ARMOR

Groupe Jean Souvenance
C/O CEL 1 rue Yves Creston 22000 Saint-Brieux
souvenance@no-log.org

Liaison Rirette Maîtrejean - Trégor

★ 23 CREUSE

Groupe Arthur Lehning
alain.dropsy@yahoo.fr
http://anarchie23.centerblog.net

Liaison Emile Armand
Cédric Lafont
19 rue de Chanteloube
23500 Felletin
emile-armand@federation-anarchiste.org

★ 24 DORDOGNE

Groupe Emma Goldman - Périgueux
emma.goldman@no-log.org

★ 25 DOUBS

Groupe Pierre Joseph Proudhon
c/o CESL BP 121 25014 Besançon Cedex
groupe-proudhon@federation-anarchiste.org

Librairie L'Autodidacte
5 rue Marulaz 25000 Besançon
http://www.lautodidacte.org

Liaison Nord-Doubs
liaison-nord-doubs@federation-anarchiste.org

★ 26 DROME

Liaison de Valence
valence@federation-anarchiste.org

★ 28 EURE-ET-LOIRE

Groupe libertaire Le Raffut de Chartres
fa.chartres@gmail.com

★ 29 FINISTERE

Groupe de Brest
brest@federation-anarchiste.org

Groupe Le Ferment
leferment@federation-anarchiste.org

Liaison de Guilvinec

★ 30 GARD

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org

★ 32 GERS

Liaison Anartiste 32
anartiste32@federation-anarchiste.org

★ 33 GIRONDE

Cercle libertaire Jean Barrucé
c/o Athénée libertaire
7 rue du Muguet 33000 Bordeaux
cercle-jean-barruce@federation-anarchiste.org
http://cerclelibertairejb33.free.fr/

Groupe Nathalie Le Mel
nathalie-le-mel@federation-anarchiste.org

Liaison Paul Lapeyre
paul.lapeyre@yahoo.com



★ 34 HERAULT

Groupe de Montpellier - Hérault
montpellier@federation-anarchiste.org
http://famontpellier34.blogspot.fr

Liaison Frontignan-Sète
frontignan-sete@federation-anarchiste.org

★ 35 ILLE-ET-VILAINE

Groupe La Sociale
Local "la Commune"
17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
contact@farenes.org
http://www.farenes.org

Librairie associative "La Commune"
17 rue de Chateaudun 35000 Rennes
Ouverte le mercredi & samedi
de 14 heures à 18 heures

★ 38 ISERE

Groupe La Rue Râle
(St- Marcellin-Royans)
laruerale@no-log.org
http://vercors-libertaire.blogspot.com/
Vente du Monde libertaire le samedi
au marché de St Marcellin de 10h30 à 12h30

★ 40 LANDES

Groupe Elisée Reclus - Dax
elisee-reclus@federation-anarchiste.org
http://libertaire-landes.blogspot.fr/

Union Régionale Sud-
aquitaine de la FA
ursa@federation-anarchiste.org

★ 42 LOIRE

Groupe Nestor Makhno de
la région stéphanoise
Bourse du Travail
Salle 15 bis Cours Victor Hugo
42028 Saint Etienne cédex 1
groupe.makhno42@gmail.com

★ 43 HAUTE-LOIRE

Liaison Sébastien Faure -
Langeac/Le Puy-en-Velay
sebastien-faure@federation-anarchiste.org

Liaison d'Yssingaux
yssingaux@federation-anarchiste.org

★ 44 LOIRE ATLANTIQUE

Groupe Nosotros - Saint-Nazaire
nosotros@federation-anarchiste.org

Liaison de Saint-Nazaire
saint-nazaire@federation-anarchiste.org

Groupe Déjacque - Nantes
Le groupe Joseph Déjacque tient chaque premier
mardi du mois une permanence au local B17, 17 rue
Paul Bellamy (tout au fond de la 2ème cour à l'étage)
de 18h à 20h, sous forme de table de presse.
nantes@federation-anarchiste.org
http://fa-nantes.over-blog.com/
https://www.facebook.com/jdejacque

★ 45 LOIRET

Groupe Gaston Couté - Montargis
groupegastoncoute@gmail.com
http://groupegastoncoute.wordpress.com

Groupe d'Orléans

★ 46 LOT

Liaison de Gourdon
gourdon@federation-anarchiste.org

★ 49 MAINE-ET-LOIRE

Liaison d'Angers
angers@federation-anarchiste.org

★ 50 MANCHE

Liaison de Cherbourg
cherbourg@federation-anarchiste.org

★ 53 MAYENNE

Liaison de Laval
laval@federation-anarchiste.org

★ 56 MORBIHAN

Groupe Libertaire René Lochu
6 rue de la Tannerie 56000 Vannes
groupe.lochu@riseup.net
http://anars56.over-blog.org/

★ 57 MOSELLE

Groupe de Metz
Association Culturelle Libertaire
BP 16 57645 Noisville
groupe-demetz@federation-anarchiste.org
metz.bibliothequesociale1@orange.fr

Groupe Jacques Turbin - Thionville
groupejacquesturbin@rocketmail.com

★ 59 NORD

Groupe de Lille
lille@federation-anarchiste.org
http://lille.cybertaria.org/rubrique95.html
Vente du Monde libertaire chaque dimanche de 11h à
12h au Marché de Wazemmes côté métro Gambetta.
Réunion publique chaque 1er jeudi du mois, à 20h30 au Centre
Culturel libertaire, 4 rue de Colmar à Lille, M° Porte des Postes.

★ 60 OISE

Liaison Beauvais
scalp60@free.fr

★ 61 ORNE

Liaison Orne

★ 62 PAS-DE-CALAIS

Groupe de Béthune-Arras
bethune-arras@federation-anarchiste.org
http://www.noirgazier.lautre.net/

★ 63 PUY-DE-DÔME

Groupe Spartacus - Clermont-Ferrand
spartacus@federation-anarchiste.org

★ 64 PYRENNÉES-ATLANTIQUES

Groupe Euskal Herria - Bayonne
euskal-herria@federation-anarchiste.org

★ 66 PYRENEES-ORIENTALES

Groupe John Cage
john-cage@federation-anarchiste.org
édite la revue Art et Anarchie
http://artetanarchie.com

★ 67 BAS-RHIN

Liaison de Strasbourg

Liaison Bas Rhin
c/o REMON
BP 35 67340 Ingwiller
liaison-bas-rhin@federation-anarchiste.org

★ 68 HAUT-RHIN

Groupe du Haut-Rhin
groupe-haut-rhin@federation-anarchiste.org

Liaison de Colmar
colmar@federation-anarchiste.org

★ 69 RHONE

Groupe Vivre Libre
c/o La Maison des passages
44 rue Saint Georges 69005 Lyon
groupe@vivre-libre.org
http://vivre-libre.org

Groupe Kronstadt - Grand Lyon
kronstadt@federation-anarchiste.org
http://fa-kronstadt.blogspot.fr

Liaison Mornant et
Monts du Lyonnais
mornant@federation-anarchiste.org

★ 71 SAONE-ET-LOIRE

Groupe La Vache Noire
C/O ADCL Le retour 71250 Jalogny
leperepeinard@no-log.org

★ 72 SARTHE

Groupe Lairial
L'épicerie du Pré
31 rue du Pré 72000 Le Mans
Permanence libertaire le samedi à 18 heures et
"Café libertaire" le 3^e samedi du mois à 15h.

★ 73 SAVOIE

Groupe de Chambéry
c/o La salamandre- Maison des associations
67 Rue St François de Sales Boite X/33
73000 Chambéry
FA73@no-log.org
http://fa73.lautre.net

★ 74 HAUTE-SAVOIE

Liaison Haute-Savoie
haute-savoie@federation-anarchiste.org

Liaison de Sallanches
sallanches@federation-anarchiste.org

★ 75 PARIS

Groupe Pierre Besnard
groupe-pierre-besnard@federation-anarchiste.org
Diffusion et vente du Monde libertaire tous les dimanches
matin de 10h30 à midi Place des Fêtes dans le 19e

Groupe Regard noir
regardnoir.fa@gmail.com
http://regard-noir.toile-libre.org
www.facebook.com/RegardNoirFA

Groupe Jean Baptiste Botul
botul@federation-anarchiste.org

Groupe La Commune de
Paris - Paris Nord et Est
Vente du Monde libertaire les jeudis de
18h à 19h au métro Belleville
la-commune-de-paris@federation-anarchiste.org

Groupe Voltairine de Cleyre
groupedecleyre@yahoo.fr

Groupe CLAAAAAASH
groupe.claaaaaash@federation-anarchiste.org
Diffusion et vente du Monde libertaire tous les
jeudis de 19h à 20h devant la gare Saint-Lazare

Groupe Louise Michel
groupe-louise-michel@federation-anarchiste.org
http://www.groupe-louise-michel.org/

Bibliothèque La Rue
Bibliothèque libertaire La Rue
10 rue Planquette 75018 Paris
Permanence tous les samedis de 15h00 à 18h00
http://bibliotheque-larue.over-blog.com
larue75018@yahoo.fr

Groupe Berneri
Tous les mercredis sur Radio Libertaire,
de 20h30 à 22h30, émission "Ras-les-Murs", actualités
prison/répression, lutte contre tous les enlèvements !

Groupe Salvador Segui
groupe-segui@federation-anarchiste.org
www.salvador-segui.blogspot.com

Groupe Artracaille
artracaille@orange.fr
pour le groupe : http://www.artracaille.fr
pour l'émission radio :
http://artracaille.blogspot.com

Groupe Anartiste
an.artiste@yahoo.fr
http://anartiste.hautetfort.com

Groupe No Name
no-name@federation-anarchiste.org

Librairie du Monde libertaire
145 rue Amelot 75 011 PARIS
Tél : 01 48 05 34 08 Fax : 01 49 29 98 59
Ouverture :
du mardi au vendredi : 14 h à 19 h 30
le samedi : 10h à 19 h 30
librairie-publico@sfr.fr
http://www.librairie-publico.com

Radio Libertaire
89.4 Mhz et sur le net
sur http://rl.federation-anarchiste.org
radio-libertaire@federation-anarchiste.org

★ 76 SEINE-MARITIME

Groupe de Rouen
c/o Librairie l'Insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
rouen@federation-anarchiste.org
Vente et diffusion du Monde libertaire chaque
dimanche de 11h à 12h au marché du Clos-St-Marc

Librairie l'Insoumise
128 rue St Hilaire 76000 Rouen
Ouverture :
Mercredi 16h à 18h, vendredi 17h à 19h, samedi 14h à 18h
Pendant les vacances scolaires
les samedis de 14h à 18h
http://www.insoumise.lautre.net/

★ 77 SEINE-ET-MARNE

Liaison Melun

Liaison de Chelles

★ 78 YVELINES

Groupe Gaston Leval
gaston-leval@federation-anarchiste.org

★ 79 DEUX SEVRES

Liaison Bakounine - Thouars
bakounine@federation-anarchiste.org

★ 80 SOMME

Groupe Alexandre Marius Jacob
amiens@federation-anarchiste.org
contact@fa-amiens.org
http://fa-amiens.org/

Liaison Abbeville
abbeville@federation-anarchiste.org

★ 81 TARN

Groupe Les ELAF
elaf@federation-anarchiste.org

★ 84 VAUCLUSE

Groupe Gard-Vaucluse
fa.30.84@gmail.com
http://www.fa-30-84.org

★ 85 VENDEE

Groupe Henri Laborit
henri-laborit@federation-anarchiste.org

★ 86 VIENNE

Groupe Pavillon Noir - Poitiers
fa86@riseup.net
http://fa86.noblogs.org

★ 87 HAUTE VIENNE

Groupe Armand Beaura
armand-beaura@federation-anarchiste.org

★ 92 HAUTS-DE-SEINE

Liaison Fresnes - Antony Anar'tiste
fresnes-antony@federation-anarchiste.org

★ 93 SEINE-ST-DENIS

Groupe Henry Poullaille
c/o La Dionysité
4, place Paul Langevin 93200 - Saint Denis
groupe-henry-poullaille@wanadoo.fr
http://poullaille.org

Groupe de Saint-Ouen
saint-ouen-93@federation-anarchiste.org
http://fasaintouen.over-blog.com

Groupe Etoile Noire - Montreuil
etoile-noire@federation-anarchiste.org
http://etoilenoire-fa.blogspot.fr
www.facebook.com/FAEtoilenoire

★ 94 VAL-DE-MARNE

Groupe Elisée Reclus d'Ivry-sur-Seine
faivry@no-log.org
http://fa-ivry.forlogaj.tk

Liaison L'Avenir - Créteil
nosotros36@free.fr

★ 95 VAL-D'OISE

Groupe Le Merle Moqueur
- Cergy-Pontoise
le-merle-moqueur-cergy@federation-anarchiste.org
http://www.facebook.com/le.merle.
moqueur.federation.anarchiste

★ 98 NOUVELLE-CALEDONIE

Liaison Nouvelle-Calédonie
nouvelle-caledonie@federation-anarchiste.org

★ BELGIQUE

Groupe Ici et maintenant - Bruxelles
groupe-ici-et-maintenant@federation-anarchiste.org
Le groupe édite avec d'autres le trimestriel "A voix autre"
http://www.avoxautre.be

★ SUISSE

Fédération Libertaire des Montagnes
flm@federation-anarchiste.org

★ INTERNATIONALE DES
FEDERATIONS ANARCHISTES

La Fédération Anarchiste est adhérente à la
Fédération Internationale des Fédérations
Anarchistes, présente dans 14 pays : Argentine,
Biélorussie, Grande Bretagne, Bulgarie, République
Tchèque, Slovaquie, France, Belgique, Suisse,
Espagne, Portugal, Italie, Allemagne, Slovénie.
secrétariat@i-f-a.org
http://i-f-a.org
https://www.facebook.com/
InternationalIOFAnarchistFederations



GRILLE DES PROGRAMMES

05 Septembre 2014

LUNDI

- 09h00 - Les enfants de Cayenne : avec des morceaux de vrais anarchistes dedans
- 11h00 - Lundi matin : infos et revue de presse
- 13h00 - Pause musicale
- 14h30 - En alternance
 - Ondes de choc : magazine culturel, poésie, chanson et littérature
 - Pause musicale
- 16h00 - Trous noirs : luttes sociales
- 18h00 - En alternance
 - Les mangeux d'erre : écolo-libertaire - 1^{er} lundi
 - Focus : émission débat avec deux invités sur un sujet actuel et un live musical - 2^{ème} lundi
 - La santé dans tous ses états : l'actualité du milieu de la santé - 3^{ème} lundi
 - Sciences en liberté : 1 h 30 pour démenager la biologie - 4^{ème} lundi
- 19h30 - En alternance
 - Le monde merveilleux du travail : des syndicats de la CNT
 - Chroniques d'ailleurs : relations internationales de la FA - 2^{ème} lundi de chaque mois
- 21h00 - Ça urge au bout de la scène : actualité de la chanson
- 22h30 - De la pente du carmel, la vue est magnifique : comme son nom l'indique
- 00h00 - Nuit noire : musique dans le noir de la nuit

MARDI

- 08h00 - Et toi, tu la sens la cinquième puissance : Contre propagande, état des lieux, et ...
- 10h00 - En alternance
 - Court-Circuit : scènes philosophiques
 - Pause musicale
- 11h00 - Artracaille : débat de la condition de l'artiste dans la cité
- 12h30 - Wreck this mess : cocktail de musiques radicales
- 14h30 - Pause musicale
- 17h00 - Des oreilles avec des trous (dedans) : des fusiques molles pour tous les trous
- Idéaux et débats : émission littéraire
- Pas de quartiers... : ça se passe près de chez vous
- 19h30 - Paroles d'associations : magazine de la vie associative et culturelle
- 20h30 - En alternance
 - Émission de la CNT
 - Lumière noire : portraits d'anarchistes - 3^{ème} et 5^{ème} mardis
- 22h30 - Ça booste sous les pavés : musique, reportages, actualité et le CSPB tous les derniers mardis du mois
- 00h30 - Les rendez vous soniques : le magazine libertaire du rock, rendez vous live

MERCREDI

- 08h30 - Pause musicale
- 09h30 - L'entonnnoir : antipsychiatrie
- 10h30 - Blues en liberté : émission musicale blues
- 12h00 - Pause musicale
- 14h00 - En alternance
 - Radio Tisto : le ciel est bleu, t'as le vent dans le nez - 2^{ème} et 4^{ème} mercredis
 - Des cailloux dans l'engrenage : l'enfance, poil à gratter - 3^{ème} et 5^{ème} mercredis
- 16h00 - Léo 38 : à l'heure du goûter, reggae et autres
- 17h00 - En alternance
 - Jus d'airielle : reportage sonore et militant - 4^{ème} et 5^{ème} mercredis
 - Pause musicale
- 18h30 - Femmes libres : femmes qui luttes, femmes qui témoignent
- 20h30 - Ras les murs : actualité des luttes des prisonniers
- 22h30 - Traffic : musiques urbaines et livres propos

JEUDI

- 09h00 - Niarg : l'émission qui mord et qui rit
- 10h00 - Chronique hebdo : analyse libertaire de l'actualité
- 12h00 - De rimes et de notes : actualité du spectacle et de la chanson
- 14h00 - Radio cartable : la radio des enfants des écoles d'Ivry
- 15h00 - Bibliomanie : autour des livres
- 16h30 - En alternance
 - Radio Lap : émission du Lycée autogéré de Paris - 2^{ème} et 4^{ème} jeudis
 - Radio Goliard(s) : histoire populaire par tous et pour tous - 3^{ème} et 5^{ème} jeudis
- 18h00 - Si vis pacem : émission antimilitariste de l'Union Pacifiste de France
- 19h30 - En alternance
 - Cosmos : - 1^{er} et 5^{ème} jeudis
 - Jedis noirs : - 2^{er} et 4^{ème} jeudis
 - Askatasunak ! : actualité politique au pays basque - 3^{ème} jeudi
- 20h30 - Entre chiens et loups : expressions artistiques et libertaires
- 22h00 - Epsilonia : musiques expérimentales et expérimentations sonores

VENREDI

- 08h00 - For a few sixties more : musique populaire des années 60
- 10h00 - Zones d'attraction : philosophie witz et performance
- 13h00 - Place au fous : musiques, disciplines de l'indisciplinisme
- 14h30 - Les oreilles libres : musiques engagées
- 16h00 - En alternance
 - Sortir du colonialisme : 5^{ème} vendredis
 - Pause musicale
- 17h30 - Radio espéranto : émission de l'association Sar Amikaro
- 19h00 - L'invité du vendredi
 - Des droits et des hommes : la LDH - 1^{er} et 5^{er} vendredis
 - Au delà du RL : Chroniques ; billets d'humeur ... - 2^{ème} vendredi
 - L'antenne du social : autour des acteurs du social - 3^{ème} vendredi
 - Trait d'union : le mouvement des idées - 4^{ème} vendredi
- 21h00 - En alternance
 - Offensive ... libertaire et sociale
 - Les amis d'Orwell : émission contre les techniques de surveillance
- 22h30 - Transbords : qui fait bouger la ligne
- 00h00 - Les nuits musicales
 - Sure shots : 1^{er} et 5^{er} vendredi
 - Nuit Léo : 2^{ème} et 4^{ème} vendredi
 - SoundRadioExpérience : 3^{ème} vendredi

SAMEDI

- 08h00 - Réveil hip-hop : hip-hop au saut du lit ou dans le lit
- 10h00 - La philanthropie de l'ouvrier charpentier : comme son nom ne l'indique point
- 11h30 - Chronique syndicale : luttes et actualités sociales
- 13h30 - Chroniques rebelles : débats dossiers et rencontres
- 15h30 - Deux sous de scène : le magazine de la chanson vivante
- 17h00 - En alternance
 - Bulles noires : BD et polar
 - Bulle de rêve : cinéma d'animation
 - Tribuna latino america : actualité de l'amérique latine
 - Contre-bande : cinéma
 - Longtemps je me suis couché de bonne heure : magazine des livres, de la musique et du cinéma
 - 21h00 - Les nuits libertaires
 - Orpheas Antissa, les jardins d'Orphée : chronique artistique, musique classique et contemporaine
 - Tormentor : musiques alternatives
 - 23h00 - En alternance
 - Nuit off : topologies sonores, rocks et chronique
 - Hôtel paradoxo : pratique de la poésie sonore et de la performance
- 20h30 - En alternance
 - Les désaxés : ciné en zone libre - 1^{er} dimanche
 - Détruire l'ennui : anarcho punk et diy (do it yourself)
 - Pause musicale : - 3^{ème} dimanche
- 22h00 - En alternance
 - Rudie's back In town : les rudies boys et les rudies girls de retour en ville
 - Seppuku : musiques électroniques

DIMANCHE

- 08h00 - Goloss Trouda. la voix du travail : émission franco-russe
- 10h00 - En alternance
 - Ni dieu ni maître : économie et religion à l'heure de la messe - 2^{ème} et 4^{ème} dimanche
 - Un peu d'air frais : écologie au quotidien - 1^{er} dimanche
- 12h00 - Folk à lier : le magazine des musiques traditionnelles
- 14h00 - En alternance
 - Pause musicale :
 - Tempête sur les planches : actualité du théâtre et de la danse - 2^{ème}, 4^{ème} et 5^{ème} dimanches
 - Naséma : informations sociales et politiques sur le sida - 1^{ère} dimanche
- 15h30 - En alternance
 - Chants, contrechamps : cinéma d'acteur(s) et chansons à texte(s) - 1^{er} dimanche
 - Wid side : relecture et découverte du rock par des ados - 2^{ème} dimanche
 - Des mots, une voix : des mots, des auteurs - 3^{ème} dimanche
 - La plume noire : nos nouveautés éditoriales anarchistes - 4^{ème} dimanche
- 17h00 - Le mélange, musique et actualité du spectacle
- 18h30 - En alternance
 - Echos et frémissements d'Irlande : émission de l'association Irlandaise
 - Il y a de la fumée dans le poste : émission du CIRC
- 20h30 - En alternance
 - Les désaxés : ciné en zone libre - 1^{er} dimanche
 - Détruire l'ennui : anarcho punk et diy (do it yourself)
 - Pause musicale : - 3^{ème} dimanche
- 22h00 - En alternance
 - Rudie's back In town : les rudies boys et les rudies girls de retour en ville
 - Seppuku : musiques électroniques

http://rl.federation-anarchiste.chiste.org/
 Tél studio 01 43 71 89 40
 Siège social Publico
 145 rue Amelot 75011 Paris
 Permanence le mardi à partir de 19 h

Radio LIBERTAIRE

LA RADIO DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE 89.4 MHz



N° National émetteur
N° 47 75 73

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements en soutien à Radio Libertaire. Je pourrai suspendre à tout moment mon service à RL 89.4 fm

DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRE

IMPORTANT. Merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal à votre autorisation.

BULLETIN À ENVOYER À :
PUBLICO
145, RUE AMELOT
75011 PARIS

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENT

- 5 euros par mois (soutien minimum)
- _____ euros par mois (soutien libre)

Organisme créancier
PUBLICO-RL
 145, rue Amelot
 75011 Paris

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER

NOM..... PRÉNOM.....
 ADRESSE.....
 CODE POSTAL [][][][] LOCALITÉ.....

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT DU COMPTE

(Votre banque, CCP ou Caisse d'Épargne)

NOM de l'établissement.....
 ADRESSE.....
 CODE POSTAL [][][][] LOCALITÉ.....

Désignation du compte à débiter

Code établissement	Guichet	N° de compte	Clé RIB
_ _ _ _	_ _ _ _	_ _ _ _	_ _ _ _

Le Monde Libertaire hebdomadaire sort des kiosques : abonnez-vous !

Lors de son 72e congrès réuni à Saint-Imier les 7, 8 et 9 juin 2014, la Fédération Anarchiste a décidé d'arrêter la distribution en kiosques et points-presse du **Monde Libertaire hebdomadaire** : une décision difficile prise en raison des coûts exorbitants qu'exige cette présence, et que notre journal ne peut plus supporter.

Rien de changé pour votre bimestriel Le Monde Libertaire Hors-Série : vous le retrouverez comme toujours dans vos kiosques habituels, cette mesure ne concerne que la formule hebdomadaire.

Seuls les abonnés pourront donc désormais continuer à lire **Le Monde Libertaire** chaque semaine.

Abonnez-vous ! Les formules d'abonnement ci dessous sont à votre disposition, vous pouvez également **vous abonner en ligne** sur www.monde-libertaire.fr

L'ABONNEMENT restera toujours la meilleure façon de nous soutenir !

L'administration du Monde libertaire
administration-ml@federation-anarchiste.org
 01 48 05 34 08 (librairie PUBLICO)



Bulletin d'abonnement

4 formules d'abonnement, 3 possibilités de règlement :

- . par chèque bancaire libellé à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES joint à votre courrier
- . par virement bancaire : IBAN FR 76 4255 9000 0621 0076 4820 363 / BIC CCOPFRPPXXX
- . par prélèvement bancaire, pour les abonnements à durée libre

bulletin à retourner complété à :
LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES
 Service Abonnements
 145 rue Amelot
 75011 Paris



Abonnez-vous

FRANCE, DROM-COM ET ETRANGER

Pour les chômeurs/chomeuses, réduction de 50% sur les abonnements en France métropolitaine.

Nom :

Prénom :

Adresse :

Code postal : _____ Ville :

Pays :

Pour les abonnements vers l'étranger, merci de choisir le règlement par virement international (évitons d'enrichir les banques avec les taxes exorbitantes qu'elles extorquent sur les chèques tirés hors France !)



3 mois 12 numéros + 1 Hors-Série

Abonnement standard 25 €

Abonnement + soutien 35 €

6 mois 18 numéros + 3 Hors-Série

Abonnement standard 50 €

Abonnement + soutien 65 €

1 an 35 numéros + 6 Hors-Série

Abonnement standard 75 €

Abonnement + soutien 95 €

AUTORISATION DE PRÉLÈVEMENTS (pour les abonnements à durée libre exclusivement)

- 18,75 € par trimestre (abonnement normal)
- 23,75 € par trimestre (abonnement de soutien)

N° NATIONAL ÉMETTEUR N° 58 50 98	ORGANISME CRÉANCIER PUBLICATIONS LIBERTAIRES 145 rue Amelot 75011 Paris
-------------------------------------	---

J'autorise l'établissement tireur de mon compte à effectuer sur ce dernier les prélèvements pour mon abonnement au journal *Le Monde libertaire*. Je pourrai suspendre à tout moment mon service au journal *Le Monde libertaire*.

Date
Signature obligatoire

IMPORTANT merci de joindre un relevé d'identité bancaire ou postal à votre autorisation. Il y en a un dans votre chéquier.

TITULAIRE DU COMPTE À DÉBITER (en lettres capitales)

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Localité _____

NOM ET ADRESSE DE L'ÉTABLISSEMENT DU CC (votre banque, CCP ou Caisse d'épargne)

Nom _____

Adresse _____

Code postal _____ Localité _____

DÉSIGNATION DU COMPTE À DÉBITER

code établis.	guichet	n° de compte	clé RIB

Abonnement à durée libre : la solution facile et économique

- Abonnement standard 18,75 €/trimestre
- Abonnement + soutien 23,75 €/trimestre

Recevez régulièrement tous les numéros + les Hors-Série du Monde Libertaire à prix préférentiel

Profitez du règlement échelonné en toute simplicité : le prélèvement est automatique

Arrêtez le service quand vous le voulez, par simple courrier

Mon règlement :

- par chèque joint à ce courrier, libellé à l'ordre de LES PUBLICATIONS LIBERTAIRES
- par virement bancaire :
 IBAN FR 76 4255 9000 0621 0076 4820 363
 BIC CCOPFRPPXXX
- par prélèvement pour les abonnements à durée libre : dans ce cas, je remplis également le coupon d'autorisation de prélèvement ci-contre.

Selon la loi Informatique et Libertés n°78-17 du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant, en vous adressant aux PUBLICATIONS LIBERTAIRES qui restent seules utilisatrices de ces données, dans le cadre exclusif de la gestion de votre abonnement.



#57

